





Bibliothèque Nationale du Québec

S







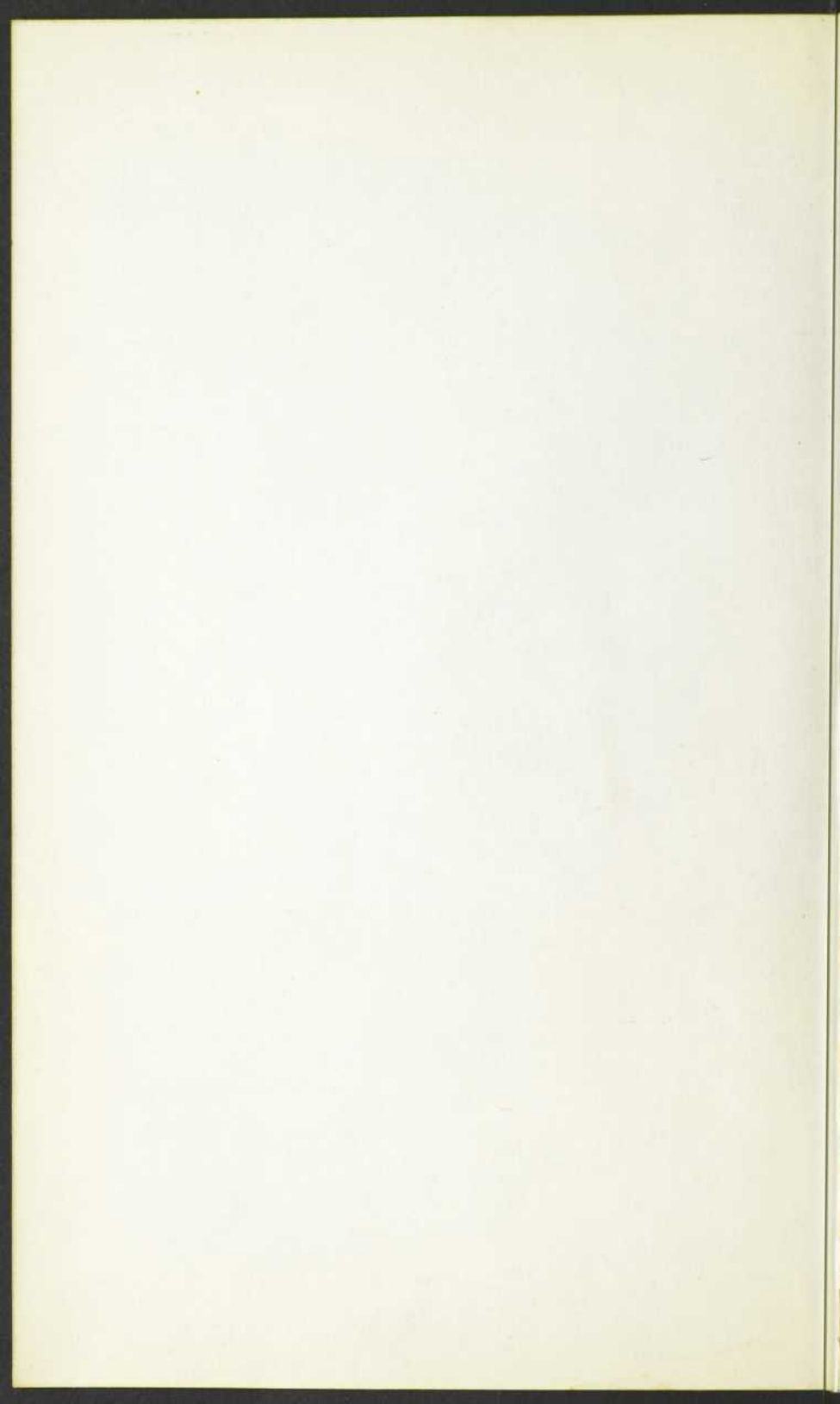








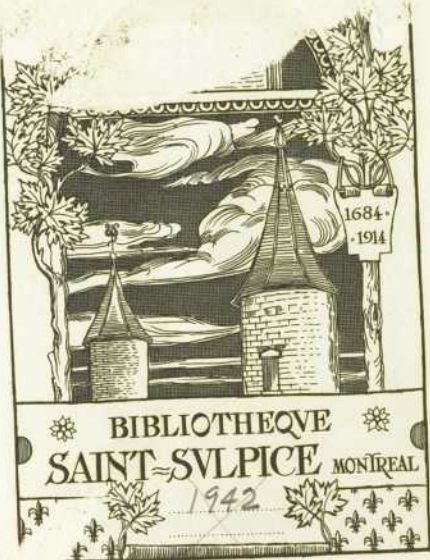


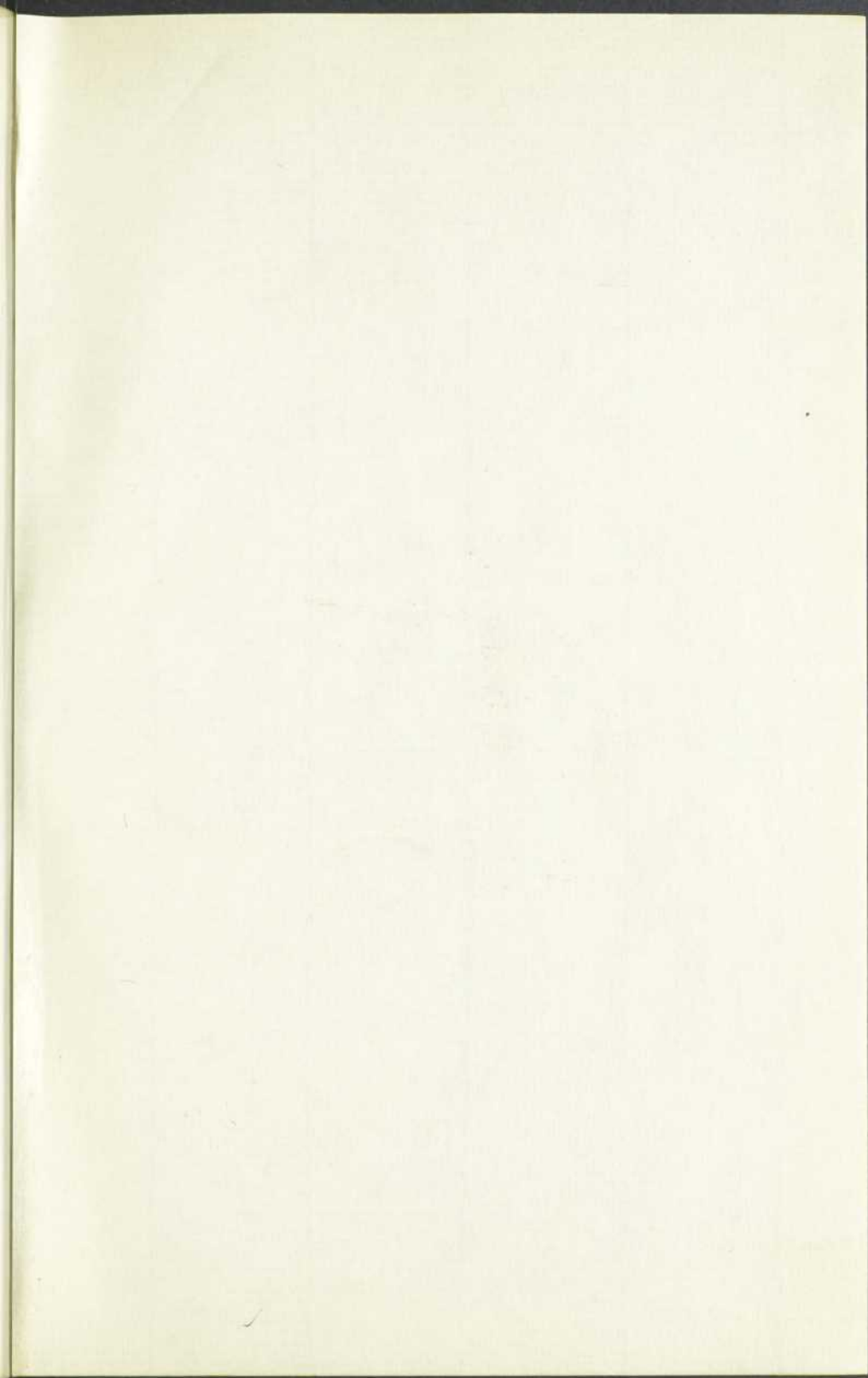


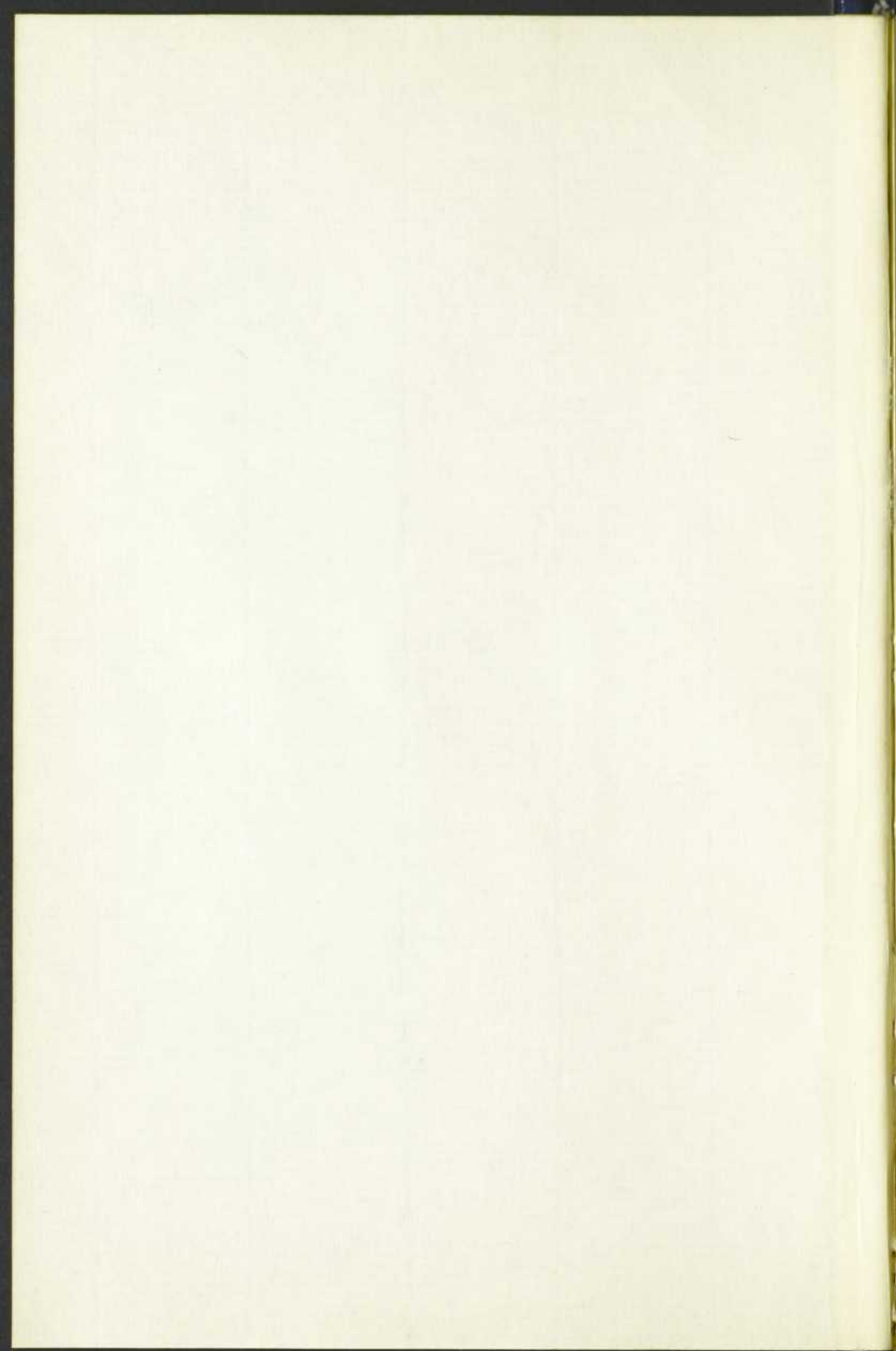
RINGUET



*Confidences*

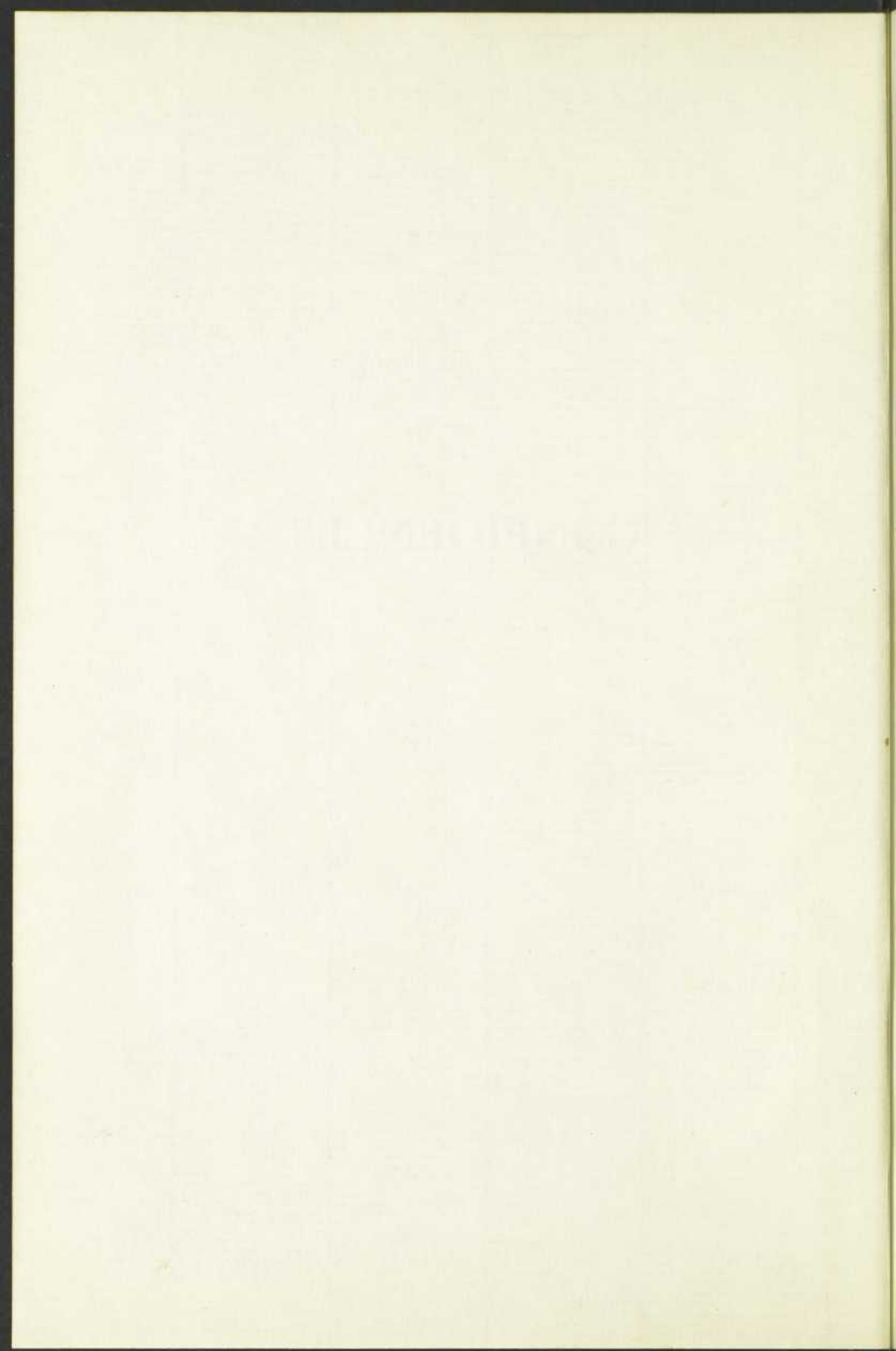






# CONFIDENCES





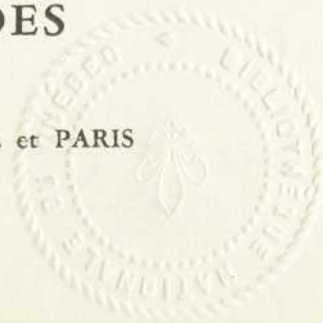
RINGUET

# CONFIDENCES

BIBLIOTHÈQUE  
SAINT-SULPICE

FIDES

MONTRÉAL et PARIS



3103HTOL000  
3DR.U2-TMA2

*La photo de la couverture est signée: André Larose*

PS  
9531  
A5A3  
1965



© Editions Fides, Ottawa, 1965.

## AVANT-PROPOS

*Puisque Ringuet n'est plus et que Confidences est son dernier livre, je le dédie à sa mémoire.*<sup>1</sup>

*Les lecteurs anciens et nouveaux de Ringuet voudront bien se rappeler que les courts récits — souvenirs d'un jour déjà lointain — qui composent le présent ouvrage ne furent pas écrits pour être publiés, mais lus par lui-même. Cela n'eût manqué ni de ton ni de saveur si l'on se souvient de l'esprit vif de Ringuet, de son ton joyeux de bon vivant et de son inaltérable jeunesse d'âme.*

*En lisant ces récits, on a l'impression de feuilleter un vieil album. L'époque de 1900 est déjà si loin ! Ces souvenirs du temps passé avaient pour l'Auteur une valeur inestimable et toute sentimentale: Eût-il jamais l'intention de les publier ? Je l'ignore. Eût-il consenti à le faire ? Je n'en sais rien, mais j'aime à le croire.*

*Aux amis d'autrefois mentionnés dans quelques-uns de ces récits, ainsi qu'aux fidèles lecteurs de Ringuet, puisse la lecture de*

---

1. Philippe Panneton (pseudonyme: Ringuet) est né aux Trois-Rivières, le 30 avril 1895 et est décédé à Lisbonne, au Portugal, le 30 décembre 1960.

*ces confidences rendre un peu de la figure attachante de l'ami disparu. Puisse-t-elle aussi leur inspirer une pensée émue pour ce Canadien de belle race qui, par sa valeur humaine et intellectuelle, par son esprit honnête et droit, a brillamment servi le Canada, tant au pays qu'à l'étranger.*

*France Panneton*

## *L'ancêtre*

Au fond, je suis un sentimental. Et je n'en ai nulle honte. Car c'est là une richesse. La sentimentalité colore les choses banales et les orne d'embellissements imprévus et agréables invisibles aux gens froids. Des choses sans importance pratique acquièrent ainsi une valeur appréciable. Je veux bien que ce soit là une forme dangereuse et sournoise de l'inflation. Mais rien en fait n'est ajouté qu'une apparence. Et je tiens qu'une sentimentalité modérée est une source de joies que ne connaît pas le cynique.

C'est parce que je suis sentimental que, me trouvant en France, je tins à visiter le lieu d'où partit jadis cet ancêtre mien qui se vint fixer en la lointaine Nouvelle-France. Ce désir de pèlerinage est commun à beaucoup de Canadiens. D'abord parce qu'il nous reste à tous un peu de religion de la France. Et aussi parce que la curiosité nous tient de comparer les deux endroits: notre Canada où il s'exila; et ce lieu de France qu'il laissait derrière lui. En vérité, il faisait là un échange *chat en poche*, comme on dit. Que connaissait-on de ce lointain pays d'Amérique ? A quelle sollicitation obéissait-on ? Sans doute, y avait-il alors, comme aujourd'hui, de ces agents de colonisation qui, touchant une prime par tête de colon, savaient vous farder le décor. Une fois rendu si loin, allez donc vous plaindre ! Rien à faire pour en revenir.



Il y a quelque trente-cinq ans, — déjà ! — revenant d'Italie, je voulus voir le pays d'origine du premier des Panneton d'où, fin du dix-septième siècle, il se vint fixer en l'île d'Orléans. De ce pèlerinage sentimental, j'ai donné jadis quelque part un récit abrégé. J'y reviens aujourd'hui non sans plaisir.

Donc, en ce 1921, je trouvai bonne l'occasion de faire un crochet dans la région de Lyon, vers le bourg de Renaison d'où, croyais-je, était parti deux cent cinquante ans plus tôt mon aïeul Claude Panneton.

Ce Renaison auquel avait renoncé l'émigrant était sans doute, alors comme aujourd'hui, un calme village. Il est enraciné de toute éternité, semble-t-il, dans le tuf de France. Il sommeille sans bruit parmi une plaine courte et onduleuse. Les coteaux, rayés de vignes, sont les amorces du Massif Central, vers l'ouest. Les monts de la Madeleine y préludent, avec ceux du Livradois et des Bois-Noirs. Leurs lignes souples, quasi féminines, loin de rompre l'horizon, le viennent adoucir. Et ce sont leurs chaînes aimables qui séparent en deux vallées parallèles ce qui autrement serait le lit unique de la Loire.

On est ici tout près du cœur rocheux et mal accessible de la France. Cela avait nom autrefois : le Forez. Pays dont le nom n'évoque rien de glorieux ni, par conséquent, de sanguinaire. De Renaison, et de tout le comtat environnant, on n'eut jamais rien à dire sinon que le vin y est agréable. Et c'est un fait que les populations rustiques qui y vécurent n'eurent apparemment autre souci que de soigner leurs treilles et d'en presser les grappes suivant les rites millénaires. Ce petit pays n'a pas et ne fait pas d'histoire ; pas même, ou presque, de légendes. Sauf quelques récits bonnasses où passent des esprits plus taquins que méchants. Le ciel et la terre y sont vraiment trop doux.

Tenant à la fois de la grasse Bourgogne et de l'Auvergne tourmentée, ce lieu paisible semble avoir été relativement épargné par les bourrasques. Sans doute veillait sur elle quelque marraine ni assez puissante, ni assez belle pour exciter l'envie. Insoucieux des changements qui n'attaquaient ni la fertilité de leurs vallons ni la générosité de leurs clos, les habitants attachaient peu de



prix aux querelles qui périodiquement ensanglantaient le reste du royaume. Loin des mobiles frontières, ils ne subirent même pas le ressac des grandes invasions. Je me les figure, ces bons Ségusiens dont je descends et à qui je devrais d'être si peu guerrier, je me les figure regardant avec une indifférence étonnée passer successivement Sélures, Romains, Arabes, Bourguignons, Français. De ces vallons, les Romains firent le tour. Les Maures ne les atteignirent pas. Les Francs, les Allemands, s'arrêtèrent au-dessus. Les Anglais de même. De l'ouest, les barques northmandes ne violèrent point la Haute-Loire.

Non ! Ce pays n'a pas dû beaucoup changer; ni sensiblement l'esprit de ses artisans et de ses vigneron. D'ailleurs ce coin du monde n'est guère passant. De Lyon, un rameau ferré vous mène à Roanne. Ce chef-lieu, de population égale à mon Trois-Rivières, possède, dit le guide, « les restes négligeables d'un château et quelques rares maisons anciennes ». Industrielle avec modération, Roanne est occupée à tisser des rubans pour les bonnets de France et à cuire de la poterie de bouche. Le pied de ses usines baigne dans les eaux d'une Loire au lit sans ampleur bordé d'herbes chevelues où dorment les gougeons et quelques rares chevesnes.

C'est là qu'une petite rivière — ou si vous préférez, un gros ruisseau — la Renaison, vient jeter ses eaux dans la Loire accueillante. Tantôt moussant parmi un éboulis, tantôt reflétant les aulnes dépeignées, la Renaison descend des hauteurs du Figolais et du Pic Corbit où les pierres de Saint-Martin, dont j'ignore, hélas ! la légende, font inutilement sentinelle.

La rivière indique le chemin à une diligence sur rail qui cahote au derrière d'une locomotive joujou. Et l'on s'en va ainsi, comme sur des chevaux de bois vers l'ouest et vers le village. Village et rivière si liés qu'ils portent le même nom: tous deux Renaison. Au fond les collines s'approchant ne vous barrent point le chemin; elles vous font simplement signe de ne pas aller plus loin. Du village, les maisons ne sont pas vieilles; ni neuves d'ailleurs. Solides et carrées, de brique avec chaîne de belle pierre, elles sont telles qu'on les peut attendre de gens qui jamais n'eurent les moyens de construire du temporaire. Une douzaine de rues

s'entrelacent de l'hôtel du Commerce à l'église paroissiale. Elle est neuve, cette église: cent ans peut-être. Inutile donc d'y chercher une dalle, une inscription, quelque chose qui rappelle ma famille, malgré ce que l'on m'avait rapporté. Tel était Renaison quand je le visitai en 1920. Il n'a dû guère changer depuis, malgré l'auto.

Une religieuse passe. Je l'aborde et m'informe. Accorte, elle me répond que « bien qu'habitant le pays depuis trente ans, elle ne connaît ici personne du nom de Panneton ». « Mais, continue-t-elle, pourquoi n'allez-vous pas voir la vieille madame Dubost. Elle connaît tout le monde; de Renaison et des environs. Si quelqu'un peut vous renseigner, c'est elle. » Madame Dubost abrite ses quatre-vingts et quelques années au haut d'une maison deux fois plus âgée qu'elle et dont elle ne sort plus de longtemps. Elle est un lien vivant avec les générations disparues dont les séries sont photographiées en sa mémoire mécanique. L'appartement est petit-bourgeois-province, avec des tentures passées, des bibelots naïfs, des fauteuils rangés le long du mur et que recouvrent des housses définitives.

En main un verre de vin frais et savoureux, je me trouve assis face à la vieille au visage ridé comme un pruneau sous les ruches du bonnet. Elle a l'œil vif, mobile et petit d'une poule qui cherche un vermisseau; et son ouïe est juste assez dure pour me faire systématiquement répéter chaque question. Ce qui lui donne le temps de préparer la réponse.

— Comment dites-vous ? Panneton ?... Ah ! oui... Panneton. A Renaison ?... Non, non. Il n'y a pas de Panneton à Renaison. Pas de famille Panneton. Ni dans le pays, non...

Que je sois du lointain Canada, de l'Amérique, la laisse inintéressée. Elle vit dans un monde particulier, perchée qu'elle est sur un arbre généalogique. Il y a les filiations, les alliances, les collatéraux; et les cousins « du deux au trois ». Rien autre.

« Des Panneton » continue-t-elle, « je n'en ai jamais connu à Renaison. Et je connais tout le monde. A des lieues et des lieues à la ronde. » (Elle dit encore des *lieues*, comme chez nous !)

« Mais... dit-elle, il y en a à Ambierle, le village voisin. Deux familles. Un vigneron. Il a épousé en secondes noces une Bonnard, de Saint-Haon-le-Châtel. Et l'autre, c'est cela, oui; il est rentier. Sa mère était une Leverrier. Plus loin, du côté de la Palisse, des Panneton il y en a encore. Pas à Renaison. Jamais à Renaison. »

La souche de ma famille n'est donc point ici. Cela me fait presque chagrin. Même par ce temps pluvieux, j'avais déjà pris goût à ce pays au nom savoureux et dont les prés ondulent en longs plis comme une étoffe de qualité. De confiance j'aimais déjà les fermières et les maraîchers, le gendarme et le lampiste de la gare, le potard et la caissière de l'hôtel du Globe; et tous ceux que j'ai rencontrés tantôt dans le petit train ou sur la place de la Voirie. Tous parlent doux, un français limpide, poli par un long usage. Une langue de bien plus belle qualité certes que le parisien. J'aimais ses coteaux chargés de vignes anonymes.

Peut-être, après tout, vaut-il mieux qu'il en soit ainsi. Voici donc le pays aimable que mon ancêtre aurait quitté pour les neiges du Canada. Voilà les paysages trop gracieux qui eussent hanté son esprit quand soufflait le nordet sur les pentes glacées de l'île d'Orléans. Comment ne les eût-il pas regrettés parfois ?

La vieille voix s'est tue. Je vais me lever puisque la visite est terminée. Mais je vois bouger ses lèvres. Son front, où l'âge a mis une barrière de rides, prend à la racine du nez le pli vertical de l'effort. Visiblement elle continue de sonder les placards intérieurs, ouvrir les tiroirs, fouiller les piles de souvenirs, trier les faits et les gens et les images pour chercher quelque chose qu'elle croit avoir déposé jadis en un coin. Voilà qu'elle ouvre les yeux. Elle a trouvé !

— « Attendez ! Attendez !... Vous dites bien: Panneton... Panneton. Bon... J'ai connu mon arrière-grand-mère, mon arrière-grand-mère à moi. Elle avait bien cent ans quand elle est morte... Personne ne connaissait le pays comme elle... Mieux que les registres de la mairie, je vous dis... Mais oui !... cela me revient maintenant. Elle m'a raconté — j'étais toute petite mais je me souviens — elle m'a raconté qu'il y avait eu un Panneton, ici, à



Renaison, dans les temps; oh ! bien avant elle. Elle ne l'avait pas connu, bien sûr. Ce Panneton-là, le dernier qui ait habité Renaison, eh bien ! il avait quitté le village il y a... je ne sais pas moi ! Mais toujours est-il que c'est en Amérique qu'il était allé. Oui... en Amérique. »

— Au Canada ? m'écriai-je, saisi.

— En Amérique ? Au Canada ? est-ce que je sais, moi ? En tout cas on n'en a oncques entendu parler depuis lors.

Dans la chambre tout s'est subitement effacé à mes yeux. C'est qu'une ombre m'est apparue, une ombre évoquée par la magie d'une vieille mémoire. Une ombre: celle de mon ancêtre, le dernier des Panneton français de ma lignée; le premier des Panneton canadiens. Claude Panneton, trisaïeul de mon trisaïeul.

Claude Panneton, rablé et court sans doute comme tous ceux d'ici. Les yeux gris et le nez fort, sans doute, comme ses fils et nous tous, de sa postérité. Un jour de printemps, en 1686, il s'est arrêté sur cette place où tout à l'heure je me suis moi-même immobilisé. Il a déposé un instant son baluchon sur les pavés rugueux et familiers. Un moment il a regardé tout cela qui l'entourait: les gens, disparus depuis; les monts, toujours là. Parmi quoi il avait jusque-là vécu. Au delà de quoi il ne connaissait rien. Et que tout à l'heure il aurait quitté à jamais. Il y a de cela plus de deux cent cinquante ans; presque trois siècles. Pourquoi est-il parti ? Pauvreté ? Quelque faute ? Lassitude du foyer et de l'autorité paternelle ? Ou peut-être simplement le goût absurde des espaces neufs. Et la soif, incomprise des voisins timorés, de savoir ce qui se cachait derrière les monts de la Madeleine. Derrière le grand pays de Loire. Derrière la mer.

Quelque chose remue en moi. Quelque chose qui est peut-être lui, Claude Panneton. C'est lui que j'ai rapporté ici, vivant en moi, en ce lieu d'où il partit jadis.

Du moins je veux croire qu'il en est ainsi.

## *Mon grand-père*

C'est un fait que nous sommes plus riches de souvenirs que de temps vécu. Car aux images accumulées en nous au cours de nos années s'en ajoutent subrepticement d'autres héritées de nos parents. En vérité, ces dernières ne sont point toujours nettes ni partout véridiques. Les traits et les couleurs en seraient généralement passés et guère discernables si notre imagination à nous ne savait les retoucher d'un pinceau charmant et mensonger. Une fois rafraîchis, ces tableaux étrangers s'accrochent à ce musée intérieur qui s'enrichit tout au long de notre vie.

Chaque mois, chaque avatar, chaque événement ajoute une toile sur les murs qui peu à peu se chargent. Au début, nous ne les voyons guère; trop pris que nous sommes par aujourd'hui et demain pour regarder hier. Puis le temps qui passe leur donne de la valeur. Quand il approche du terme de sa vie, l'homme prend plaisir à repasser tout cela. Avec nostalgie s'il est chagrin de nature; avec amusement s'il est sage. Dans leur cadre vieillissant, les visages lui sourient. Un détail jaillit d'un paysage autrefois fréquenté. Dans un groupe bourgeois, un regard jadis aimé le frappe d'entre tous ces acteurs d'un jour la plupart tombés au creux de la mort, les autres dans la fosse tout aussi cruelle de l'oubli.

Les retouches dont je parlais tout à l'heure ne sont point consciencieuses. Mais elles sont utiles. Les souvenirs désagréables, nous ne les retouchons point. Nous les tournons carrément face au mur et ils cessent d'exister. Mais notre désir de joie fait que dans les autres nous rafraîchissons les touches plaisantes et nous pâlissons les détails gênants. C'est ce qui explique que, gardé par deux êtres, un même souvenir est de facture différente. Dans la boîte de Pandore, chacun a pris le tube de la couleur qui lui plaisait. Aussi laisserai-je aux âmes dures de protester contre l'infidélité de la mémoire. Pour moi, je la bénis de ses artifices. Elle fait ainsi, dans la somme de notre souvenir, la balance pencher vers l'aimable.

Je ne suis pas le moins du monde gêné quand un compagnon vient me rappeler sévèrement et triomphalement au respect de la vérité historique. Vous l'avouerez-vous ? Si je reste indifférent à ses remontrances, c'est que je ramène au jour ces moments du passé bien plus pour mon plaisir à moi que pour celui des autres.

Mais c'est ici trop de littérature. Si je vous parlais tout à l'heure de ces souvenirs hérités qui s'ajoutent aux nôtres propres, c'est que je vais remonter loin en arrière. A une époque où j'étais encore moi-même dans un lointain devenir. A l'époque de la jeunesse de mon aïeul maternel. Il portait le nom de Ringuet. Et comme prénom, suivant la mode biblique du jour: Isaac. Le brave homme ! Je le vois encore. Et ce n'est point là image de style. Je le vois encore, je puis le voir encore sur ce portrait à l'huile, fait par un artiste de passage point du tout maladroit, qui est au mur chez l'un de ses petits-enfants. A côté de ma tante Hermine, aux cheveux noirs en bandeaux, grand-père a des yeux qui rient, une bouche sans dureté, une calvitie de bon fonctionnaire; ce qu'il était devenu. Il a autour des yeux ce lacs de petites rides plaisantes que j'ai toujours vu chez ceux qui aiment les enfants. C'est que de fait il les aimait. Au point d'avoir été instituteur à la campagne avant que d'entrer à l'emploi de la ville de Montréal dans les écritures du service de l'aqueduc, au milieu du siècle dernier. Environ ses trente ans, il fut maître d'une petite école dans un « rang » retiré de Maskinongé: le Petit-Bois. On trouve là d'ailleurs toute



une série de rangs aux noms amusants et imprévus. Il y a le Vide-Poche, dont la terre devait être bien avare; le Renverci; le Bout-du-Monde; la Grande-Cadie; et surtout le Trompe-Souris. Le Trompe-Souris ! Mais pourquoi ? Pourquoi ? Je vais vous le dire.

J'eus fantaisie, il y a quelques années, de suivre le cours capricieux de la rivière Maskinongé. J'allai la prendre au-dessus de cette chute de Sainte-Ursule qui, méconnue, est l'une des plus belles de notre province avec sa gorge tumultueuse, où bondissent les eaux déchaînées. Il faut la voir au printemps, (à travers, hélas ! un nuage de maringouins et de brûlots) toute gonflée par la fonte des neiges dans les lacs du Nord. Sitôt glissée sous le pont du chemin de fer, elle se jette comme une folle dans un couloir étroit et précipité. En vingt sauts, elle est à bas, déchirant de ses grondements l'ombre humide sous les pins pleurant. Plus tard, quand l'automne fait les eaux basses et que dans le Nord les barrages retiennent les averses, la chute ne joue plus les Niagaras. Elle commence par flâner dans les roseaux, chaque petite vague attendant gentiment son tour pour plonger. La gorge jadis encombrée est maintenant une coupure profonde, un vrai canyon. Entre les parois à pic, le torrent dégringole en chantant. Après cette culbute, on comprend que la Maskinongé se repose. Elle flâne à travers les champs. Les oiseaux y vont boire à petite goutte. Et les chevaux, à grandes lampées, cette eau qui caresse et rafraîchit leurs pâtures. Sous les aulnes, errent doucement les ombres menues des truites. Suivant son cours, j'avais pris les chemins au hasard, charmé de ce paysage reposant. Je m'engage dans une traverse. Après vingt arpents, arrêt. C'est qu'il y a là un gros bosquet qui met à la route le point final. Mais... je l'aperçois qui sournoisement s'est glissée sous les érables, s'insinue dans des cerisiers sauvages, repart à neuf. Et moi sur elle. Un demi-mille plus loin, c'est bien la fin. Les ornières s'effacent. Les champs débordent sur l'emprise. Une clôture... Ah ! Voici mon diable de chemin qui se jette à gauche et continue. Amusé, je fais comme lui, me demandant dans quelle cour de ferme je vais aboutir. Après cinq minutes, le chemin vient se noyer dans une mare. Au delà c'est une culture. Fini, cette fois ! Mais non ! Les roues avant dans l'eau, je vois mon coquin de chemin qui enfile entre deux buttes, fait une S, une autre, puis

gaillard repart tout droit entre les maisons qui à l'improviste viennent se ranger de part et d'autre.

Je ne demande pas le nom de ce rang. Je le sais. Je l'ai deviné. Et vous, aussi, sans doute. Sans le savoir j'ai pris le rang Trompe-Souris, le bien nommé.

Mais revenons à mon grand-père que dans tous ces détours j'ai failli perdre. A l'école où il avait été nommé, il y avait une quinzaine de petites filles en robe de cotonnade à fleurs et aux petites tresses nouées en anse de panier. Il y en avait d'insupportables, de taquines, plusieurs gentilles, quelques-unes charmantes. Une, délicieuse. Du moins je veux l'imaginer. Elle avait bien treize ans. Un oiseau. Et qui a jamais vu un oiseau aimer l'école ?

La vie assurément n'était point gaie en ce coin de province. Les moissons blondes, les poétiques couchers de soleil, cela est pour consommation citadine. Mais des champs, et des champs, et des champs ! Au fond, le mur bleu des Laurentides, là où il n'y a plus que des arbres, des arbres et des arbres. Jusqu'à la mer Arctique ! Songez-y ! Pas d'auto pour aller le soir au village. Pas de radio pour les nouvelles. Pas de télévision. En cette époque lointaine pas même de chemin de fer. Vingt juin, et l'école ouvrit ses portes pour l'échappée des vacances. Puis passé juillet et août, rien n'avait pu empêcher la venue de septembre ; et la rentrée. Or quand revinrent nos écoliers, garçons et filles, il y avait naturellement dans la porte, mon jeune grand-père qui les attendait en souriant. Et il y avait sur le perron une petite fille de maintenant quatorze ans, leur compagne, qui les voyant arriver se mit à danser et à battre des mains en criant : « Je ne vais plus à l'école, moi ! Je ne vais plus à l'école ; je suis mariée. » Car elle était maintenant ma grand-mère ou du moins allait l'être bientôt tout de bon.

Pour l'époque, ce mariage n'était point anormalement hâtif. Dans la belle famille, une bouche de moins à nourrir. Pour l'homme la solitude serait moins lourde à porter en un monde dormant où l'horizon se fermait à une lieue à la ronde. Autant se marier au plus tôt. A condition de gagner suffisamment : au moins deux cents dollars par an. Ah ! mais pas moins.



J'ignore pourquoi quelques années plus tard Isaac Ringuet vint habiter Montréal. Il prit domicile loin de la ville, sur un bout de chemin qui bien que n'ayant encore que quelques maisons s'appelaient déjà prétentieusement la *rue* Amherst. Il se mit à l'emploi de la Ville; je dis bien de la Ville. On parlait trop bon français à cette époque pour dire ridiculement et à l'anglaise: La *Cité* de Montréal.

Ce que je ne saurais oublier de mon aïeul ce sont ses chansons. Les vieilles chansons de France, surtout. Et un peu de notre véritable folklore ! l'histoire du Petit Sauvage, l'aventure de « François Marcotte, qui s'habille ben propre, pour aller en promenade. » Il avait la voix juste, étant musicien. Il avait même tenu l'orgue ou plutôt l'harmonium au village. Il nous chantait aussi en indien et en anglais bien que en fait il ne sût ni l'un ni l'autre. Mais qu'à cela ne tienne. Nous ouvrons des yeux étonnés quand il nous chantait en *son* sauvage: « Wisconsin, canaouiche, canaouiche, wisconsin, canaouiche aussi. Ti-les carabinette, canaouiche, canaouiche; ti-les carabinette canaouiche ici ». Et en Anglais ? Voici: « Hariett, belle couette de snette, tigue doum pâling this morning ». Je ne saurai jamais si cela était inspiré d'une chanson de l'époque ou s'il créait de toutes pièces cette langue étonnante.

Je n'ai point connu ma grand-mère Ringuet, l'épouse de quatorze ans. Elle mourut trop jeune. Ni ma grand-mère paternelle. Mon grand-père Panneton, lui, est imprécis dans ma mémoire. Je n'ai pour me le rappeler qu'une photo de famille où il est sur le perron de sa maison. Une maison paysanne en planches non peintes, comme partout à cette époque où maisons, bâtiments et femmes se vêtaient de gris noir, uniformément. Mais mon grand-père Ringuet, lui, habita et mourut parmi nous, chez son gendre, mon père. Nous montions le voir dans sa chambre y faire des échanges. Contre une boule de gomme, il donnait deux bonbons de sucre dur qu'il gardait dans son tiroir et que ses vieilles gencives ne pouvaient croquer.

Le dernier souvenir que j'ai de lui est d'un automne, comme il convient. Ce fut une de ses dernières sorties car le soleil du printemps suivant ne le retrouva pas. En ce jour d'octobre finissant je le vois, assis sur un banc du parc Champlain devant notre

maison trifluvienne. Il a entre les jambes la canne qui suppléait à leur faiblesse. Les rides de ses yeux rient, comme toujours, de leur mille petites lèvres. Je cours parmi les feuilles mordorées dont la première bise a semé les allées calmes du parc en cette petite ville où il me semble que le fil de la vie n'avait jamais de nœuds. Je cherche les plus belles feuilles: les rouges, les jaunes, les cuivrées. Je les lui apporte. Ses vieilles mains en tressent une couronne qu'il pose sur les cheveux noirs de ma toute petite sœur. Tandis que d'en haut d'autres feuilles, plumes d'ange, tombent doucement en se balançant sur son front aimable et dégarni.

Quand nous eûmes les feuilles nouvelles, il n'était plus. Son image nous reste. Et le souvenir de sa douceur souriante. Il avait l'oreille et sans doute aussi l'âme musicales. Sa mémoire et ses yeux étaient pleins de chansons. Là où il est maintenant, je suis sûr qu'il tient non pas les grandes orgues, réservées aux artistes superbes; mais bien sûrement l'harmonium, doux et modeste comme lui.

## *Premières pages d'album*

Le genre de mémoire que possède chacun varie de l'un à l'autre. Certains, me dit-on, revoient leur passé, ce du moins qui leur en revient, comme des bouts de films anciens, tout d'agitation et de mouvement. Certains retrouveraient même des bruits et des odeurs.

Pour moi il en va autrement. Mes souvenirs sont des pages d'album. Les personnages en sont fixes, arrêtés en pleine action. Avec le temps, les visages ont pâli. Même en m'y efforçant je ne distingue plus très bien, par exemple, certains visages. Mais les images de mon album sont de plus en plus simples à mesure que, remontant le cours du temps et de mon âge, je m'en vais vers ce temps primitif, protohistorique diraient les savants, où mes souvenirs sont simplistes, presque animaux. Or il en est de ces tableaux comme de tous les primitifs: n'ayant que les traits essentiels, ils n'en sont que plus précis. Ces tableaux, je les retrouve gravés ainsi dans le temps, imprimés par la lumière de ma vie sur le zinc du passé.

Ces souvenirs sont rares. Et, n'en déplaise à ceux qui voudraient que, adultes, nous soyons des modèles de vertu après avoir été, enfants, des prix de sagesse, ils ne sont pas toujours choisis. Ouvrez



vos album à vous; vous verrez qu'il en est bien ainsi. A moins que je ne sois un monstre dépareillé, et je ne me flatte point d'une pareille distinction, certaines de ces impressions primitives ne sont guère racontables. Il en est même d'inavouables. A cela rien d'étonnant. La vie du petit humain se réduit à une série de mouvements dont les plus importants quoi qu'en pensent les romantiques et les pères-la-pudeur sont, pour l'enfant, les plus physiologiques. Je suis sûr que vous comprendrez sans autre précision.

Et qu'on n'aille pas s'imaginer que les moments qui nous restent sont ceux qui eurent le plus de mordant. Il est telle scène de ma jeunesse dont je me demande pourquoi je la retrouve, toute vive, avec décor et même parfois couleur. Tandis que je cherche vainement à évoquer d'autres faits précieux mais à jamais perdus dans mon grenier.

J'avais deux ans et demi quand naquit ma sœur cadette, la dernière de la famille. C'est un fait curieux que chez nous les enfants se sont succédé de deux ans et demi en deux ans et demi. Ce qui ne laisse pas d'être commode quand je veux retrouver l'âge de mes frères. Les quelques intrus nés dans les intervalles ont eu le bon goût de ne pas survivre; sans doute pour ne pas compliquer mes calculs. Quoi qu'il en soit, l'un de mes premiers souvenirs date de mes deux ans et demi. Je revois la chambre, avec son papier à bouquets roses et mauves. Je revois ma mère me soulevant pour me faire voir la *nouveau-née*. Je revois le grand berceau métallique qui avait un peu la forme de celui du roi de Rome: haut sur patins, avec une longue tige où accrocher la moustiquaire. Je me revois penché sur le berceau où dormait la nouvelle Marie-Claire apportée par la vieille sauvagesse du quai de Sainte-Angele. Mais dans le berceau... je ne vois rien. Non ! J'ai beau chercher, je ne vois plus le petit visage sur l'oreiller. Le temps a donné là un coup de gomme. Ainsi sont nos souvenirs. Souvent incomplets et décevants.

Une autre page de mon album, du même chapitre ou à peu près, encadre une fenêtre. C'est la nuit. On m'a fait lever pour regarder quelque chose de sensationnel. Je suis sur les genoux de mon père, ma mère à nos côtés. Ni mes frères ni mes sœurs ne

sont là, du moins dans mon image. Devant moi le carré de la fenêtre. Mais la nuit qui s'y découpe est colorée. Une immense tache orange. Si claire que sur elle je vois se découper les rameaux de l'érable qui se trouvait dans notre parterre, à droite. Il y a des mots, des mots sans importance et qui sont restés là, je ne sais pourquoi. Je ne les entends pas mais ils sont accrochés dans ma mémoire où je les lis.

— C'est le marché qui brûle, dit ma mère.

— Et les fusils des zouaves qui sont dans la salle du haut, dit mon père.

A quelle époque cela remonte-t-il ? Je l'ignore. Je n'aurais certes qu'à m'informer pour connaître la date de cette catastrophe, importante dans la toute petite ville qu'était alors Trois-Rivières. Je n'en ferai rien. On ne doit pas retoucher ses souvenirs. Ils n'ont de charme que par leur naïveté. Et si notre mémoire y ajoute quelque mensonge, ce n'est qu'ornements de plus.

Il est d'ailleurs des pages de notre album qui nous gênent; que l'on voudrait bien déchirer. Rien à faire. Le papier sur lequel notre vie est imprimée est de qualité supérieure. Plus solides, certes ! que ces albums que fabriquait notre mère en cousant ensemble les feuilles des images d'Epinal à deux sous. Ces recueils, nous les feuilletions si souvent que les pages eussent bientôt été en lambeaux, si elle n'eût pris la précaution de les coller sur une toile de coton. Si bien qu'encore aujourd'hui je puis retrouver dans ma famille les images et les légendes qui ont enchanté mon enfance. Je puis relire avec mes petits-neveux les aventures de Turlututu-chapeau-pointu. Les formidables exploits de monsieur de Crac. L'histoire terrifiante du faux revenant. Et Cadet Rousselle. Et bien d'autres. Elles valaient bien, dans leur naïveté, les *comics* d'aujourd'hui. On n'y tuait personne. Et la vertu y était toujours récompensée, comme il sied. C'était là un pieux mensonge. Mais je n'en veux point aux graveurs d'Epinal de m'avoir induit en erreur sur ce point. La vie s'est chargée par la suite de rétablir les faits.

Tournons encore les feuillets. Tout au début, juste après les pages de garde nues et vides que sont, évidemment, mes toutes



premières années, voici une image vieillie mais toute nette encore. Peut-être le plus ancien de mes souvenirs. Avant que d'aller passer les étés à la Pointe-du-Lac, notre famille en passa un ou deux tout près de la ville. Dans une maison dont je ne me rappelle rien. Je sais néanmoins que ce lieu était alors la pleine campagne dans la libre et agreste et odorante banlieue. C'est aujourd'hui un quartier de la *city*, comme disent orgueilleusement et fautivement les conseillers municipaux. On y a construit une église; et des égoûts qui sont, on en conviendra, le signe dernier de la civilisation. Les maisons nombreuses y cachent désormais la rivière Aubry. Ses eaux étaient alors abondantes, douces et pures; son lit, sans boîtes de conserves et sans bouteilles vides de limonade, de bouteilles *vidantes* de limonade, disait ma mère. Les aulnes touffus où les pinsons faisaient leur nid n'étaient pas encore remplacées par les carcasses d'autos abandonnées. Le fond de paysage était le coteau sableux et non pas les affiches prônant les cinquante chambres de l'hôtel Saint-Machin. Bref, on était encore en pleine barbarie. Mais on a fait du progrès depuis ce temps où la campagne célébrait le Créateur et la nature et non point le commerce et l'industrie.

Mon album s'est ouvert à une page où je vois... Je vois un petit, un tout petit enfant, qui est moi. Il est vêtu, cet enfant, d'une couche, rien de plus. Il doit faire chaud, car sa mère l'a assis dans le ruisseau; le derrière dans l'eau fraîche et vive. Il a étendu les mains, les plonge maladroitement dans le courant pour les retirer serrées sur le vide. Mais il essaye encore et encore et encore. Que fait-il ? Je le sais. Car je me souviens. L'enfant que j'étais essaye de saisir le bel objet jaune, rond et brillant qui est là devant lui. Qui bouge avec le friselis de l'eau. Un objet petit et magique qui est tout simplement le soleil, l'image du soleil sur l'eau. Mais le soleil lui glisse entre les doigts. Il essaiera de nouveau. A la trentième tentative, il essaiera encore, tendu mais heureux.

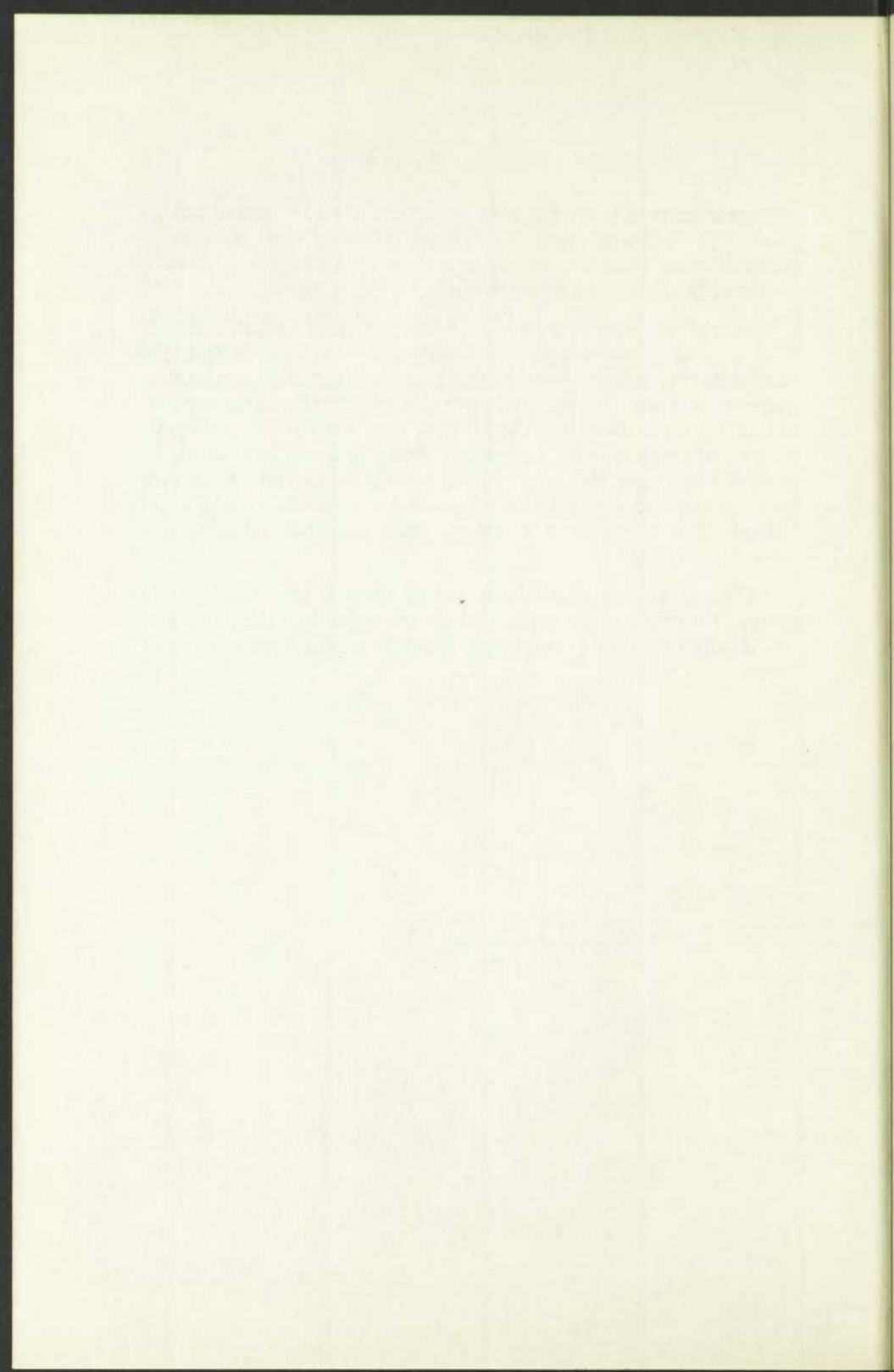
Bien des fois depuis, au cours de ma vie, j'ai ainsi tenté d'attraper le soleil. De le tenir prisonnier entre mes mains. Il était là à portée. J'ai cru qu'il me serait possible de prendre et de garder cet objet brillant et tentateur, cette belle pièce d'or. Je n'ai jamais réussi, évidemment. Dame ! le soleil est pour tout le monde et

personne ne peut le cueillir pour soi seul. J'ai essayé quand même. Jamais je n'ai pu attraper le soleil. Mais d'avoir ainsi tenté de le saisir il m'est resté aux mains et au cœur un peu de sa chaleur et de sa lumière. Mes efforts n'ont pas été perdus.

Je n'ai pas non plus perdu, depuis lors, ma naïveté. Malgré tout ce que la vie m'a appris. Pendant des années, en fait, j'ai essayé de revêtir le manteau du sceptique, imperméable aux contrariétés et aux accrochages de la vie. J'ai même tenté d'être pessimiste. En vertu d'un raisonnement spécieux dont je me protégeais comme d'un parapluie. Le moyen d'être heureux, me disais-je, n'est-il pas d'être pessimiste ? Car jamais le pessimiste ne sera pris au dépourvu par les ennuis qui lui viennent puisqu'il les attend. Tandis que tout bonheur, étant inespéré, lui sera une agréable surprise.

C'est là en fait une théorie qui se défend, en apparence du moins. Eh bien ! je n'ai jamais été de fait qu'un incurable optimiste. Je suis au fond un grand naïf. Oui ! Et je n'ai jamais été autre chose.





## *Jeux*

J'ignore de quel âge sont mes lecteurs. La plupart doivent avoir dépassé « le milieu du chemin de la vie » et avoir perdu de vue la trentaine. Je veux espérer que mes goûts sont un peu les leurs. Car dans le choix des sujets qui me viennent à l'esprit je n'écoute que mes propres impulsions. Il n'est pas étonnant que, arrivé à un âge qui commence d'être avancé, je cède au mouvement naturel qui est de regarder par-dessus mon épaule. Je suis néanmoins resté trop jeune d'esprit pour me livrer à des comparaisons « grognonnes ». Tel qu'il est, le temps actuel me plaît. Nous vivons une époque vraiment intéressante. Ainsi est-il fort heureux qu'elle soit si différente de la nôtre d'autrefois. Autrement cela et notre vie elle-même manqueraient singulièrement de diversité et d'imprévu. Même si le passé me fut généralement libéral, il me déplairait que le futur n'en dût être qu'une réédition, fût-elle revue et corrigée. J'aime mieux voir défiler les jours et les mois à la couleur du présent, bien différente de celle de jadis.

De ma fenêtre où je regarde les jeux des enfants dans ma ruelle, je ne puis m'empêcher toutefois de faire des retours et des comparaisons. Toutes ne sont pas favorables aux divertissements d'autrefois; bien que je ne puisse me faire au révoluer comme emblème des distractions enfantines. Et que le cri de Tarzan ou

le bonnet de David Crockett me paraissent manifester les prodromes de la démence précoce. Par ailleurs, ceux qui reprochent aux gamins d'aujourd'hui d'avoir des amusements différents de ceux qui occupèrent leur jeunesse, ceux-là devraient se rendre mieux compte combien les inventions nouvelles ont modifié le cours de l'existence. Ne serait-ce que l'auto. Commodité pour tous. Plaisir majeur en soi, pour la génération actuelle. Banalité pour les adolescents de demain. Des plaisirs de l'âge d'aujourd'hui plusieurs eussent été reçus par nous avec enthousiasme. Radio et télévision, par exemple. Il faut louer sans restriction une époque qui au foyer le plus isolé sait faire parvenir les voix et les images les plus étrangères. L'isolement sépare les hommes; tandis que l'on est plus difficilement ennemis quand on se connaît. En vérité, la distraction en vaut aussi la peine. Et pour peu que le permettent les commanditaires, même les programmes soutenus par les détergents « qui font plus blanche votre lessive », même ceux-là pourraient être l'occasion de quelque enrichissement des esprits.

D'autre part, il n'est pas impossible que certaines petites joies qui furent nôtres soient aujourd'hui dévalorisées. Je le constate sans toutefois le déplorer. C'est que, au déclin de la vie, une certaine nostalgie laisse aux lèvres une amertume singulièrement prenante. La vieille malle de notre mémoire est pleine de rubans fanés, de programmes défraîchis, de photo effrangées qui sentent la poussière et le bonheur. Quoi qu'il en soit, il est des choses qui nous furent importantes et qui aujourd'hui n'ont plus cours. Ainsi, les enfants, qui en ce moment sous mes yeux jouent à s'assassiner, ont apparemment laissé tomber des coutumes enfantines dont certaines avaient le prestige d'un usage datant de plusieurs siècles, parfois même, de plusieurs millénaires. Car le monde change moins qu'on ne le croit. Du moins changeait-il moins, avant que n'arrivât le vingtième siècle. Peut-être aussi me trompé-je. Eloigné de l'enfance, il se peut que je ne voie point les petits aux moments où ils répètent justement les gestes que nous faisions autrefois.

Ainsi, passant dernièrement sur un trottoir de quartier, je découvris avec ravissement des lignes marquées à la craie sur le ciment. Il n'y avait pas à s'y tromper. Ce rectangle divisé en cases,

c'était bien la figure qui s'inscrivait sur les madriers où courut notre enfance à nous. Au sommet, le paradis. Puis des numéros alternés. L'heure étant de la sortie des classes, je vis arriver courant trois petites filles aux cheveux en queue de cheval. On ramassa un éclat de brique soigneusement rangé sous un perron. Et l'une se mit à sauter à cloche-pied. On jouait à la marelle, ou à la « marraine » comme disent les enfants de chez nous qui ramènent tout à leur vocabulaire essentiel et réduit. Le printemps dernier, j'ai regardé des petits garçons jouer à la toupie; *au moine*, comme, on dit encore dans une bonne moitié de la France. Il semble y avoir des époques fixes pour chaque jeu en particulier. Une espèce de calendrier rituel et inéluctable. Ainsi, pourquoi ne joue-t-on pas aux billes en automne mais bien au printemps ?

Le premier de nos jeux d'après l'hiver ne demandait jouets ni accessoires. Il consistait à patauger dans les rigoles où courait en chantant l'eau de la fonte des neiges. Nous y faisions des lacs, des barrages et des cataractes. Nous rentrions dîner en retard et trempés jusqu'aux aisselles, au grand désespoir de nos mères. Nos successeurs ignorent ce plaisir. Il n'y a plus dans les rues assez de neige pour que se creusent ces fossés profonds où nous disparaissions. L'administration municipale voit à l'enlever pour la satisfaction des automobilistes et la privation des enfants. Que voulez-vous ? Ce sont les automobilistes qui payent les impôts et non les enfants; et qui votent.

Les trottoirs à peine dégagés par le soleil apparaissent les billes. Elles arrivent avec les premiers canards et comme eux ne feront que passer. Petite loi de la nature mystérieuse et absolue qui fait les poules se percher à la nuit tombante, les billes et les rutilantes agates rouler quand les neiges commencent de s'en aller. Il peut arriver néanmoins que la nature induise en erreur. Lors d'une éclipse, croyant la nuit venue pour de bon en plein midi, les poules se vont percher. De même, il me souvient d'une fin de février où des journées anachroniques donnèrent l'illusion du printemps arrivé. Les enfants firent comme les poules. Ils sortirent leurs billes tout comme si on eut été en mai. Leurs billes et ces petites arcades de bois avec quoi on joue encore à ce jeu qui eut



au dix-septième tant de vogue et dont l'habitude s'est conservée chez nous tandis que se perdait le nom: le *trou-madame*.

Des jeux d'enfants, remplacés aujourd'hui par le ballon, l'auto et le *hold-up*, la plupart commencent par une désignation faite au moyen de ce rite qui s'appelle la *contine*. Ces contines sont toutes assez anciennes pour piquer la curiosité. Pour moi, elles ne laissent pas de m'amuser. Aussi sont-elles restées dans ma mémoire, après tant d'années. Tous, anglais comme français, connaissent celle-ci: « Eine, meenie, meine, mo... » Cela ne veut rien dire. Pensez-vous ! Au contraire. Cela vient en droite ligne, et à travers trois mille ans, pas moins, de cette langue perdue qui engendra le celtique. C'est, paraît-il, du plus pur gaulois. Et cela veut dire: un, deux, trois ! Voilà pourquoi cela s'appelle à juste titre une *contine*. Il en est certes de plus claires et plus amusantes. Laissez-moi les dire comme parfois pour son plaisir on fredonne un refrain de jadis. Celle-ci: « Une belle pomme ronde, qui faisait le tour du monde; saint Pierre et saint Simon, prenez garde à vos moutons. Du tambour, mesdames, du tambour, *frank go*. » Ce *frank go*, qui indiquait la personne exclue, me laisse tout surpris. Ce doit être la déformation de quelque vieille formule. Ou alors qui était ce Frank ? Une autre encore: incompréhensible: « Une cenne graine, pica picapon de graine, boura boura ratataine, cenne graine. » C'est l'amstramgram des petits français. Mais combien déformé. Qui pourra me donner la clef de ce charabia qui, dans quelque langue, dut avoir autrefois un sens, perdu pour ceux qui encore aujourd'hui, peut-être, les emploient. Il y avait aussi: « Un, deux, trois, je m'en vais au bois... » Vous vous souvenez ?

Joue-t-on toujours à la chèvre ? Où nos bâtons lancés cherchaient à jeter bas la boîte de conserve sur un piquet. Les barres doivent encore garder leur vogue internationale. Mais crie-t-on encore, comme nous autrefois, petits trifluviens: « Rang soupirang », en nous égaillant dans les cours ? Simple déformation de « *Run, sheep, run* ». Et le moineau ?

Tout cela se perd, je le crois. J'ai failli dire machinalement: « je le crains ». Pourquoi ? Ce sont les vieux qui veulent à toute force que l'on continue de respecter ce qu'on

leur appris à respecter, d'aimer ce qu'ils ont aimé. Qui veulent que le passé soit respectable. Tout simplement parce que le passé, c'est eux. Pour moi, si aujourd'hui j'évoque cela, si je dessine ces cadres, c'est que j'y fais passer un guignol d'images agréables. Petits voisins des cours contiguës, devenus aujourd'hui juges ou même fonctionnaires à la retraite. Et les trois Maries: chez moi Marie-Claire, à droite, Marie-Rose, à gauche, Marie-Louise. Nos cousins Méthot, presque nos frères... Vous aussi, chers lecteurs, vous revoyez toute la bande des gamins en culotte courte et des fillettes en tablier. Si loin, tout cela. Et pourtant si net quand nous le regardons avec la lunette de la sympathie qui rend proches les choses lointaines et claires les images effacées.

Regardant dans le puits profond du passé, je veux même ramener à la surface des jeux encore plus primitifs. Ceux que nous jouâmes sur les genoux de nos mères. Les joue-t-on encore ? J'en doute. Je crains, cette fois, que les berceuses de jadis n'aient cédé la place aux rengaines de café-concert ou même aux succès du *hit parade*; airs que tout un chacun fredonne aujourd'hui et qui seront oubliés dès demain. Ce pourquoi je prête à certaines chansons d'autrefois une qualité qui ne se retrouve plus que rarement dans celles d'aujourd'hui. Tout de même ! Pour que *Il pleut bergère*, et *Sur le pont d'Avignon* ait résisté à l'usure des siècles, il faut bien que la matière musicale et sentimentale en ait été d'une saveur exceptionnelle. Sur les bords du Saint-Laurent on chantera sûrement encore *Au clair de la lune* dans un siècle ou deux. Alors que *Yes we have no bananas* et *Prendre un verre de bière mon minou* seront allés rejoindre les faux-cols de deux pouces dans la poubelle aux souvenirs.

Mais chante-t-on toujours: « *P'tit galop, gros galop...* » en faisant sauter le bébé sur le bout du pied ? Ou encore: « Si pantin voulait danser, il aurait la gigue en l'air » ? Ce qui n'a pas dû se perdre, toutefois, c'est l'amusante taquinerie qui fait tant rire le poupon: « Menton fourchu, bouche d'argent, nez cancan, joue bouillie, joue rôtie, tit œil, gros-t-œil, soucillon, soucille, cogne, cogne, cogne la caboche ! » Et les petites filles du Bas-de-Québec, là où l'on reste tellement plus français que dans ce bout-ci,

doivent toujours chanter les rondes venues de la Touraine et de l'Anjou. « Cinq sous, cinq sous, pour monter le p'tit ménage... » Et encore: « Maman m'a donné, du ruban, du ruban, — maman m'a donné du ruban satiné. » Et celle-ci: « Les clefs sont à la mer-e, trois fois y passera, la dernière y restera. »

Tout cela se perdra-t-il jamais ? Sans doute, car rien n'est éternel. Rien, que le plaisir de ressusciter le passé. Que de regarder, du navire du temps où nous sommes passagers, les rivages défiler puis s'éloigner de nous. Pour n'être plus bientôt qu'une ligne à l'horizon.

Voilà que, de gré ou non, je vous ai amené dans ce voyage au pays d'autrefois. Je ferme maintenant l'album, *sans* nostalgie. Avec un sourire, un sourire peut-être légèrement ému. Cela certes n'est pas mauvais. J'ai l'impression qu'aujourd'hui j'en serai un peu meilleur. C'est un fait sensible que les souvenirs évoqués nous font plus humains. Il est bon parfois d'oublier le chemin qui est devant nous et de revenir un peu sur ses pas en flânant.



## Neige 1905

La publicité est une invention plutôt récente; du moins la grande publicité commerciale. De vrai, je suis surpris que l'inventeur, si tant est qu'on le connaisse, n'ait pas été statufié. C'était sans aucun doute un bien grand psychologue. Qui était-il celui qui se rendit compte que le moyen de refiler ce qu'il avait en trop était de persuader son voisin que cette chose lui était absolument indispensable ? Car au fond, tel est le grand, tel est l'unique levier de la publicité. Ayez dans votre boutique l'objet le plus désirable, vous n'en vendrez pas un exemplaire tant que le client possible pourra s'en passer sans regret. A vous de lui crier: « Comment ! Vous n'avez pas ceci ? Vous n'avez pas cela non plus ? Mais c'est indispensable ! Voyez votre voisin, il *le* possède, lui ! » C'est ainsi que l'on fait les gens conscients du fait qu'un foyer sans télévision est pire que l'enfer; qu'un déjeuner sans la merveilleuse céréale Brenn-O est immangeable; qu'avoir encore ses amygdales est chose honteuse; et que au bout de douze mois d'usage, votre voiture n'est plus qu'un tas de ferraille. On peut tout faire avaler si l'on sait lancer bien et à propos le haut-parleur. On a paru surpris qu'il se soit trouvé des gens — et des Américains ! — pour acheter argent comptant les droits de chasse et de pêche dans le cirque de Copernic, dans la lune. On les tient pour des imbéciles.



On a tort. La véritable explication est ailleurs. Ce n'est pas que les acheteurs aient manqué d'intelligence. C'est que le publiciste avait du génie.

Chaque matin le courrier m'en fournit des preuves. Ma seule façon de résister, c'est de laisser tomber directement les enveloppes des mains du facteur dans la gueule de la poubelle. Sans les ouvrir. Autrement je ne saurais répondre de moi. Et je pourrais me retrouver le lendemain ayant commandé, payable en trente versements mensuels, une jambe de bois dernier modèle ou une provision pour la vie de pastilles Baratin contre le feu de Saint-Antoine. Même à lire les annonces de journaux, il y a péril. Regardez autour de vous, dans votre propre foyer. Combien d'objets achetés d'enthousiasme et qui n'ont jamais servi. Ils sont au grenier pour la plupart; sauf les plus coûteux et les moins utiles que vous gardez sur la table du salon.

Il est néanmoins heureux que la toute-puissante routine coupe les ailes aux publicistes. Ils manquent vraiment d'imagination. Ainsi, je reçois régulièrement des réclames de croisières. On en détaille les plaisirs en caractères minuscules; mais le prix, en majuscules. Maladresse ! Avec le crédit contemporain, les prix sont sans importance. Il y a belle lurette que l'on ne se refuse plus quelque chose sous prétexte que l'on « n'en a pas les moyens ». Mais tout est dans la technique. Pour ma part, si je vendais de la croisière vers le soleil, je me contenterais d'envoyer une image montrant une plage ensoleillée et douce où vous reconnaîtriez, se prélassant, qui ? Vous ? Non, mais vos insupportables voisins. Je tâcherais surtout que cela vous parvint justement un jour de brouillard ou de vingt sous zéro. De cette façon, je remplirais des navires. Pensez-y: vous faire hâler sur les plages des Bermudes toutes proches... quelques heures de vol, à peine. Mieux — « Ton ami Machinchouette y est allé lui ! » vous souffle votre femme. Mieux encore: Nice ! Ou les îles Baléares ! Ou ce décor de paradis qu'est Taormina, en Sicile ! Grands dieux ! que je me taise ! Encore un peu et je cours acheter mon billet !

Tout cela simplement parce que j'ai tout à l'heure mis le nez à la fenêtre. Et qu'il tombe, encore ! de la neige. Encore ! Et cela

ne fait que commencer. Les anges secouent leurs ailes, disent les poètes. Il tombe du pain pour les pauvres, disent les journaux. Zut ! et je n'ai pas mis mes chaînes ! dit l'automobiliste, enlisé. Déjà un million d'engagés pour le déneigement, dit le Maire. Quand au piéton, pataugeant dans le gâchis, éclaboussé, les pieds dans l'eau et le nez enchifrené, il ne dira qu'un mot; mais qui sera expressif. Les dépêches parleront de la vague de chaleur à Buenos Aires ou à Tanger. Nous, pendant ce temps, nous nous gêlerons les oreilles parce que, trop bêtes pour mettre carrément la seule coiffure rationnelle, la *tuque* de nos pères ou à tout le moins le bonnet de fourrure, nous sortirons coiffés de ce même chapeau de feutre, ridicule, que portent les nègres du Sénégal et les flâneurs d'Acapulco.

Ah ! la neige d'autrefois, la neige de notre enfance lointaine ! qu'elle était belle, et fine, et blanche, et douce, et cristalline... et encombrante ! Surtout ! qu'il y en avait, de la neige, à cette époque ! Une abondance que nous ne voyons plus. Est-ce que les hivers, « *alle sont plus douces* » comme disait ma tante Zoé ? Pas le moins du monde. Encore une illusion que les observatoires contredisent. Mais qui donc croit les observatoires ?

Que les météorologistes affirment ce qu'ils veulent, moi je sais bien que de la neige, j'en avais littéralement par-dessus la tête; y compris la tuque. Cela était aux Trois-Rivières et j'avais six ans. Comme pour tant de choses, il y a là, une question d'échelle. A y bien songer, trois pieds de neige nous paraissait montagne; comme quarante ans nous paraissait vieillesse. Quand nous avions six ans et que nous mesurions trois pieds.

Le spectacle de notre ville sous une *bordée*, sous un blizzard comme, paraît-il, on devrait dire, ce spectacle était beau; mais infiniment triste. Les loups du vent hurlaient la mort. Les rafales passaient dans les cônes de lumière jaune que jetaient en clignotant les faibles ampoules municipales. Un éboulement lent, épais et silencieux. Un silence à ce point total que l'on avait le sentiment de l'entendre dégouliner. Accablées, les rues étaient désertes. Chargés à rompre des fruits glacés de la saison, les arbres traînaient sur le sol leurs branches douloureuses. La ville entière était



morte; chacun enfermé, calfeutré chez soi pour fuir la bourrasque. L'hiver régnait sur tout comme une malédiction. Par la fenêtre fleurie des fougères mortes du givre, on devinait soudain une masse noire, mobile. Un homme ! Quel malheur pouvait donc le condamner à cette sortie difficile ? Emmitouflé, le visage dans un cache-nez, il avait quitté les trottoirs d'ailleurs abolis et comme une bête devait suivre dans les rues les ornières comblées d'une voiture disparue. Pour franchir les *bancs*, il lui fallait lever haut les pieds. De temps à autre, il s'arrêtait pour reprendre souffle; et, pour un moment de répit tournait le dos au but vers lequel il marchait si durement. Il s'arrêtait pour regarder aussi toute cette neige, vivante en l'air et morte sur le sol, ces copeaux de silence blanc où s'enlisait à jamais le monde. Jamais plus, semblait-il, jamais plus il n'y aurait de vie, jamais plus on ne verrait le jour. Jamais plus ne se montrerait à nu le visage aimable et tiède de la terre.

Puis pendant le sommeil des hommes vaincus, le vent cessait de siffler et les flocons de choir. Quand se levait, si tard ! le matin morne et gris, la vie de la petite ville hésitait avant que de reprendre. Tout était blanc, trop blanc; d'un blanc sans tache, sans rupture, sans fantaisie; d'un blanc glacé car le gel était venu sceller la neige. Alors arrivait *le rouleau*.

Le rouleau ! Que de fois je l'ai suivi émerveillé. C'était un appareil immense, un colossal tambour de bois, une machine pour géants. Six chevaux le traînaient, dans la neige jusqu'au poitrail, les naseaux fleuris de six panaches de buée blanche qui leur gelait en barbe au menton. Tout en haut du rouleau, à vingt-cinq pieds en l'air, énorme dans une vieille pelisse et noyé dans les peaux de bison, Polyphème, le conducteur, trônait dans une espèce de boîte peinte. Sa main adroite tenait le faisceau magnifique des guides. A mes yeux écarquillés d'admiration, il avait quelque chose de surhumain: Apollon sur son char ne m'eût pas plus étonné. Il était l'archange de la neige. Oh ! combien j'eusse alors donné pour être jugé digne dans mon âge mûr de conduire le Rouleau. Derrière le Djaggernat, la neige aplanie s'étalait comme une traîne royale, lisse, pure, égale, brillante; avec de longs plis comme des vagues figées par la baguette de la Fée des glaces.

Avant le rouleau, c'était le chaos. Après le rouleau, la route était faite et la ville pouvait revivre. Les moineaux se jetaient en piaillant sur le passage des chevaux nourriciers. Et bientôt les carrioles allaient suivre joyeuses, carillonnantes.

Les voilà ! égayant l'air de leur musique. Leur gaieté appelait le soleil qui un peu malade finissait tout de même par se montrer. Il y avait les grelots fêlés des voitures de charge. Les guirlandes sonores des voitures de place avec leurs grandes robes de buffle qui traînant à l'arrière soulevaient une fine poudre miroitante. La musique lentement scandée des traîneaux bas chargés de bûches d'érable. Le tintement fringant des voitures de maître hautes sur patins et dans lesquelles les jeunes gens passaient orgueilleusement au trot cadencé de leur demi-sang. Et les clochettes hoquetantes de ces véhicules que l'on appelait les *trânes*. On s'y tenait debout, les mains accrochés aux ridelles, les pieds dans le tapis de fourrure, jetés les uns sur les autres à chaque retombée au creux des vagues de la route. Pendant cinq minutes cela était drôle. Après, ce n'était qu'éreintant. Tout cela est aujourd'hui disparu. Et parce que cela n'est plus cela est à nos yeux poétique et touchant.

L'hiver n'a du moins pas beaucoup changé dans les campagnes. On n'y voit toujours sur la neige que le pointillé des piquets émergeant de la mer blanche. Comme sur les calendriers, chaque maison se couronne d'une plume de fumée. Mais il y a désormais à côté, l'antenne. Les grelots se sont faits rares. L'auto a triomphé de l'hiver, malgré les pronostics assurés des vieux.

Personnellement, je n'aime point l'hiver. Je lui reconnais certes, du moins à la campagne, une certaine beauté. Mais ce n'est que la beauté tragique d'une morte. Le gel a étranglé la nature. Tout ce que j'aime; feuilles, fleurs, insectes, oiseaux, tout cela est tué par l'hiver. Et dans les villes cette neige tant chantée n'est plus qu'une boue effroyable, huile et calcium, qui tache et sent mauvais. Les belles journées de froid sec et brillant, la neige en paillettes de diamant, les arbres candélabres de crystal, cela ne se voit qu'à peine une fois le mois. Il nous faut payer ces rares et froids éclats de combien de brumes asthmatiques en décembre, de



pluies glacées en janvier, de froids *noirs* en février, de dégels prématurés en mars.

J'ai bien le droit de ne point aimer l'hiver, puisque je vous reconnais celui de vous y complaire. Mais si Samuel de Champlain avait fondé sa Nouvelle-France à quelque vingt degrés plus au midi, je vous entendrais chanter ses louanges et vanter la douceur du climat. Pour moi j'aime mon pays. Mais surtout en été, pour être franc.

## Vocations

Le directeur du collège était un homme lourd et qui nous paraissait vieux. Il avait bien trente-cinq ans au moins. Nous le trouvions tyrannique. Dame ! le pauvre homme avait charge de la discipline. Cette discipline était sévère. Encore aujourd'hui, je dirai qu'elle était inutilement sévère. On nous imposait un calme d'homme mûr, à nous qui étions tout effervescence. Après cinquante ans, je n'arrive pas encore à comprendre pourquoi l'on forçait les enfants à défiler dans les corridors à la file, — en *range-ment*, dit-on, paraît-il, au Sacré-Cœur — dans un silence monastique et cruel, sous la surveillance de jeunes hommes dont on fait des garde-chiourme et qui doivent avoir des yeux dans le dos pour saisir et punir le moindre écart et le plus petit chuchotement. Pour ne pas déguiser ma pensée, cela me semble proprement inhumain et même simplement idiot. Surtout pour des enfants engourdis par trois heures de classe.

Pour revenir à mon directeur de collège, c'était un homme point du tout méchant. En fait, il avait la caresse aussi facile que la trique. Mes mains et ma joue le savent qui ont gardé le souvenir les premières, des coups de sa règle de frêne, la seconde, de la barbe rêche qu'il aimait à frotter sur le velours de notre jeune peau. Sa justice ni sa tendresse n'allaient jamais plus loin. Au

fond, il avait une âme de père de famille. On finit par en faire une espèce d'administrateur financier !

Un jour que j'avais commis quelque crime affreux, comme de lire un roman à la chapelle au lieu du *Petit Apologiste de la Religion*, ou encore d'avoir fait passer un billet à quelque ami de cœur, j'eus à comparaître devant le Directeur. Récidiviste impénitent, je trouvai là mon père, mandé de l'infirmerie où il séparait, avec quelle indulgence ! les vrais malades des resquilleurs. Afin que sur moi l'impression fût plus forte, mes deux pères, le spirituel et le nourricier, discutèrent à mes oreilles le triste avenir que me préparait mon manque de résipiscence. Tout comme si la Sagesse eut promis l'avenir non aux énergiques mais aux obéissants. J'entends encore la voix du prêtre dire pompeusement après l'homélie : « Mon cher docteur, votre enfant deviendra sûrement quelque chose... Quelque chose de très bien... ou quelque chose de très mal ! »

Une sentence aussi emphatique n'était sûrement pas de son tout petit crû. Il l'avait dérobé à quelque pieuse vie de saint et devait chercher l'occasion de placer ce dict sentencieux. Malheureusement, sa prescience cette fois tombait à faux. Je ne suis pas devenu chevalier du Saint-Sépulcre ; et c'est un autre trifluvien qui fut premier ministre. D'autre part, je suis bien allé au pénitencier. Je fus quatre ans à Saint-Vincent-de-Paul ; mais en qualité de médecin consultant. Ce qui me permet de dire plaisamment à mes nouvelles connaissances : « Du temps que j'étais au pénitencier... » Cela fait toujours un petit effet.

De vrai, mes tendances criminelles se résumaient à peu près au chapardage habituel chez les polissons de mon âge. Dans le jardin de l'évêché, nous allions de nuit voler des pommes ; des pommes énormes et immangeables. La preuve que je n'étais pas indiscipliné, malgré que mon père en crût différemment, c'est que je faisais partie d'une bande organisée. Et dont je n'étais point du tout le chef. Je suivais les autres hors des sentiers vertueux et bordés d'ennui où nous invitaient obstinément nos maîtres. Mener les hommes ne m'a jamais tenté. Si parfois j'ai pu paraître vouloir incliner les autres à partager mes sentiments ou mes actions, c'est



que je croyais naïvement pouvoir ainsi les aider sur le chemin du bonheur.

L'enfant que j'étais aspirait évidemment à être homme le plus tôt possible. Ce qui impliqua prendre une place déterminée dans la société. Il faudrait une étiquette: notaire, ecclésiastique ou marchand. En fait, mon naturel m'eût plutôt porté vers la profession de rentier si je n'eusse constaté que cette occupation imposait des cheveux blancs et une extrême vieillesse. Bientôt, soit dès l'âge de cinq ans, j'eus décidé de mon sort. Cet âge est d'ailleurs celui où les décisions sont faciles tant le monde se partage nettement en désirable ou sans intérêt. Avec cet avantage que l'on n'y voit rien de réellement détestable. Première constatation; je n'étais point porté vers le sacerdoce. La part sacerdotale de la famille devait être accaparée par mon frère qui ceignit la ceinture violette de chanoine.

Cela exclus, je décidai facilement. Il est trois choses qui passionnent également les enfants; l'eau, la peinture et le feu. Peut-être l'état de scaphandrier m'eut-il dit quelque chose. Cela m'eût permis certes de me baigner sans offenser la modestie. Mais jamais je n'avais vu de plongeur plonger. Quant aux peintres, aux peintres en bâtiment évidemment, le fait m'avait frappé qu'il leur était bien défendu de peinturlurer suivant leur inspiration et caprice. D'avoir à peindre d'immenses surfaces en une seule couleur monotone expliquait à mes yeux le manque d'entrain et la bougonnerie de ceux que je connaissais. Et puis ces grandes échelles où il fallait monter ne me disaient rien qui vaille.

Restait le feu. Aussi décidai-je que je serais pompier. Quoi de plus beau que de descendre la rue Royale au triple galop des quatre chevaux faisant feu de leur seize sabots ferrés. La tête tendue, le poitrail fumant, ils venaient vers nous, grossissant à vue d'œil comme des génies animaux. Un gros homme roux dont j'ai perdu le nom trônait sur un siège surélevé, tenant à pleines mains les guides de l'attelage déchaîné. La cloche sonnait glorieusement à pleine volée. Rendus sur le lieu du sinistre, les sapeurs avaient toute licence de hurler, courir, monter et descendre à leur fantaisie. Et de jeter sur le brasier somptueux les torrents de



leurs lances braquées. Même l'écarlate de leur équipage ajoutait à leur grandeur en rappelant le noble et fougueux élément qu'ils avaient à combattre. Peinture, eau et feu, nos trois éléments y étaient. Ce goût pour l'une des seules professions où l'héroïsme soit vraiment quotidien — ne parlons pas de l'armée où le portez-armes ! et le salut militaire sont la geste capitale — ce goût n'était pas unique dans la famille. Je me souviens que ma sœur cadette nourrit pendant quelques années une passion muette pour un sapeur breton de l'escouade trifluvienne. De fait, il était beau. Quand il passait chevauchant le dévidoir, elle croyait voir Apollon sur son char.

Je crains néanmoins que ma vocation de pompier n'ait manqué d'originalité. Et que nombre d'enfants ne soient séduits comme je le fus par l'eau, le feu et la peinture cramoisie. Ce en quoi ils se montrent déjà des hommes. Que s'il examine avec soin les décisions prises dans sa vie passée, tout un chacun sera forcé d'admettre qu'il fut lui aussi séduit ou repoussé moins par la logique que par les apparences. Que nous n'orientons notre vie que suivant le courant, la chaleur et la couleur de nos illusions. Et enfin que les raisons prétendues ne sont que le vêtement dont nous habillons notre caprice.

La phase incendiaire de mon existence fut brève. Elle ne dura que le temps où je ne connaissais encore du monde que ce que m'en révélaient directement mes yeux et mes oreilles. Du jour où j'eus appris à lire, il me vint de plus hautes ambitions. Les livres ouvrirent brusquement à mes yeux éblouis les pages d'un monde que je n'avais jamais soupçonné si vaste ni si divers. L'horizon me devint une barrière intolérable. Il me parut que le fait pour un homme d'être noir ou jaune, et pour un paysage celui d'être différent de ceux qui m'étaient quotidiens, donnait à choses et gens un caractère étrange et passionnant. Il est dans la nature de l'enfant, de certains enfants du moins, d'être insatisfaits. Et sur ce point comme sur tant d'autres, il reste toujours en l'homme beaucoup de l'enfant. Ce n'est pas là ce qu'il a de moins précieux. J'ignorais alors que quelqu'un eût écrit : « On se lasse de tout,

excepté de connaître. » Mais tel, obscurément, était déjà mon sentiment.

La vie dans ma petite ville dormante était une pitance dont pouvait difficilement se satisfaire mon violent appétit. Le vice majeur de Trois-Rivières était que j'y étais né. Tandis que disons Montpellier, en France, Moscou, en Russie, et surtout les villes d'Orient, Bagdad, le Caire, Singapour ou Pékin me paraissaient d'autant plus désirables qu'elles m'étaient plus inaccessibles; et que surtout je me les figurais plus complètement différentes de ma ville natale. Depuis lors j'ai su que pour les gens de Montpellier ou du Caire, la ville lointaine de Trois-Rivières au Canada est sûrement pleine d'un charme mystérieux et attirant.

Or mon imagination, qui ne fut jamais fertile, ne me fournissait aucun moyen d'évasion. En fait, je ne connaissais de grand voyageur que cet oncle dont j'ai écrit naguère. Mais un jour vint aux Trois-Rivières un Père Blanc, un Père d'Afrique. Surnoisement, j'y vis une solution. Ce que j'apercevais dans les plis de son blanc manteau, c'était des paillotes sous les palmiers, des nègres brandissant leurs sagaies, des négresses nues dans le jour éblouissant. Le fait que Père Blanc voulait dire âme d'apôtre ne m'inquiétait guère. La magie africaine étouffait de ses prestiges toute autre considération. Car j'étais déjà, de nature, étranger à bien des choses pourtant normales dans mon milieu mais dont j'étais né démuné. Ainsi étais-je fait.

Aussi bien en prenant graduellement conscience de moi-même, je ne me sentis plus appelé à la vie héroïque du missionnaire. Pas plus que du pompier. De tout cela il ne me reste que le goût des incendies spectaculaires, en spectateur et non en acteur. De même mes envies de blanche prêtrise se sont résolues en un besoin de voyages que le temps et un sort généreux ont pu contenter sans jamais le rassasier.

Avec l'âge j'ai connu un nouveau plaisir. Celui de rentrer chez soi. Il y a aussi la joie anticipée du départ. Mon frère aîné, Sylvain, écrivit à peu près: « Croyez-m'en, le plaisir du pêcheur pêchant n'est rien à côté du plaisir du pêcheur qui se prépare à pêcher. »

Il n'en est pas autrement pour la croisière. Ainsi, arrivé à un certain point d'un livre on en lit la table des matières avec autant de plaisir que l'on en a pris à la préface; car on revit par là des moments agréables. De même au moment du retour, la maison nous sourit de chacune de ses fenêtres. Dans tout voyageur il y a un pantouflard. On rentre chez soi en se disant qu'après tout on n'est pas si mal dans son foyer. Un profit du voyage est qu'il donne du goût au quotidien.

Ce n'est qu'un mois après le retour que l'on recommence à feuilleter avec intérêt les revues de voyages. Ce n'est que dix mois plus tard qu'apparaissent sournoisement parmi les papiers de la table de travail, les indicateurs de chemin de fer et les circulaires de tourisme.

J'aime encore les incendies. Et j'aurai toujours envie de voyager. Car je serai toujours un enfant. Du moins, je le veux espérer.



## *Les débuts de l'auto*

On se rend compte de son âge et que l'on a passé le tournant lorsque, racontant des choses de son enfance, l'on entend les autres s'écrier: « Comme c'est curieux ! Et vous avez vraiment connu ce temps-là ? »

Certes, je ne m'aviserais point d'écrire de ce qu'on appelle *le bon vieux temps*. Ce *bon vieux temps* qui aurait été l'âge d'or ! Dont les anciens, ainsi que les orateurs de la Saint-Jean-Baptiste, ne parlent qu'avec un trémolo dans la voix. *Le bon vieux temps* ! Je n'en ai évidemment connu que les restes, les rogatons, les accessoires qui ont persisté dans certains coins reculés. *Le bon vieux temps*, pour parler franc, en est un où personne d'aujourd'hui ne supporterait de vivre vingt-quatre heures ! C'était le temps des lampes à pétrole qui fumaient, sentaient et sautaient. Le temps où on se levait à cinq heures du matin, avant le soleil. Le temps de la pompe à bras ; ou mieux encore de la *brimballe* qui peut faire poétique dans un récit paysan mais que nos chantres du terroir, bien servis par les robinets de leur maison de ville ou de leur presbytère, ne voudraient pas avoir à manœuvrer en plein hiver. Le temps du bon pain de ménage... qui n'était frais qu'une fois par quinze jours. Le temps du savon domestique... qui emportait la peau avec la saleté. Le temps du cheval, au lieu de l'infatigable



moteur. De l'ensevelissement à domicile pendant des mois. De l'hiver entier à se nourrir de lard salé et de vieux navets. Le temps de la faux, et même de la faucille, qui ne permettait de faucher à six qu'un seul pré en trois jours; pour, le soir, recru de fatigue, se laisser tomber dans le noir sur la paillasse de blé-d'inde. Oui ! Oui ! Protestez ! Protestez, vous tous, *laudatores temporis acti*. Poètes de la campagne qui lui composez des élégies bucoliques...; mais à la ville et sur la machine à écrire. Chantres du pain hebdomadaire... qui chez vous jetez le pain de la veille. Amants de la campagne qui l'avez troquée dès votre majorité pour l'usine ou le garage. Non ! Laissez-moi doucement rigoler ! Tenez ! Je voudrais vous voir passer une année dans une cabane en bois rond, avec un *poêle à trois ponts* ! — Comment, il n'y a pas de bois pour chauffer ! — Mais ! Allez-vous en bûcher. — Et.. où est mon jus d'orange ? Mes aspirines ? — Voici de l'herbe-à-dinde. Faites-vous de la tisane. — C'est ennuyant, ici. Ouvrons la radio. — La radio ? Mais elle n'est pas inventée ! — Alors, j'aime mieux m'en aller. Je m'en vais ! — Vous en aller ! Mais il n'y a pas de chemin. A moins que vous ne vouliez faire de la raquette. C'est si beau et si bon pour la santé: dix milles à pied par vingt-deux sous zéro !

Bon ! Maintenant que passant ma satire j'ai chanté indirectement le *bon* temps, non pas le vieux mais celui d'aujourd'hui, je n'en rappellerai pas moins quelques souvenirs des temps primitifs où l'auto fit chez nous son apparition.

Cela, je l'ai connu. Je l'ai vécu. Car je suis né en 1895, alors que Forest avait à peine inventé le moteur à quatre temps et je-ne-sais-qui le différentiel, qui ont rendu possible l'automobile. Mon enfance, ma petite enfance, n'a connu que les chevaux. Pas de tracteurs, pas de souffleuses, pas de décapotables-sport. Les camions étaient attelés de gros percherons garnis de poil aux pattes à rendre jaloux les vieux soldats de la chanson. Au lieu de souffleuses, il y avait pour aplanir la neige dans les rues le gros rouleau de bois au moins haut de trois étages, semblait-il... à nos yeux d'enfants. Les voitures de sport étaient des *buggies* attelés de fringants ambleurs. Quant aux routes c'était, courant dans le vert des cultures, des rubans de poussière douce coupés de bancs

de sable. Au milieu le sabot des bêtes avait tracé une piste moeluse qu'encadraient les ornières indéfiniment parallèles, les *roulières*, disait-on. L'hiver, les chemins vicinaux n'avaient pour les baliser que le pointillé des piquets de clôture émergeant de la neige et des sapins plantés au sommet des dunes blanches. Telle était la voirie, quand on nous apprit la venue d'une trentaine de ces véhicules nouveaux, jamais vus encore: les automobiles. Une des premières preuves d'endurance, la course pour le trophée Glidden.

Je ne saurais oublier l'arrivée dans notre petite ville de ces machines étranges. Avertis par le télégraphe, nous, tous les bambins de la ville, les attendions. J'eus la chance de voir s'arrêter juste devant moi l'un de ces véhicules fumants, puants et d'autant plus prestigieux. Le conducteur après un essai d'anglais à quoi, bien entendu, je ne compris rien, exhiba une carte portant le nom d'un hôtel. Tout fier, je montai sur le marchepied. A la fois inquiet, ému et glorieux, à la vitesse inouïe de quinze milles à l'heure je guidai le monstre dans une apothéose de poussière.

Cette visite ne fut pas sans effet. Le mouvement était lancé. Dans tout groupement humain, même aux Trois-Rivières, il se trouve toujours des êtres dangereux à qui les choses de jadis, et même de naguère, ne suffisent point. Nombre de trifluviens durent rêver des engins nouveaux. Mais bien peu assurément prirent conscience du désir qui mordit secrètement leur esprit révolutionnaire, indigne du diocèse de monseigneur Laflèche: posséder une voiture à moteur !

Bien sûr, il ne s'agissait pas de remplacer les chevaux. Chose assurément impossible. Pour qui regardait les routes tant d'hiver que d'été rien n'était plus évident. Du chemin du roi le temps sec faisait un piège de sables mouvants, une fournaise d'aveuglante poussière. Quant à la pluie, elle faisait apparaître aux endroits les plus inattendus ces abîmes insondables que l'on appelait ventres-de-bœuf et où pouvait disparaître un attelage entier.

Malgré tout, pour le plaisir sinon pour l'utilité, quelques esprits dangereux convoitèrent ouvertement le véhicule à essence.



Les premiers catalogues commençaient de circuler. Ils montraient des voitures que l'on pouvait nettement différencier des voitures à traction animale par le fait qu'elles n'avaient point de brancards. Autrement c'étaient des *buggies*, des tapissières, des victorias comme les autres.

Les premières voitures trifluviennes firent sensation. Les chevaux prirent le mors aux dents et il ne s'en fallut que de peu que les trifluviens n'en fissent autant. Il y avait des Maxwell à deux cylindres qui faisaient pouf-pouf-pouf-pouf. Et les premières Ford dont le modèle T, anachronique, régna si longtemps. Des Cadillacs aussi, mais que personne n'oserait avouer aujourd'hui. Si peu nombreuses, les autos, que chacune avait été baptisée. Il y avait le Buffalo, la Mouche-à-feu, la Ca-du-lac et la Punaise. Celle qui fit le plus sensation, ce fut l'immense, la monumentale Clément-Bayard des Dufresne. Figurez-vous quelque chose comme un chariot de la Saint-Jean-Baptiste, au capot aplati en museau suivi d'une banquette-trône garnie de cuivres étincelants et où siégeait le conducteur. Le siège arrière, lui, était inouï. La conquête de Vénus Aphrodite ! Aussi haut que large, montant par-dessus les têtes, rond et creux comme un fauteuil pour Gargantua il englobait toute la famille qui disparaissait presque dans son luxueux capitonnage. Par opposition, il y avait aussi les *buggies-moteurs*. Hauts sur roues, en tous points semblables aux *buggies* véritables. Sauf qu'ils faisaient plus de bruit, se mettaient en panne à chaque coin de rue, sentaient plus mauvais et ne laissaient rien aux moineaux.

Fort conservateur, mon père n'en avait pas moins par moment des velléités modernes. A moins que l'idée n'eût été de ma mère, née montréalaise. Quoi qu'il en fût, nous apprîmes un jour, éblouis, que notre père allait troquer sa bicyclette et son cheval contre une auto dans laquelle faire les visites médicales à sa clientèle alors nombreuse. Quel émoi lorsque fut arrivé le grand jour ! La voiture nous fut livrée parmi les regards d'envie des voisins en culotte et les haussements d'épaules des voisins à barbe. Mon père eut du vendeur deux ou trois leçons après quoi il se mit à parcourir la ville en grand attirail.

Pauvre père ! Il ne sut jamais conduire. Il resta toujours méfiant à l'égard de sa mécanique. Jamais il ne partit sans emporter dans la voiture ses *clagues* et sa canne avec son parapluie. On ne sait jamais ! Je le vois encore, assis au volant vertical de la Ford première édition. Sur le front, ses lunettes. Sur la tête, la casquette beige de rigueur. Sur son ventre déjà obèse le cache-poussière descendant à longs plis. Mais jamais il ne put se départir des habitudes prises en conduisant les chevaux. Il tenait le volant à pleines mains, comme des guides. Pour arrêter il tirait dessus. Les virages, il les prenait de loin, penchant le corps et crispant les doigts de telle sorte qu'il sortait de la courbe quasi plié en deux. Un jour qu'il nous conduisait, la Ford se mit en tête de courir sus à un poteau sans doute placé exprès par quelque libéral donc ennemi politique. Ignorant le frein, dont ses voitures à cheval n'étaient pas pourvues, il tirait sur le volant de toutes ses forces en criant éperdument : « Woa ! Woa ! » Le poteau arrêta la course ; heureusement sans grand dommage.

A ma grande jalousie, mon frère aîné apprit bientôt à conduire. N'étant pas souvent disponible, il devait laisser notre père faire seul ses visites. Parfois un appel éploré arrivait à la maison quand ce n'était pas notre père en personne mais, à pied.

— « J'ai laissé l'auto au coin de rue Champflour et Sainte-Julie. Elle ne marche plus je pense qu'elle est toute brisée ! » De vrai, mon père était le plus pessimiste des hommes. Il vivait dans l'attente, presque dans l'espoir de toutes les catastrophes. L'un de nous partait alors au secours. Toujours, la solution de la panne était des plus simples. Manque d'essence ; ou encore oubli de tourner la clef de contact.

Nous fîmes parfois de longues randonnées. Québec ou Montréal. Une telle expédition comportait normalement une ou plusieurs pannes. Nous étions forcément devenus quelque peu mécaniciens et bricoleurs. Car il n'existait le long du chemin aucun garage. Toutes les réparations ou à peu près, nous les faisions nous-mêmes. Chaque semaine en plus du polissage des cuivres, du lavage et du graissage, du remplissage du réservoir à carbure, pour les phares et des lampes latérales à l'huile, il nous fallait gratter



et régler les vibrateurs puis lever la tête du bloc moteur pour décaprer les bougies et roder les soupapes. Oui ! chaque semaine !

Ces voyages au long cours ne s'entreprenaient pas à la légère. Avant Québec, il y avait une passe dangereuse. La côte de Donnaconna. Une pente abrupte, toute en glaise. De la route actuelle on la peut encore deviner. Mais on la prend pour un simple ravin et personne ne se doute que c'était là jadis le chemin dit carrossable. Direction Montréal, il y avait le bas-fond, dans l'île, entre les deux vieux ponts de Charlemagne. Nous télégraphions pour savoir si les passages étaient ou non praticables. Sur réponse favorable, nous faisons nos adieux aux amis et partions le visage rayonnant et le cœur un peu angoissé. Je n'oublierai jamais ce retour de Montréal aux Trois-Rivières, dans la nuit, où j'eus à réparer onze crevaisons. Je dis réparer. Car il fallait chaque fois enlever de la jante fixe le pneu à force de poignet; réparer la chambre à air au revers du fossé; remonter le pneu. Enfin le regonfler à la pompe à main. Automobiliste d'aujourd'hui qu'une crevaison met en fureur, que n'avez-vous connu le *bon vieux temps* de l'auto. Moi je l'ai connu, je ne voudrais pour rien au monde le voir revenir.

Que n'ai-je loisir de vous raconter les tours pendables que les automobilistes se jouaient entre eux. Tel ce pauvre homme que l'on convainquit de mettre de la graisse dans ses freins pour un freinage plus moelleux. Et cet autre à qui sous différents prétextes, on fit peindre son radiateur successivement doré, argenté, rouge; puis finalement noir quand il perdit sa femme. Mais ce temps est passé. Songez au temps jadis pour mieux jouir du temps présent. Vraiment, il fait meilleur vivre en 1960.

## *L'Arche et les Casoars*

« Qui se ressemble, s'assemble », dit la Sagesse des nations. Eh bien ! la Sagesse des nations est une vieille menteuse. Parfaitement ! D'ailleurs, vous n'avez qu'à démonter les proverbes les plus courants, les dictons les plus acceptés, pour vous rendre compte ou bien que ce sont des lapalissades, ou bien que les idées n'y ont été jointes que parce que les mots riment entre eux.

Qui se ressemble, s'assemble ! Voire ! Je n'ai rien connu de plus disparate que ce groupe de jadis qui est passé, sinon dans l'histoire, du moins dans nos souvenirs sous les noms de Tribu du Casoar, ou groupe de l'Arche. Rien en fait de plus dissemblable que les caractères des composants. Les uns ayant un penchant vers la bouteille, qu'elle fût de bière ou de whisky; les autres abstèmes ou quasi. Les uns, bien vêtus et bien nourris, issus de parents à l'aise; les autres connaissant les fins de mois catastrophiques et l'art de taper les amis. Les uns inscrits de bonne foi à l'Université, destinés à une carrière fructueuse dans le droit ou la médecine; les autres ignorant les corridors obscurs de l'immeuble universitaire de la rue Saint-Denis. Bref de tout un peu.

Qu'est-ce donc qui nous rassemblait ? En apparence c'était un souci, scandaleux à cette époque, de culture intellectuelle. Mu-

sique, littérature, arts plastiques. Voilà la rare pâture que nous cherchions et avions peine à trouver. Car si côté musique il y avait alors à Montréal un concert chaque dimanche après-midi au moins, la littérature, elle, était dans les quatrièmes dessous. Il n'y avait de librairies que deux véritables. De romancier, aucun. Quelques poètes; et assez bons. Mais qui ne se livraient à la débauche poétique que porte close et fini leur travail de notaire ou de praticien. Un vice solitaire ou à peu près. La bibliothèque Saint-Sulpice était ouverte; mais on refusait *Pêcheur d'Islande* et les *Méditations* de Lamartine à qui ne pouvait montrer soutane. Quant aux arts plastiques, ils étaient servis par quelques peintres et sculpteurs rejetés en marge de l'honorable société des épiciers et agents d'assurances. Ces artistes, neveux d'une France suspecte, vivaient des rentes laissées par leur père. Leur famille ne parlaient d'eux que le moins possible. Si votre épicier s'informait:

— Votre cousin Untel, qu'est-ce qu'il fait ?

— Untel ? D'abord, ce n'est notre cousin de bien loin. Heu ! il fait de la peinture.

On disait cela comme on eût avoué: il fait dix ans de pénitencier.

J'ai dit tout à l'heure que ce qui liait cette dangereuse bohème — les pères en protégeaient soigneusement leurs filles (Sacré-Cœur ou Villa-Maria) — ce qui nous *liait*, puisque j'en fus, c'était un souci de culture. Cela est un peu vrai; mais pas entièrement. C'est un fait indiscutable que les individus se groupent, s'agrègent, non pas tant *pour* quelque chose, que *contre* quelque chose. Cela explique que l'opposition soit toujours plus unie que le pouvoir. Or pour ce qui était de nous, nous étions décidément, solidement, *contre*. Contre quoi ? Oh ! contre bien des choses. Contre la société telle qu'établie. Contre la société canadienne-française telle qu'existante alors. Contre les goûts de nos parents. Contre la couleur des tramways. Contre la vente libre des œuvres de Zénaïde Fleuriot. Contre l'interdiction de hurler dans les rues après minuit. Contre les chapeaux melon. Que sais-je, encore ! Bref, nous étions contre tout ce qui à nos yeux représentait



ou symbolisait l'immobilisme, le piétinement sur place, la satisfaction repue. Nous étions contre le corps et, par ricochet, pour l'esprit. Surtout le nôtre.

Etre *contre*, est normal à un certain âge. Du moins je plains ceux qui n'ont jamais réagi. Une de mes théories favorites est que tout individu connaît, à un moment de sa vie qui se situe habituellement vers les vingt ans, une époque que j'appelle l'époque blasphématoire. Où ce qui est normal lui paraît anormal. Où l'on a soif de changer le monde, dans un sens ou dans l'autre. Les plus audacieux réagissent contre leur environnement. Ceux-là cherchent leur normal dans ce qui aux autres paraît monstrueux; tel que lire des romans modernes, écrire des vers sans rime, jouer du Medtner ou étendre sur un carré de toile la peinture qui fut inventée, comme on le sait, pour « sauver la surface ». Quant aux moins violents, ils se contentent de réagir contre les premiers. Ils brandissent avec violence l'étendard du conformisme contre les dissidents. Ils blasphèment avec joie contre l'art, tandis que les premiers blasphèment la bourgeoisie.

Quoi qu'il en soit, pour revenir aux Casoars et à l'Arche, c'est assez tôt que nous nous rencontrâmes sur le chemin de la vie. Bientôt, nous eûmes le désir d'un lieu où nous réunir. En Europe, c'eût été un café. Mais en Amérique du Nord, où aller ? Nous étions sans aucun doute influencés par le souvenir de ces lieux mémorables liés à l'histoire de la civilisation. Tels les jardins d'Académus et le grenier des Goncourt. Justement, cette idée de *grenier* ne pouvait que nous séduire. Plus tard nous devions passer dans le Bocal, qui était un entresol; puis dans le Vase, qui était un sous-sol. Mais pour l'instant à nous qui voulions nous élever au-dessus du vulgaire un grenier s'imposait. En tout cas, tout plutôt qu'un rez-de-chaussée. Qu'un rez-de-chaussée à hauteur de crottin. Qu'un rez-de-chaussée symbole de terre-à-terre. Qu'un rez-de-chaussée évoquant le *salon double* de la rue Saint-Hubert quintessence, à cette époque du succès bourgeois. Un grenier, antipode de la richesse que nous méprisions, naturellement, tout en recevant de nos parents le nécessaire sous forme, suivant le cas, de bons de poste ou simplement de vivre et de couvert gratuit.



Roger Maillet dénicha, — c'est bien le mot — tout à fait ce qui nous convenait. L'ayant trouvé, il le baptisa fort ingénieusement l'Arche. L'Arche ! Vaisseau de notre isolement volontaire dans le déluge du banal qui à notre avis submergeait le monde entier sauf, bien entendu, nous et nos pareils.

C'était sur la vieille rue Notre-Dame, morte le soir et les dimanches, un véritable grenier, près de l'actuel nouveau palais de justice. Dans un vieil immeuble centenaire depuis démoli. L'espace y était généreux, avec des recoins fantaisistes et une ceinture de couloirs au ras du plancher. La lumière tombait d'un large puits de lumière vernissé d'une crasse qui datait sinon de l'époque française, sûrement de la rébellion de '37. Plus deux mansardes profondes comme des alcôves. A ce troisième étage (ou ce quatrième plancher comme disent les garçons d'ascenseur) on montait par un escalier plein de détours et de détroits. Le propriétaire, que je n'ai jamais vu, avait l'honneur historique de nous avoir pour locataires moyennant un loyer de cinq dollars par mois. C'était une somme, même pour la douzaine que nous étions. Chacun était censé y aller de son écot. Mais certains d'entre nous ne pouvaient assurément pas disposer librement de 100 sous par mois. Les plus riches casquaient, gentiment. Il y avait aussi, bien à la vue des visiteurs occasionnels, un tronc au-dessus duquel on lisait : « Pour l'œuvre des loyers en retard ». Il nous est arrivé de trouver là de quoi compléter en novembre le montant du loyer de juillet que réclamait à grands cris notre Shylock de propriétaire.

Une bonne fois pourtant nous eûmes l'espoir de nous mettre à jour. Un ami était venu que nous avions vu mettre dans la tirelire, non plus une pièce, mais un *billet vert*. Si bien que ce fut avec émotion, avec solennité même que venue la fin du mois et devant témoins l'un de nous ouvrit le trésor. Nous y trouvâmes un papier, mais un papier... blanc. Sur quoi il y avait, griffonné d'une écriture que nous ne connaissions que trop, ces mots éloquentes : I.O.U. \$6.50 ! L'un d'entre nous, emprunteur impénitent, avait trouvé ce moyen de boucler sa fin de mois à lui.

Evidemment, tout comme au Chevalier à la Triste Figure, il nous avait paru banal de nous appeler Roger, Jean, Ubald, Mar-

cel, Edouard, Philippe, etc. Aussi chacun se choisit-il un surnom mystérieux, symbolique, sonore; avec un adjectif accolé qui en ferait ressortir la splendeur. Il y eut donc, à tout seigneur tout honneur, l'*Hiérophante essentiel*. Nul autre que Marcel Dugas, notre aîné. De celui-là je fais mention particulière. D'abord parce qu'il est disparu. Mais surtout parce qu'il eut sur nous tous une influence grande et heureuse. C'est beaucoup à lui que nous dûmes la révélation totale de Verlaine, de Baudelaire, de Henri de Régnier, de Laforgue. Tandis que Roger Maillet, ancien élève de Stanislas de Paris (le veinard), nous initia à Guillaume Apollinaire. Il y avait aussi le *Trombone gallinacé*, l'*Icare Illuné*, le *Cerbère thésauriseur*. Pour ma part, après de longues cogitations, j'avais trouvé mon appellation. Je serais le *Sphinx d'Halifax*. Pourquoi ? Simplement pour la musique finale des deux X terminaux. Sans doute aussi pour piquer la curiosité du philistin et l'épater. Que voulez-vous, c'était de notre âge.

Du dehors, évidemment, certains nous prêtèrent des orgies. Celles sans doute qu'ils eussent voulu faire. On parla même de nous et de nos amis comme de la Bande du Cochon noir. J'ignore par quelle inspiration. Il est néanmoins certain que l'on supposa à l'Arche des veillées sardanapalesques où l'alcool coulait à flot, pendant que des jeunes filles du monde, stupéfiées par la poésie décadente, se laissaient aller à des libertés effroyables comme de se faire embrasser sur la bouche par un poète mal rasé. Et pis encore, évidemment.

Je laisse à votre imagination fertile de recréer les scènes que figuraient ceux qui nous regardaient de loin et de haut. Ou plutôt de bas, puisque c'est nous qui étions aux combles de l'édifice. Hélas ! Nous n'avions les moyens de nous payer ni des *quarante-onces*, ni des houris faciles et généreuses. Les quelques jeunes filles de nos amies qui connurent jamais l'Arche furent recues en tout bien tout honneur, fort cérémonieusement, je vous le jure. Nous mettions même un certain orgueil à ne pas chercher les divertissements que l'on nous supposait et dont raffolaient nos confrères étudiants. Nous voulions être différents.



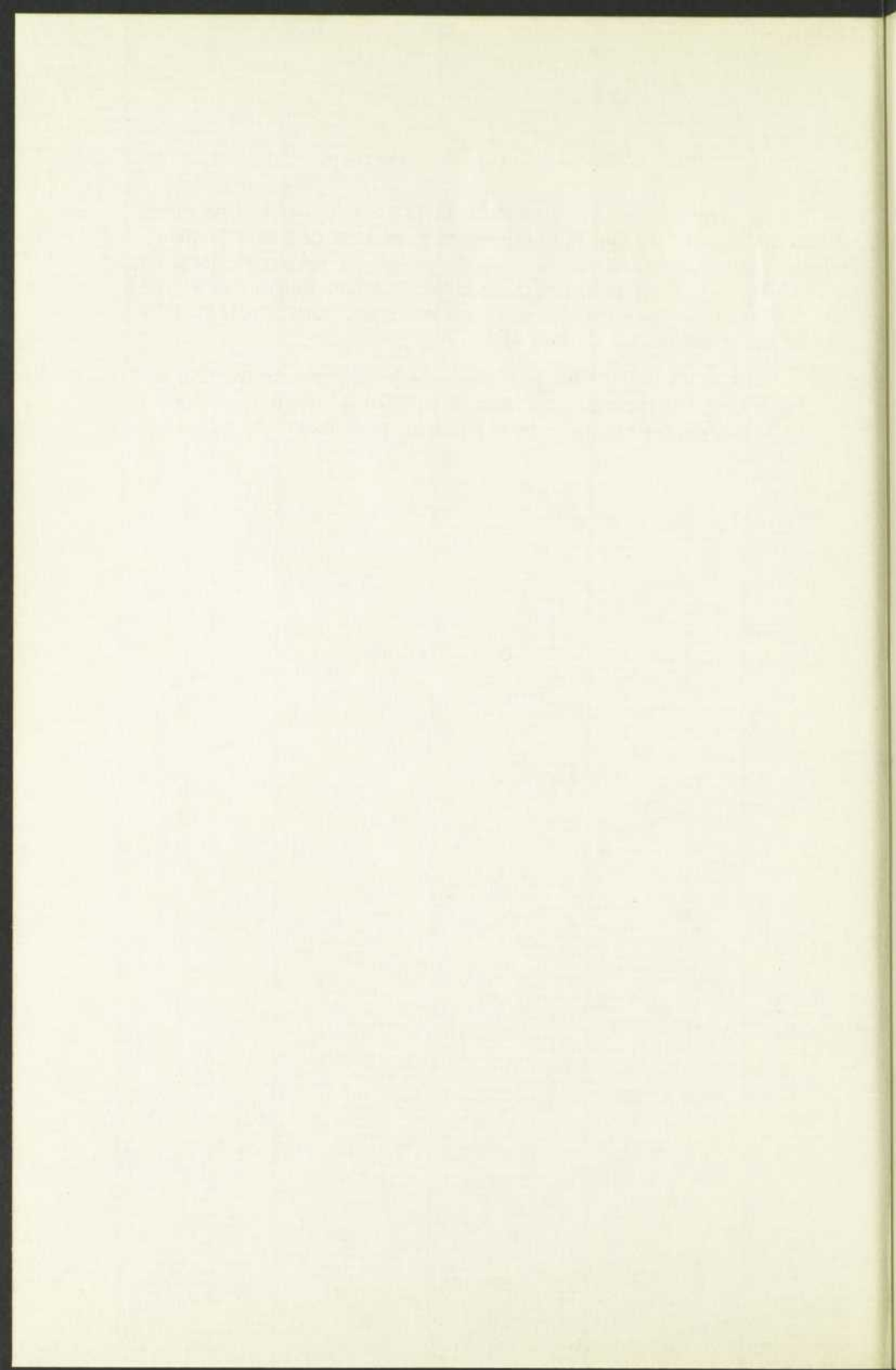
Ce que nous faisons dans l'Arche ? Nous nous y rencontrons de façon irrégulière; qui sortant du cours, qui du journal. On y parlait parfois littérature. Parfaitement. Ecrivant des vers, nous les imposions mutuellement à l'admiration encourageante de nos camarades casoars. Vraiment, la vie était belle dans notre oasis; car c'était bien cela pour nous. Ce milieu funambulesque eut sur chacun une influence que je qualifierai sans scrupule de bénéfique. Tous en gardèrent le goût des choses de l'esprit. Un certain nombre d'entre nous auront même donné des œuvres d'une valeur relative, peut-être, mais qui représente un apport appréciable dans notre bagage national jusque-là si maigre. Des vers, parfois. De la prose, pour certains. Mais surtout, je le répète, une attitude de l'esprit, le goût de la culture, de l'humanisme. Nous aurons contribué à faire admettre ici ce qui jusque-là était l'inadmissible. Lire, jouer, peindre, sculpter sont aujourd'hui d'honorables occupations. L'Arche, avec les autres groupes de même inspiration, en stimulant le goût du beau sous toutes ses formes aura assurément fait quelque chose pour amener chez nous un renforcement des valeurs culturelles dont la carence était quasi totale. Nous fûmes des « amis de l'art » avant la lettre et alors que cela n'était pas encore de bon ton.

En fait, les Casoars n'étaient pas les seuls à fréquenter l'Arche. Il y venait des visiteurs. Il y eut même des galas réunissant près d'une soixantaine d'amis. Presque tout ce que Montréal comptait d'intellectuels, à cette époque moyenâgeuse, a monté notre escalier. Edouard Montpetit, par exemple, y vint presque chaque fois. Pour la circonstance, et pour faire passer les poèmes et les préludes, nous nous fendions d'une meule de fromage et d'un barillet de bière, souvent payé par une âme sœur. Tel était le somptueux réveillon. Nous avions fait monter un piano — ce qui représentait un véritable tour de passe-passe. Il n'y avait qu'un piano, dans tout Montréal, qui pût franchir nos escaliers tortueux. C'était un petit Martin-Orme. Je l'ai revu plus tard, dans l'atelier d'un ami. La caisse en avait été gentiment recouverte d'un papier imitation brique; et le couvercle du clavier avait été doublé de fourrure, de vair: vair, comme le soulier de Cendrillon: d'écureuil, si vous préférez. C'était touchant. Combien me sont chers

ces souvenirs. Même si les courants de la vie m'ont séparé de plusieurs parmi ceux qui partageaient avec moi en ce temps le pain de l'enthousiasme et le vin de la haine, ils ne me seront jamais indifférents. C'est pourquoi aujourd'hui, parlant de tout cela, je me sens pris d'une aimable et douce nostalgie. Sûrement le métal de ces souvenirs est de bon aloi.

Et que les lecteurs me pardonnent si je ne répons pas tout à fait à ce qu'ils espéraient de moi, à ce sujet. C'est que évoquant tout cela, j'ai écrit non pas pour eux mais pour moi.





## *Journalistes*

Mil neuf cent quatorze est certes une année mémorable. Cette année *m'est* mémorable, à moi, surtout parce que cette année-là vit mon entrée dans le journalisme.

Vous saisissez ! A chacun de nous les années ou les jours ne sont d'importance que s'ils ont été le temps d'événements capitaux pour nous-même. Le jour de votre naissance vous importe et m'indiffère. Ce moment du monde ne me toucherait que s'il m'avait apporté soit une catastrophe inoubliable, soit une joie douce à ruminer. Un... disons, un onze avril, par exemple, cela ne vous dit rien. Il doit pourtant y avoir nombre d'individus qui pour des raisons toutes entre elles différentes trouvent cette date mémorable. Ce jour-là, l'un aura perdu son portefeuille; l'autre sera passé contremaître; celui-ci aura vu sa petite amie être gentille à souhait; celui-là se sera fait enlever l'appendice. Pour moi, ce onze avril est important; je dois penser d'offrir à ma femme, dont c'est l'anniversaire, un cadeau et mes vœux.

Le onze novembre est généralement plus important que le onze avril. C'est qu'il touche individuellement un plus grand nombre de personnes. A beaucoup cela rappelle la cessation de la pluie d'obus sur leurs têtes; à d'autres, la fin de leur contrat de muni-

tions; pour quelques-uns, une cuite carabinée. A chacun son souvenir.

Pour revenir à mon point de départ, c'est en mil neuf cent quatorze que je quittai le collège pour devenir journaliste. Mon départ du collège n'avait pas été triomphal. Je finissais une tournée d'institutions où je m'étais rendu parfaitement intolérable. La seule différence de l'une à l'autre est que chacune s'était privé de ma présence pour une raison différente. Je n'en suis pas fier, je vous l'assure. Heureusement, je n'ai point de fils qui puisse arguer du fait pour faire excuser ses frasques.

Puisque les collèges ne voulaient plus de son fils, mon père dût songer à en disposer. Par ailleurs, j'avais déjà montré pour écrire quelque goût sinon quelque talent. Les rares prix que j'avais mérités avaient été de composition française. Ce qui ne laissait pas de plaire à l'auteur de mes jours. Car il nourrissait un secret penchant pour la plume en même temps que le bistouri. A son époque, cela ne s'avouait guère. D'autant plus que ne s'imprimait au Canada français que les journaux. C'est là qu'il passait, anonymement pour ne pas nuire à sa réputation médicale, de temps en temps un papier; dans le TRIFLUVIEN, maigre et triste feuille qui était le seul journal des Trois-Rivières à cette époque heureusement révolue.

Quand il me proposa d'entrer dans un journal, un vrai, il parut que cela ne me déplaisait point. En fait, l'idée d'aller vivre dans la grande ville de Montréal ne pouvait que séduire mon esprit aventureux. Et surtout, l'avouerai-je, mes idées, goûts et opinions n'étaient pas de ceux qui font se sentir à l'aise dans la ville la plus ultra-mondaine du Québec. Vous le voyez, je me confesse. Par contre, j'espérais bien dans la métropole avoir libre accès à des satisfactions impossibles à connaître en mon patelin natal. Je parle satisfactions de l'esprit, bien entendu. Les autres n'étant point inconnues même sur les bords du Saint-Maurice. De fait j'aspirais à la fréquentation des théâtres dont florissaient plusieurs, rue Sainte-Catherine; et à la lecture de ces livres que je connaissais de titre grâce aux condamnations sévères de l'abbé Bethléem. Ne protestez pas. Vous en avez fait autant.

Partis de grand matin par ce que l'on appelait « le train des canistres » — il stoppait à chaque hameau pour recueillir les bidons de lait — nous arrivâmes dans la grande ville. De journal en journal, mon père alla proposer son ours: moi-même. Partout, échec. Après quelques jours et maintes péripéties, je finis par me faire accepter au quotidien LA PATRIE. Mon salaire ? Magnifique ! Huit dollars par semaine.

Ceux que je veux aujourd'hui évoquer et auprès de qui m'a conduit ce long préambule, ce sont mes compagnons de boutique. J'y pense d'ailleurs souvent encore. Un peu de nostalgie. Passer devant le perron de LA PATRIE me donne un petit sursaut de mémoire. Je sens aussitôt, sans déplaisir, l'odeur crue faite de relents de papier, d'encre et de poussière accumulée que dégageait alors et doit dégager encore le vieil édifice. Je revois en fermant les yeux, chacune en sa place d'autrefois, les ombres des camarades qui s'y trouvaient en juin 1914, époque dont je suis l'un des rares survivants. J'étais bien jeune. La « basse rédaction », soit le service des nouvelles, siégeait au dernier étage de l'édifice. On a de là sur Montréal une vue assez nombreuse: tout un carrelage de toits goudronnés, percé de cheminées en brique. Au fond, sur la crête, la masse grise du Mont-Saint-Louis. En se penchant on attrape vers la gauche un bout de montagne. Nous occupions cette partie de l'étage qui restait, la typographie installée. Dans cette dernière régnait, maître du bord après Dieu et même avant, l'omnipotent et aimable monsieur Smith, le prote. Une cloison aux carreaux poussiéreux nous séparait.

Il y avait deux rangées de pupitres. Sur chacun, une machine à écrire modèle 1900... avant Jésus-Christ; ou à peu près. Taper dessus nous tenait lieu de gymnastique matinale. Au-dessus de chacune, à portée de bras, une ampoule pendue à son fil et coiffée d'un abat-jour de verre vert. En fait, cet abat-jour était une cloche. Parfaitement. Son papier terminé, le journaliste n'avait qu'à tinter dessus à coups de crayon pour faire accourir de la typographie un sautereau qui venait au pas de course chercher la copie.

Le prince régnant, le *city editor*, comme on disait, le chef d'information comme nous ont appris à dire les bons journaux, était



alors un homme inoubliable. Rude de surface mais exquis de cœur et de fort belle intelligence. C'était Edmond Chassé, d'une famille de journalistes de Québec. Je vois encore sa bonne grosse tête et sa lippe, son regard faussement sévère de dompteur. Dame, vous auriez dû voir quelle ménagerie il avait à conduire. Cela, disons-le tout de suite, à une époque où le journalisme était un refuge pour fantaisistes instables, passant de salle de rédaction en salle de rédaction en une ronde jamais terminée; ou même pour hommes de talent trop amis de la dive bouteille. Chassé avait le mot violent, la voix cassante, l'ordre sans appel. Le novice que j'étais trembla d'abord quand après mon nom, tenant ma copie à bout de bras, devant la rédaction pourtant habituée, il donna son opinion toute crue sur mon avenir de journaliste. Mais de tels éclats équivalaient à un simple claquement de fouet et finissaient généralement par l'offre discrète d'un billet de faveur pour le théâtre ou un encouragement amical quand nous nous trouvions dans le même ascenseur. Il avait terriblement pudeur de sa bonté naturelle.

A ses côtés, comme vice-régent et dauphin, un homme dont la douceur sans démenti faisait contraste. Léopold Houlé est mort il y a quelques années sans avoir de sa vie fait de peine à qui que ce soit. Que ce fût au travail ou dans ses relations avec les autres, amis ou non, il ignorait la violence. Cela lui était facile dans la salle de rédaction, son Jupiter tonnant de voisin fournissant tous les éclats nécessaires à la soumission des fauves.

Des fauves, ce n'en était pas tous. Mais quelle passionnante collection; et si diverse ! Tous ensemble, collectivement, je dois dire que je les ai vraiment aimés. Leur désinvolture éblouissait l'enfant de petite ville que je suis toujours resté. Dès le début j'ai aimé Houlé; et bientôt Chassé quand j'eus appris à connaître l'homme intelligent, généreux et compréhensif qu'il était. Tout comme le grand journaliste qu'il fut jusqu'à la fin. Ailleurs, aux Etats-Unis par exemple, il eût connu gloire et fortune. Il ne fallait pas en attendre tant du Québec, surtout à cette époque.

Dans le coin ouest, près de la fenêtre et sur une demi-estrade qu'il devait je ne sais à quoi, je vois encore, assis tout de traviole à

cause d'une infirmité de la hanche, un être bizarre que je ne connus que peu et qui ne prit jamais conscience de ma chétive existence. Lambert de Roode était un Français qui voyait encore dans le journalisme, dans celui même qu'on lui faisait faire, une branche honorable de la littérature. Jamais idée si saugrenue ne fut venue à l'esprit du reste de l'équipage. La guerre de '14 éclatant sur les entrefaites, Lambert de Roode, moins poète que Tyrtée mais boiteux comme lui, voulut être notre Déroulède comme jadis Fréchette avait tenté d'être notre Victor Hugo. Faisant danser ses longues moustaches comme des fanions il écrivait des sonnets, de véritables sonneries, non, des sonnets de clairon aurait dit mon cher Letellier de Saint-Just, un vieux de LA PATRIE, lui aussi. Le voisin de notre aède était un brave homme à barbe pointue qui ne faisait aucun bruit. Il s'appelait Normand et semblait toujours n'attendre que le moment de partir. Il le fit un jour sans tapage. A côté, un vide que ma mémoire n'arrive pas à remplir. Mais ensuite ! Pupitre suivant, c'était Raphaël Ouimet, reporter sportif. Tout le monde l'a connu, surtout par les *Biographies canadiennes* qu'il publia pendant des années. Gros et gras, le visage carré, lorgnon à chaîne, bouche un peu serrée, il *savait* être gentil. « Mon petit ami, j'ai quelque chose pour toi. Veux-tu voir *une belle*, mais une *belle* partie de *lacrosse* ! Tiens, voilà un billet. Tout ce que je te demande, c'est de me faire, oh ! vingt-cinq lignes là-dessus, lundi matin ». Tout heureux, j'acceptais. Et le lendemain, dimanche après-midi, mon Raphaël pouvait aller tranquillement à la pêche. Un autre camarade, encore vivant peut-être, faisait suivre son nom des lettres C.O.D. C.o.d. Pourquoi ? Parce qu'il était *chevalier* de l'ordre de *Danilo*. C'est qu'il avait été consul honoraire du Monténégro. Et mon vieux Paul de Martigny, anarchiste bourgeois, à l'âme et au visage tourmentés. Il portait un poignard à sa jarrettière droite, lui qui aurait été incapable de saigner un lapin. « Une bombe au derrière ! » criait-il en parlant de ses ennemis parmi lesquels il rangeait l'un de nos patrons. Et il ne disait pas « au derrière » mais employait un autre mot plus précis. Comment ne pas mentionner l'as des as, Ernest Tremblay, journaliste, chroniqueur, revuiste, chansonnier, artiste dramatique, Don Juan. Je le vois d'ici, la moustache en croc, reluquant les

passantes et leur faisant part à voix tonnante de ses sentiments... précis. Ou encore disant en m'entraînant au bar voisin: « Mon petit, je vais te donner ta première leçon de journalisme. Garçon !... deux absinthes suisses. C'est ce jeune monsieur qui paye. »

Il ne me reste de ce temps *pas un* seul souvenir amer, sauf d'absinthe. Ces hommes je les comprends et je les aime encore mieux aujourd'hui quand je les regarde dans la lunette du souvenir. Je voudrais retrouver tout cela; monter à la *petite rédaction*, au moment où les presses, lancées dans le sous-sol, font osciller tout l'édifice. Je ne puis avoir au nez l'odeur grasse de l'encre d'imprimerie que tout cela, hommes et choses, ne revienne en moi, bercés par le roulis des machines débitant les nouvelles à vingt mille copies l'heure.



## *Amour! Amour!*

### *Quand tu nous tiens!*

De mon séjour à Québec, il ne me reste en vérité que d'aimables souvenirs. Je l'ai dit et le redis. Ce dont les Québécois ne se plaindront sûrement pas. Oh ! je vous entends, jaloux d'Outremont, de Sherbrooke ou de Grand-Mère ! Vous qui, encore un coup, ne connaissez Québec que de loin. En touriste qui va voir la Terrasse et le jardin zoologique; puis Sainte-Anne-de-Beaupré. Ou qui connaissez « quelqu'un qui a un cousin qui y fut stationné six semaines ». Je vous entends me dire: « Oui ! oui ! Vous aimez Québec; d'accord. Mais si vous étiez condamné à y habiter pour de vrai, des années ! » — Eh bien ! j'ai habité Québec, deux pleines années. Si mon implantation à Montréal me fut par la suite assez agréable, c'est que j'y avais de vieilles connaissances. Et qu'il y avait tout de même, à Montréal, des bibliothèques. Ou du moins une bibliothèque où l'on pouvait obtenir le prêt d'autre chose que la vie de saint Eleuthère ou les œuvres complètes d'Octave Crémazie. Bref, sauf sur ce point et quelques autres de la même veine, la vie à Québec me plaisait fort. Hasard curieux, vous le savez, je me rencontrais en cela avec ma vieille mère. Bien que montréalaise d'origine, puisqu'elle naquit rue Amherst il y a plus d'un siècle, elle avait pour la vieille ville une véritable tendresse. Au fait, il faudra pourtant que je vous parle d'elle, de ma mère,



un de ces jours. Car elle était extraordinaire. Comme toutes les mères d'ailleurs. Surtout la vôtre. Ceci me rappelle le dire de cette jeune maman qui un jour s'exclamait: « Ah ! mes pauvres compagnes ! Que cela m'amuse de les voir vanter leurs rejetons. Quel ridicule ! A les entendre, chacun de ces petits serait quasi miraculeux. Pour ma part, je sais me garder de ce travers. Pourtant j'aurais, moi, de quoi parler. Car *mon* fils, à moi, c'est un *vrai* génie ! » Voilà comment nous sommes, quand il s'agit de notre mère à chacun de nous. Je ne trouve pas qu'il y ait là de quoi rire. A peine de quoi sourire.

Pour revenir à Québec, j'en connus surtout la haute-ville, étant à l'Université. Nous n'allions quasi jamais ni à Saint-Sauveur, ni même à la basse-ville, pourtant sous nos yeux et sous nos pas, puisque la Terrasse la surplombe. C'est d'ailleurs un fait que Québec, grande ville, est comme toutes séparées en plusieurs villages. C'est à dessein que j'emploie le mot village. Chaque quartier n'a-t-il pas son centre ? Et sa société qui ne se mêle point aux autres ? Du moins dans ces villes où on ne déménage pas tous les ans. Et comme on est snob, à Québec comme ailleurs, il y a toujours plusieurs rangs au panier social.

Le plus bas, dans tous les sens, était probablement le Cap-Blanc. Limoilou était mieux. Puis Saint-Roch et Saint-Sauveur. Mais tout cela a bien changé depuis. Nul doute. Dans la haute-ville même, il y avait nuance entre ceux qui habitaient à l'intérieur des murs et puis les autres, jusqu'à Sillery. La crème était rue Saint-Louis. Et sur cette Esplanade dont les hautes et nobles façades ornaient les remparts. Ces grandes maisons sont toujours là; mais elles ont, pour la plupart, déchu. Les chaises Louis XV de leurs salons dorés ne reçoivent plus les jeunes gens gantés, dont je fus, venant voir les filles de juges. *Les sociétés* remplacent désormais *la société*. Quels bons souvenirs il nous en reste toutefois. Même si au bout de dix minutes notre postère ne pouvait plus souffrir les chaises de haut style mais de mince capitonage.

Naturellement, dans ces deux ans je connus des Québécoises. Cela me fut d'un abord difficile. Au fond, j'ai toujours été timoré

avec les femmes. Les audaces que j'ai pu montrer n'étaient que l'effet maladroit d'une timidité foncière contre laquelle je tentais orgueilleusement de réagir. Les passionnettes que mon enfance avait connues aux Trois-Rivières eussent été romantiques, en d'autres circonstances. Mais comment aimer romantiquement, c'est-à-dire poser à la souffrance, quand on est en face de jeunes filles à côté de qui l'on a grandi ? Ce qui assurément n'empêche pas les sentiments, comme on dit. Mais ce qui les fait naturellement plus simples ; plus, comment dirais-je ? plus familiaux. Des amours comme de cousin à cousine. Tandis que, arrivant à Québec, je tombais dans l'inconnu ; et donc dans le mystère. Ces jeunes filles, je ne les imaginais point en jupe courte et les nattes dans le dos. *Ce monde* était vraiment pour moi *le monde*...

Comme il m'est agréable de projeter sur l'écran de mon souvenir les visages de celles que j'aimai entre la Terrasse et Charlesbourg. Néanmoins, même si tout cela est en confiance, je ne saurais être trop clair. Dieu sait pourtant qu'il n'y a là rien dont elles ni moi n'ayons à rougir. Mais songez qu'elles sont aujourd'hui mères de famille. Que dis-je ? La plupart sont déjà grand-mères. Je ne saurais faire que je ne sois compris de quelques-unes. Peut-être aussi de quelques-*uns*, ce qui est plus ennuyeux. De quelques maris, qui verront ce soir leur femme un peu rêveuse ; non pas, en vérité, à cause de moi, mais bien à cause d'un passé naïf et commun ; et d'amis que ma voix aura un moment fait sortir de l'ombre éternelle. Aussi serai-je prudent. Je changerai ce que je pourrai changer ; et tairai le plus possible du reste.

Peu de temps après mon arrivée, je rencontrai, je ne sais plus comment, une jeune fille charmante. Disons qu'elle s'appelait Yvonne. Dans l'album où est replié mon passé, il me reste d'elle une photo. Prise par un jour de grand vent glacé, puisqu'elle serre sur elle son étole de petite fourrure. Sa carnation était éclatante, toute de rose et de blanc. Ses cheveux noirs plaqués sur les oreilles à la mode du temps relevaient encore les contrastes. Elle était caissière rue Saint-Jean. Le jour, je distinguais mal sa cage, tout au fond de la boutique. Mais venus novembre et ses crépuscules hâtifs, le violent éclairage intérieur rendait distinct son air sage et appliqué ainsi que le noir de ses cheveux sur le blanc de son front.



Puisqu'elle ne me voyait point, de la rue je pouvais alors, sous couleur d'examiner la marchandise en montre, la regarder longuement avec un poétique émoi. Mes regards et mon cœur allaient vers elle par-dessus les boîtes de sardines et les basquets de raisins de Californie. Car la boutique était une épicerie. Un jour nous allâmes ensemble à Saint-Roch voir un film. Un film d'Olga Petrova, si je ne me trompe. Vous vous rappelez peut-être Petrova, sa peau mate et sa poitrine en pupitre. C'était en janvier. Il faisait humide et froid. Pendant la représentation il se mit à pleuvoir, une pluie verglaçante qui eut vite fait les rues impossibles. De vrais miroirs. Or il nous fallait remonter là-haut; par la rue de la Couronne et la Côte d'Abraham. Nous voulûmes prendre le tramway. Bernique ! Au pied de la pente, il se mit à patiner. La perche étincelait d'un feu d'artifice. Beaucoup de bruit et d'étincelles; mais rien d'autre. Le conducteur alluma tranquillement sa pipe, s'assit, et se mit à lire son journal. Attendant je ne sais quoi. Peut-être un miracle. Ou tout simplement le printemps ! Alors nous entreprîmes la montée à pied. Les escaliers ? c'eût été la dégringolade assurée. Après quelques glissades et des chutes qui me donnèrent l'occasion d'êtreindre furtivement ma bien-aimée, nous finîmes, seul moyen d'avancer, par monter la côte... à quatre pattes.

Un peu plus tard, je fus admis dans un nouveau groupe. Plus huppé. Nous nous rencontrions surtout dans une maison des plus plaisantes. C'était hors de la ville. Un petit tramway nous menait par-dessus la rivière Saint-Charles, grosse ou mince suivant la marée, jusqu'au Domaine Lairet. Après quoi nous faisions un bout à pied, dans la campagne noire et silencieuse, pour nous rendre au Gros-Pin. Passant par Québec, il y a quelques années, j'ai fini par retrouver, toujours solide, cette maison familière. Il me fallut la chercher derrière les logements entassés d'un quartier tout neuf. La ville avait rejoint l'oasis. Mais de revoir la vieille maison où restaient encore debout, entêtés, quelques-uns des pins rugueux, cela me fit quelque chose. Dans mon album je retrouve encore la photo d'une partie de sucre à l'Ange-Gardien. Nous y sommes assis en rang d'oignons, sur le bord du toit de la cabane. A mes côtés une petite jeune fille, douce et blonde. Du premier

coup elle m'avait inspiré de l'intérêt. Comme toutes les fois où je devais aimer, j'eus tout de suite l'impression que cette fois c'était pour la vie. Bien que je lui eusse fait assidument la cour, je crains que cette cour ait été bien peu perceptible à ses yeux. Voilà du moins ce que me laisse croire le peu de réponse que j'obtins. Une telle supposition, en mettant la faute sur ma technique, sauvegarde mon amour-propre. Elle avait nom Yvette, nom que j'avais jusque-là trouvé ordinaire mais qui de ce jour me parut extraordinairement savoureux. De fait, toutefois, nous l'appelions plutôt d'un surnom. Mais une catastrophe survint que rien ne pouvait laisser prévoir.

Comme il était alors de mode chez les étudiants je portais (et de fait je porte toujours depuis) canne à la main et moustache à la lèvre. Le samedi après-midi, comme tout le monde, je faisais promenade rue Saint-Jean. De la Basilique jusque passé la porte Saint-Jean. Nous étions assurés de croiser les jeunes filles dont la présence n'était pas du tout l'effet d'un hasard. Or un beau samedi après-midi ensoleillé, je descendais la Côte de la Fabrique. Juste devant chez Livernois, je croisai Yvette avec deux de ses amies. Le printemps était partout, même sur moi. Je portais des guêtres neuves, un chapeau pâle, une coupe de cheveux fraîche et, bien entendu, ma canne. Apercevant ma flamme, d'un geste large, élégant, accompagné d'un sourire digne de la saison, je soulevai mon feutre. Hélas ! J'eusse mieux fait de regarder un peu à mes pieds. La pente du trottoir s'achevait dans une flaque d'eau couvrant de la glace. Juste au moment où cette chère Yvette allait me sourire, les deux pieds me partirent. Un moment d'envol et je retombais sur le derrière, dans l'eau et le crottin. Tandis que mon chapeau roulait jusque chez Morency, photographe de ces dames, ma canne, elle, décrivait dans l'air une splendide parabole. Les trois Québécoises, évidemment, pouffèrent de rire. D'un rire plus douloureux à mon cœur que, à mon coccyx, la chute réellement violente. D'avoir ainsi été blessé dans mon amour et mon postère me fit instantanément détester celle dont la réaction avait pourtant été bien normale. Mais chez des amis, lorsque j'arrivai le lendemain soir pour une veillée, je fus reçu par des rires et des taquineries. La misérable avait raconté ma mésaventure. Jusque-là j'avais pu



ne pas lui tenir rigueur de ne m'aimer pas. Car l'amour est à lui-même un aliment suffisant. Mais son sourire du moment me la fit odieuse. Je m'arrachai du cœur l'image que j'y portais. Il ne m'est plus resté que celle de l'album.

Je ne sais, chers lecteurs, si ces petites aventures amoureuses vous peuvent intéresser. Peut-être ai-je eu tort de vous les infliger. D'autre part, ce qui peut vous les faire agréer c'est que, remuant vos souvenirs à vous, peut-être vous donnerai-je ainsi le goût d'ouvrir votre album. Pour ma part, je veux entretenir l'illusion d'avoir été lu par Yvonne, Aimée, Cécile, Germaine et Thérèse. Et qu'elles en sont restées un moment rêveuses.

## *Quand la mort faisait triple moisson*

Pourquoi ne parlerions-nous pas médecine ? Puisque médecin je suis et que médecin je reste. Médecin pour de vrai, par le goût: la médecine n'a-t-elle pas ce qu'il faut pour satisfaire un esprit curieux ? Médecin par l'habitude prise: dame ! j'ai derrière moi trente-cinq ans de pratique médicale; et qui ne me laissent à peu près que d'intéressants souvenirs. Médecin même par hérédité, si cela se peut. Fils de médecin, frère de médecin, deux fois oncle de médecin. Pour un peu je me croirais de famille prédestinée. En Grèce antique, les médecins qui voulaient en imposer se prétendaient issus du dieu même de la médecine: Aesklépios; ou comme nous disons à la latine: Esculape. En ce sens, je suis apparemment un asclépiade, moi aussi. Marqué d'un signe. Quoi qu'il en soit, j'espère en garder toujours les vraies caractéristiques qui sont un sentiment d'éveil devant la souffrance, fût-elle celle des bêtes; et un certain scepticisme qu'inspirent, à ceux du moins qui réfléchissent, les changements de la doctrine dans sa marche vers le progrès.

Il fut toujours de mode de dire du mal des médecins et de la médecine. Cela est le plus souvent injustifié. Souvent aussi, c'est que la médecine est desservie par les médecins eux-mêmes. A mes yeux, la médecine reste au-dessus des hommes et en dehors des

moments. Comme un saint, indifférent aux formes diverses et parfois vulgaires que le fabricant d'images donne à ses statues. L'homme est essentiellement ennemi du changement. Et de plus en plus à mesure qu'il avance en âge. Ce qui explique la longévité des erreurs humaines et la lenteur des changements dans les institutions. Car c'est toujours aux vieux que l'on confie la gestion de la chose publique. Mais comme toutes les sciences, la médecine elle, est en perpétuel devenir. Bien mieux, à mesure que le monde vieillit il semble que l'esprit scientifique rajeunisse. Il est de plus en plus vif; de plus en plus ami du progrès; de moins en moins ennemi du changement. Un succès n'est pas aussitôt inscrit que la page est tournée et que l'on écrit sur la page blanche d'ensuite un nouveau préliminaire. Le peuple, lui, oublie trop facilement les succès passés pour ne voir que les tâches incomplétées. Le cancer indompté lui fait perdre de vue la variole et le choléra vaincus. Cela est injuste. Mais comme toutes les choses injustes, cela est logique. C'est peut-être même là une condition nécessaire du progrès. L'esprit ne se doit point reposer.

Il est vrai que l'un des triomphes de la médecine, et que le vulgaire oublie, est la suppression quasi complète des épidémies. Des grandes épidémies mille fois plus puissantes que la bombe à l'hydrogène. Car leur champ d'action n'est limité ni dans le temps ni dans l'espace. Nos contemporains n'ont point idée de ce qu'elles furent. Il faut en lire le récit dès le Livre hébraïque des Rois; ou, surtout, en cette pièce classique qu'est la description par Thucydide de la peste d'Athènes au cinquième siècle avant Jésus-Christ. De ces fléaux, les plus terribles furent peut-être ceux qui ravagèrent l'empire romain. C'est que en établissant des communications faciles et constantes la civilisation permettait le transport des idées, des objets mais aussi des germes maléfiques. Aussi les hommes mouraient-ils par millions, de part et d'autre des frontières. Sans aller si loin, encore dans notre enfance à nous, la diphtérie touchait des familles entières. Il pleuvait des anges dans le ciel. Cela ne se voit plus. La science médicale, qu'il est de bon ton de railler, a ébréché la faux de la grande faucheuse.

Pourtant la plus récente de ces épidémies n'est pas si lointaine. Si ceux de moins de cinquante ans ne la virent point, beaucoup



d'entre eux y perdirent qui une mère, qui un oncle. La catastrophe fut vraiment universelle. Le monde entier connut une angoisse semblable à celle que décrivit Thucydide ou que rappelle le *Décameron* de la reine de Navarre. Aujourd'hui, cela nous est irréel comme un cauchemar.

La première guerre mondiale touchait à sa fin, lorsque nous entendîmes parler de cette lointaine épidémie de grippe qui commençait d'étouffer soldats et civils. On l'appelait *espagnole* parce que c'était en Espagne qu'on l'avait reconnue et d'abord subie. De là, comme pour la syphilis au lendemain de la découverte de l'Amérique d'où apparemment ce mal avait été importé, de là l'épidémie nouvelle s'étendit sur l'Europe; sautant frontières et *no-man's-land*. Dans les armées, surtout dans les armées allemandes qui allaient se liquéfiant, la contagion fut violente.

Nous, de l'Amérique, lisions cette nouvelle avec curiosité mais sans inquiétude. Il en était de l'épidémie comme de la guerre même. Cette guerre en effet n'avait eu de ce côté-ci de l'Atlantique d'effets que rémunérateurs; cela jusqu'au jour où la conscription nous avait brusquement mis aux prises avec une réalité que nous refusions. La mer nous paraissait un barrage infranchissable à ces deux calamités.

En octobre, les premiers cas apparurent. Rhume, pneumonie, mort. En quelques jours; parfois en quelques heures. Le nombre des malades crut en proportion géométrique. Chaque nouveau matin nous apprenait la mort de quelqu'un. Ce fut bientôt la panique. On ferma les écoles. On ferma les tribunaux. On ferma les églises qui ne s'ouvrirent même plus pour les rites funèbres. Les médecins épuisés attendaient pour se coucher de sentir eux-mêmes les premières atteintes du mal qui ne les respectait point. Toutes les familles étaient touchées. Les adultes surtout; tandis que vieillards et enfants étaient relativement, et curieusement, indemnes. Comme au moyen-âge, on voulut fuir. Un exode se dessina de la ville vers les campagnes profondes. Mais le mal avançait les fuyards qui arrivant à leur refuge y trouvaient déjà installées la maladie et la mort. Je me rappelle un camp de bûcherons aux confins de la forêt. Sans contact avec l'extérieur il se fit décimer

en quelques jours sans que l'on put deviner comment le mal avait gagné cet flot perdu. Même la lointaine Océanie fut finalement rejointe par le mal invisible. La quarantaine la plus sévère ne put protéger Tahiti. Du paquebot prudemment consigné, un passager enrhumé trouva moyen de se glisser dans une pirogue qui le conduisit à terre vers les siens. Quelques jours après, il était mort. La maladie courut parmi les indigènes. Ils mouraient par grappes. En quelques semaines, les somptueuses vallées naguère surpeuplées furent vidées de leurs habitants. Elles sont restées désertes depuis.

Pour ma part j'ai de ces moments terribles quelques souvenirs personnels. Cette épidémie je l'ai vu de près. Tout le temps qu'elle dura chez nous je fus d'un hôpital d'urgence qu'il fallut ouvrir aux Trois-Rivières. A une demi-douzaine de volontaires, en trente-six heures nous organisâmes un hôpital de deux cents lits. En quelques heures, il était rempli. Bientôt, après avoir mis des matelas par terre dans les corridors, nous dûmes refuser les moribonds. Plusieurs fois le jour, une voiture de livraison venait chercher les cadavres mis dans des cercueils rudimentaires et conduits directement au cimetière sans bénéfice de messe mortuaire. On me dit qu'à Montréal les corbillards portaient les boîtes jusqu'au pied de l'avenue du Mont-Royal où on les empilait en attendant un camion qui les emportait à la douzaine.

Une croyance bizarre se répandit. La conviction qu'il existait contre la contagion un préventif efficace et simple: le camphre. On se rua sur les pharmacies pour acheter un petit cube sauveur. On le portait généralement suspendu au cou comme une amulette; dans un sachet que l'on respirait souvent. Surtout lors des rencontres. Mais la maladie n'était guère sensible à ce mithridate. Il n'est pas même sûr que de respirer cette substance irritante ne rendît point susceptibles qui en usait. En fait, dans ma propre famille la seule personne qui fut atteinte avait abusé de ce prétendu antidote. Ce qui me rappelle que, la première vague passée, les médecins semblent avoir été épargnés; de même ceux qui soignaient les malades, pourtant plus que les autres exposés. Point besoin de supposer là une récompense miraculeuse à leur dévouement.



Plus simplement sans doute une immunité se faisait-elle jour en eux.

Il est des moments que je ne saurais oublier. Ainsi: les longues nuits de veille où, faute de pouvoir traiter efficacement les malades — car il n'existait pas de remède actif — nous tâchions au moins à les soulager. Souvent je veillais avec une religieuse âgée. Pour passer le temps, cigarettes et tricot. Mais oui: je tricotais et la religieuse... j'hésite à le déclarer, mais il y a si longtemps de cela — la religieuse fumait. Je lui proposai une nuit par plaisanterie une de mes longues cigarettes anglaises. Elle la prit, l'alluma, et se mit à tirer des bouffées expertes et heureuses qu'elle renvoyait correctement par le nez! Sur quoi elle m'avoua avoir acquis l'habitude jadis dans les missions de l'Arctique, auprès des Esquimaudes, grandes fumeuses de pipe. De mon côté, par fantaisie j'appris d'elle un travail commode que je pouvais instantanément laisser à l'appel d'un malade. Je me tricotai une écharpe. Ainsi passaient les veilles qui parfois durèrent vingt et vingt-quatre heures.

Lorsque trop de fatigue m'écrasait, j'allais me rafraîchir auprès d'une de mes malades. Elle m'avait dès l'abord inspiré un bien fort sentiment. Blonde, douce et délicate, un peu gâtée, elle avait six ans. C'est moi qui étais allé la quérir dans une petite maison sans lumière et sans feu de l'île Saint-Christophe. Je trouvai le père inconscient, la mère mourante et la petite fille à la fois grelottante et brûlante de fièvre. Je les ramenai dans l'ambulance que je dus conduire, mon cocher était ivre plus de fatigue que d'alcool. Je garde encore une photo de la salle où la petite orpheline dès le lendemain, me tendait les bras quand je passais. J'eus pour cette enfant dont j'ai oublié le nom et que je n'ai jamais revue une tendresse extrême; exacerbée sans doute par la dure mais inconsciente tension de ces jours et par la fatigue qu'un sommeil rare et coupé ne parvenait pas à effacer. Sans doute était-elle à mes yeux la vie, la vie fraîche et sapide. Elle était *demain*, dans un milieu où pour beaucoup il n'y aurait pas de demain.

Certains voyaient dans l'alcool une panacée. On nous amena un costaud qui fou de terreur avait, nous dit-on, bu dans sa



journée une centaine d'onces de génivière. Imbibé, il n'en mourut pas moins dans la nuit. Il y eut aussi, qui m'est inoubliable, un pauvre Indien iroquois, de Caughnawaga. Un jour que je lui posais des ventouses ma main tremblante de fatigue fit maladroitement couler sur son dos une traînée d'alcool enflammé. Il ne broncha point. Depuis, je crois à l'impassibilité de l'Indien. Un soir il me fit mander. Pour lire une lettre de sa femme et y répondre. « Puisque tu n'as plus de quoi manger, écrivis-je sous sa dictée, vend la vache. Après, je ne sais pas... » Me reviennent encore le sourire et les yeux admirables de Sœur Lucilla; et son apaisante douceur au lit des mourants.

Puis un jour nous entendîmes les cloches de la ville sonner à toute volée. Et les sirènes hurler la joie dans un ciel étonné. L'armistice ! La fin de la tuerie par les hommes, alors que la tuerie par la grippe commençait elle-même à décroître. Mais la nouvelle était fausse. Lorsque, quelques jours plus tard, ce fut l'armistice pour de vrai, la joie n'avait plus le même goût. Ce n'était une joie que de seconde main.

Les vivants se comptèrent, surpris d'être encore là. Etonnés d'avoir traversé ces deux orages. Frissonnants après coup d'une terreur retrospective. Puis la vie reprit, joyeuse, bonne, oublieuse.

## *Le mystère de la voyageuse suisse*

Dès mon enfance, j'ai rêvé de voyages. Peut-être, le peu d'intérêt que m'inspirait mon environnement et les illusions brillantes qui paraient pour moi tout ce qui était lointain étaient-elles cause de cette curiosité. En fait, je crois être né mal adapté à mon milieu. Je fus un monstre, en ce sens que je crois non pas avoir été *supérieur* mais bien *différent* de ceux qui m'entouraient.

Je ne suis pas de ces gens qui croient aux existences antérieures et successives; et qui vous affirment gravement se rappeler d'avoir été Tout-ank-Amon ou Aspasia. Mais si j'entretenais une telle folie c'est en mon cher dix-huitième siècle que je croirais avoir vécu. Soit dans une de ces îles océaniques où dans un printemps éternel les femmes sont encore belles et généreuses; soit encore sur les pentes des monts toscans ou dans cette vallée de la Loire dont le vin joyeux fait les hommes moins soucieux qu'en ce chez-nous où l'on s'abreuve de bière et de whisky blanc.

Mais, je le répète, qu'on n'aille pas croire ce désir inné d'évasion inspiré par l'orgueil. J'ai simplement eu dès ma jeunesse le sentiment qu'il y avait quelque part au monde un pays qui était le mien, des hommes qui étaient mes compatriotes, des maîtres que je pourrais aimer sans réserve. Des paysages enfin où je m'en-

cadrerai le plus naturellement du monde. Ce pays, ces gens, ces maîtres, je les ai cherchés partout. La recherche a été elle-même ma récompense. En fait mon rêve lui-même était un arlequin fait de pièces disparates. Un peu de Toscane, un peu de Touraine, un peu de Paris, un peu de Tahiti, un peu de Lima. J'ai toutefois fini par le réaliser, temporairement, dans cette vallée du Riche-lieu qui serait le plus beau lieu de la terre si décembre ne venait y tuer toute vie. Mais le soleil sur la neige, me direz-vous ! Hélas ! je n'aime pas les cimetières, même ensoleillés.

Mais je m'égare et me promène par les taillis épineux de l'analyse au lieu de cueillir des souvenirs sur les plates-bandes du passé. Je voulais aujourd'hui raconter un incident de voyage. Un incident qui a un côté mystérieux. Il y a là-dedans du roman policier et le lecteur pourra certes exercer tout à l'heure sa sagacité et imaginer la solution. Car, pour ma part...

Or donc, en mil neuf cent vingt et un, je décidai d'aller voir encore un peu de l'Italie. J'habitais alors Paris. Car j'avais à passer dix mois dans cette ville de mes rêves. Tout le monde, famille et amis, était à l'avance convaincu que je me livrerais aux débordements de la vie de Bohème. Les cabarets de nuit ? moi qui méprise le champagne ! Les femmes de grande vie ? moi qui devais vivre et m'acheter des livres avec cinquante dollars par mois ! En fait je les trompai tous. Car j'étudiai comme jamais auparavant.

Je décidai de pousser une pointe en Italie. De voir sinon toute l'Italie, faute d'argent comme de temps, du moins Milan, Venise et Florence. Sans compter cette Vérone que je ne soupçonnais pas et que je devais tant aimer. C'était en janvier ! Tans pis, je n'avais pas le choix. Ainsi pris-je un beau soir le train gare de Lyon.

Nous traversâmes la Suisse. Journée d'émerveillements. Le lac de Genève et le château de Chillon. Le Rhône, encore tout petit torrent. Les chalets suisses tout là-haut, tout là-haut, trou-la-la-itou ! Et surtout, jusqu'aux cieux, les montagnes couronnées de glaciers brillants.



Brieg ! Arrêt prolongé ; avant la plongée sous le Simplon et le passage en Italie. Une femme chargée de bagages ouvre la portière du compartiment où j'étais seul. En allemand, elle dit quelque chose. Je saisis le mot « Frei », libre ? J'acquiesce de la tête. Elle entre. J'installe poliment ses bagages dans le filet. Nous repartons.

Ma compagne est d'âge moyen. De taille moyenne. De vêtement moyen. Des yeux calmes, des mains sans rien de notable, une peau saine, sans maquillage. Entre trente-cinq et cinquante ans. Elle s'assied, et les yeux à la fenêtre ne regarde rien. Par désœuvrement, j'essaye de lier conversation. Non ! non ! ne croyez pas au commencement d'une aventure dont mon récit laisserait soupçonner les épices. Mais la conversation s'avérait difficile. De sa part, pas de français, peu d'italien, encore moins d'anglais que chez moi. Au moment où passa le contrôleur, je faisais une dernière tentative. L'intimité n'alla pas plus avant. Le train filait vers la frontière. Soudain : plongeon ; le tunnel. Ma compagne, si j'ose dire, me jette un coup d'œil méfiant. C'est tout. Je me remets à lire. Pendant une demi-heure, tunnel.

La frontière, il me faut le préciser, est en fait à ce hameau alpestre qui a nom Iselle di Trasquera. Six maisons, et la gare au fond d'un puits dans le massif énorme du Simplon. Je doute que l'on accède à Iselle di Trosquera autrement que par le tunnel ; et par des sentiers de chèvres dans l'impossible montagne. En vérité, pas d'issue. Le train s'y arrête cinq minutes pour laisser monter les gens de la douane et de l'immigration italienne.

Par la portière ouverte, je regardais avec étonnement les pentes s'élever, verticales, de chaque côté du train haletant. Sur le quai, un bersagliier. Panache à plumes de coq et cape mélodramatique ; là-dessous l'homme a l'air d'un figurant de *Tosca*. Ma compagne, elle, prend son sac à main et enfile le couloir.

Sifflet du contrôleur. Départ. Bientôt, avant Domodossola, apparition des fonctionnaires en uniforme pour formalités et visite. Je produis mon passeport. Puis tout fier de mon italien, je déclare au douanier : « Niente di spèziale. Tutto personale ». Sur son signe, j'entrouvre ma petite valise. Tout va bien. Sur quoi le doua-

nier m'indique les deux valises dans un filet et me fait signe de les ouvrir ! C'est à ce moment que je me rends compte de l'absence de ma compagne. Je tente d'expliquer la chose. Ce qui me flatte, c'est qu'il semble comprendre mon italien. Mais quand il me parle à son tour, ... bernique ! Je ne comprends rien. Mais rien du tout. Parce que...

Parce qu'il m'arrive cette chose folle, inimaginable, mais trop vraie: je n'ai jamais entendu parler italien, ou à peu près. Tout ce que je puis dire, c'est: « Non capisco ! Non capisco ! » Le douanier s' imagine que je me moque. Je viens de lui dire plusieurs phrases assez correctes. Je suis complètement ridicule. Et affolé. Le ton officiel commence à monter. Les voisins des autres compartiments s'entassent dans le couloir. Jusqu'à ce que l'un d'eux se fasse obligeamment interprète. Mais alors, cela devient homérique !

— Où est votre femme ? me demande le fonctionnaire.

— Ma femme ! Mais je ne la connais même pas !

— Comment, mais je suis passé tout à l'heure et vous étiez assis près d'elle à causer.

— Jamais de la vie. Puisque je vous dis que je ne la connais pas.

On cherche dans les compartiments voisins, à la toilette. Rien. Et les wagons ne communiquent pas.

— Allons monsieur. Ouvrez ces bagages, ou dites-nous où est votre compagne.

Pour un peu on me fouillerait. Le bersagliere à plumes de coq visiblement voit en moi l'homme qui a jeté sa femme par la portière. Les voix deviennent tragiques. Les yeux noirs étincellent. C'est le deuxième acte de *Tosca* ! On m'avertit que j'aurai à faire une déclaration à la police de Milan, tout à l'heure. Finalement, exaspéré, j'excipe de ma qualité de sujet *britannique*. Dame ! c'était bien avant le statut de Westminster. Mais vous rendez-vous compte ce que ce fut, pour le nationaliste trifluvien que j'étais alors, que de se réclamer du consul *britannique* comme de son consul. J'en pleurais quasi de rage et d'humiliation; sans compter mon amour-propre de linguiste, en pleine déroute.

L'évocation du consul de sa Majesté mit un frein à la fureur des uniformes. Sur les bagages de la disparue, on greffa un vague sceau. Et pendant le reste du trajet les plumes de coq se tinrent à la portière. En surveillance ! Mais dans tout cela, que diable pouvait être devenue la passagère ? Visiblement, car je *l'avais vue*, elle était descendue dans ce puits d'Iselle di Trasquera d'où il ne semblait pas y avoir d'issue. La voyageuse s'était évanouie dans l'air alpin.

Mais la fin de l'histoire ? me demanderez-vous. La fin de l'histoire ? Eh bien, je ne la sais pas plus que vous. Parfaitement ! A la gare de Milan, on me fit signer une déclaration après interrogatoire. Je m'en fus à mon petit hôtel, probablement suivi et épié par la police. Au moment de repartir, trois jours plus tard, les bagages n'avaient été ni ouverts ni réclamés. De nouvelles de la passagère, apparemment aucune. Le mystère restait complet. Certes, je n'osai m'informer. Mais j'allai voir à la consigne. Les deux valises étaient là, la jaune et la noire, derrière le treillis.

Et je n'ai jamais su la solution. Des suppositions. Oh ! Elles ne sont guère faciles. Agatha Christie saurait vous narrer un crime impressionnant avec transport du cadavre de l'espionne exécutée, en pleine nuit, par les sentiers montagneux. Earle Stanley Gardner vous détaillerait un procès à surprises, avec Della Street, la fidèle secrétaire, posant des questions naïves et attendant toujours une caresse qui ne vient jamais. Georges Simenon, lui, vous conduirait par les voies mystérieuses et cahotées des commerçants de drogues internationaux.

Il y a de quoi vous amuser, cher lecteur, vous qui lisez des romans policiers, à l'instar d'Aristide Briand ; mais qui ne le faites qu'en secret.

Ma version à moi ? Bien que je n'aie rien d'un détective, j'ai ma petite théorie. En vérité, je suis trop sérieux pour lire de ces romans idiots où le crime le plus parfait est toujours puni, après deux cent cinquante pages. Il se trouve bien chez moi, quelque douzaines de ces petits bouquins aux cartonnages bigarrés, aux titres sanglants. Je vous assure que ce sont des exemplaires oubliés sur mes rayons par quelque ami de passage. Je ne m'intéresse pas



à ces balivernes. Vous pensez bien: un membre de l'Académie canadienne-française ! Evidemment, il m'est déjà arrivé... Mais passons. Je ne m'engagerai pas aujourd'hui dans la voie des aveux.

Pour revenir à ma Suisse disparue, j'ai toujours supposé ceci: Une contrebandière de métier monte dans le train à Brieg. A la station d'Iselle di Trasquera, tel que convenu avec ses affidés, elle va s'enquérir au télégraphe. Une dépêche l'avertit qu'elle est repérée. Aussi abandonnant ses bagages dans le double fond desquels...

Mais non ! J'aime mieux vous laisser échafauder vos propres suppositions. Pour ma part, chaque fois que me revient à l'esprit ce fait curieux, je ne manque pas de l'intituler: « L'étrange disparition de la voyageuse ». Je pourrais même faire là-dessus toute une histoire...

C'est sans doute ce que je ferais si je me tenais au courant des méthodes actuelles des romanciers de police. Mais il y a bien un mois que j'en ai lu un. Vraiment étonnant ! Connaissez-vous: « Un cercueil pour Démétrios » ? C'est l'histoire...

## *Rencontre*

Pour beaucoup, la curiosité est un vilain péché. Il en est même qui la décorent du nom immérité et trop somptueux de vice. Vous dirais-je que la curiosité est pour moi une qualité; et des plus utiles.

Il est vrai que c'est par curiosité que notre mère Eve mangea le fruit défendu. Avec le résultat qu'il nous est désormais interdit de passer nos journées à nous promener dans le jardin d'Eden, vous, moi et la jeune fille du coin, en costume de nudiste; et de manger des bleuets et des catherinettes en caressant négligemment les gentils petits tigres et les éléphanteaux domestiques. Au lieu de cela, du fait de notre première mère nous habitons les rives du Saint-Laurent, mangeons notre pain à la sueur du boulanger et sommes soumis aux attaques des bêtes féroces telles que moustiques, brûlots, frappe-d'abord et inspecteurs du Revenu. Dans la page consacrée à la curiosité, cela, je l'admets est à inscrire côté passif.

Mais côté actif, quelle richesse ! Sans curiosité, l'homme eût-il jamais développé blé, pêches ou coton que la nature ne fournit que sous une forme guère utilisable. Plastique, nylon, pâtisserie, avion, toutes ces choses sont issues de la curiosité humaine. Curio-

sité ! qui poussa l'homme primitif à sortir de sa vallée natale; ou à franchir le détroit devant lui. C'est ainsi que quelque curieux, il y a vingt-cinq mille ans, passa d'Asie en Amérique. Et que nos ancêtres quittèrent les rives aimables de la Loire pour celles, majestueuses, du Saint-Laurent.

Curiosité ! qui nous pousse à voyager, à Percé ou à Calcutta. Curiosité ! qui nous fait nous arrêter en de petites villes d'un abord hermétique et pénétrer dans les cours, à la recherche de vieux escaliers. Je plains les abonnés d'agence. Leurs déplacements ne leur réservent aucune surprise. Tout pour eux est catalogué, fixé, décidé. Onze heures: palais ducal du XVI<sup>e</sup> restauré au XVIII<sup>e</sup>. Une heure: déjeuner au bord de la rivière. Trois heures: musée: Fragonard, LeNain et deux Corots première époque. En fait, dès avril ils savent ce qu'ils feront à six heures du soir, le 7 juillet.

Mais quitter à l'improviste le train parce qu'une vieille tour de bourgade vous fait signe ! Lâcher la grande rue pour le passage dont le bout invisible cache peut-être quelque chose ! Trouver par hasard une boulangerie où le patron vous sert sur la table de marbre un poulet bonne-femme inespéré. Voilà les aimables récompenses de la curiosité. Ainsi jadis, voyageur impécunieux, je fis en Italie et ailleurs des relais et des crochets pleins d'agrément et de surprise. Je vis la Vénétie en janvier; ce qui est une hérésie. Sans avoir à l'avance décidé je me trouvai un soir dans une ville secondaire, sans triple étoile, mais dont je garde un souvenir précieux: Bologne.

Il ne faut demander à Bologne ni le décor de Naples, ni les monuments de Rome, ni la grâce orientale de Venise. Mais qui flâne un peu dans Bologne y découvre une ville calme, aux rues en arcades pittoresques ainsi qu'un musée de fort bonne qualité; et surtout une atmosphère pleine de charme vétuste. Les palais et les églises en sont de brique couleur ocre. Les deux tours penchées, l'Asinelli et la Garisenda, ont l'air de vieux géants en goguette. Chaque détour vous y apporte quelque chose.

C'est ainsi que j'entrai dans l'église Saint-Dominique. En fait, je n'ignorais pas qu'il s'y trouvait, dans une chapelle latérale, un



tombeau dont « un personnage est attribué à Michel-Ange jeune homme ». Bon prétexte à visite. Il faisait à ce moment un soleil doux, un soleil d'hiver aussi frais que la brise en canicule. Dans cette église ancienne, sa lumière remplissait la nef d'un miel blond savoureux.

A l'intérieur, personne. Personne, que cette étrange présence du passé que l'on sent toujours nous environner dans les vieux sanctuaires. Le silence y est un bruissement quasi perceptible à l'oreille. C'est qu'il est fait de l'accumulation, pendant les siècles, des pas feutrés et des prières chuchotées par les générations de dévotes. La poussière qui est accrochée aux murs est une poussière vivante. Seul dans une église moderne, on est seul vraiment, durement. Tandis que dans cette église de Bologne, comme d'ailleurs dans beaucoup d'autres où je passai, j'étais seul parmi une multitude. Mes pas résonnaient sur les dalles que d'innombrables genoux avaient creusées.

Ayant vu l'ange et le tombeau, d'ailleurs de peu d'intérêt, je m'amusais à déchiffrer les pierres tombales qui couvraient le sol.

Un bruit sec, répercuté par les voûtes, me fit sursauter. Coup de feu ? Je n'étais donc pas seul. Mais non ! Derrière un pilier, un frère lai dont le balai en tombant avait fait cet éclat. Le regardant, je vis un petit moine aux cheveux en couronne, au visage simple, aux épaules basses et soumises. Et qui lui-même me regardait.

Ce qu'il voyait, lui, c'était moi ; c'est-à-dire un homme moyen, relativement jeune, barbe en pointe à la Van Dyck, mais sans coquette frisure. A la main, canne et chapeau à large bord. J'étais debout au milieu du parvis, les yeux errants. J'étais donc non pas un fidèle, mais un touriste. Un étranger, apparemment. Sans me quitter des yeux, mon moinillon ramassa son balai. Il se reprit à balayer mais en manœuvrant pour venir vers là où j'étais. M'ayant rejoint, il me regarda plus franchement et m'offrit, comme un bonjour, une esquisse de sourire.

— Buon giorno, lui dis-je, dans mon plus bel italien, que quelques semaines avaient affiné.

Etait-ce mon air, point trop engageant ? Je le vis qui s'arrêtait et me regardait un peu piteusement. Il se prit le menton puis sans pour cela lâcher son balai qu'il traînait, comme un enfant, par la main, il dit d'une voix hésitante ces simples mots :

— Eh ! m'sieu, voulez-vous *ouère* la sacristie ? C'est *ben* beau !

Puis ayant ainsi jeté sa ligne, il attendit, inquiet.

Mais sur moi, ces mots ont fait l'effet d'une explosion de dynamite. L'accent ! L'accent ! de chez nous ! Rien qu'à l'oreille je suis sûr qu'il est de quelque part autour de Montréal. Ce qui m'étonne aussi c'est qu'il ne m'ait point parlé en italien, après ma salutation tout de même.

Tout à ma surprise, je ne réponds pas. Je suis là, bouche ouverte mais muette. Il doit croire que je n'ai pas compris. Alors il tire à lui son balai ; d'un geste triste qui dit : « Viens-t'en, balai, m'ami. Nous n'avons rien à faire ici. On ne nous comprend pas. Cet artiste, (dame ! pensez à mon chapeau, à ma canne, à ma barbe ; et à l'air que je me donnais) cet artiste ne comprend pas le français. Nous nous sommes trompés ! »

— Dites-moi, mon frère, finis-je par dire...

Là-dessus je le vois qui ouvre des yeux de joie. Et un vrai sourire montre ses dents inégales.

— Dites, mon frère. Comment se fait-il que vous m'ayez adressé la parole non pas en italien mais en français ?

— Ben ! J'm'en vas vous dire. A votre air, à votre... barbe, à tout vous, j'ai pensé que vous deviez être français, un artiste. Pi, pour l'italien...

Il baissa la tête, confessant humblement :

— ... pour l'italien, j'ai jamais pu apprendre c't'affaire-là.

— Mais... vous êtes... vous êtes Canadien, je crois ? Canadien français ?

— Ah ben ! Quiens ! Mais, ... comment est-ce que vous savez ça, vous ? demande-t-il naïvement.

— Exactement d'où êtes-vous, mon frère ?

— Moé ? De la province de Québec. De Saint-Adalbert, près d'Ottawa. (Je change évidemment le nom de sa paroisse d'origine).

Quant je lui fis savoir que j'étais moi-même des Trois-Rivières, je le vis près de fondre en larmes, oui ! de sangloter. Et ses yeux noyés de tendresse ne me quittèrent plus une seule seconde jusqu'à notre séparation.

— Et qu'est-ce que vous faites ici, si loin de Saint-Adalbert ? lui dis-je.

— J'vas vous dire. Dans la communauté, j'pense qu'ils ont trouvé que j'étais pas fin, fin. Ils m'ont envoyé par icitte, qu'ils ont dit, pour me dégourdir.

Il disait cela le plus uniment du monde. En toute humilité. Acceptant son infériorité comme il acceptait... son balai ! C'était là chose qu'il fallait prendre telle quelle; parce que... parce qu'elle était, tout simplement. Et que son supérieur avait parlé. Voilà.

— Alors, l'Italie ? Vous aimez cela ? Voir du pays ?

— Euh !

— Il y a tant de belles choses en Italie. A Bologne, ici. Il se gratta la tête, discrètement, sur le côté.

— Ouais, Ouais. Mais j'vas vous dire. J'trouve que c'est ben humide.

— Mais, tant de choses à voir ! Et à apprendre. Penser que c'est ici le centre de la chrétienté ! Rome tout près ! Le Pape !

— Oui. J'sais ben. Mais... c'est ben humide. J'voudrais m'en retourner chez nous, à Saint-Adalbert.

Sa joie, cela était visible, faisait place à la nostalgie. Ses yeux et son cœur étaient devenus humides, eux aussi, comme cette Italie, comme cette Emilie italienne où l'hiver en vérité est joliment pluvieux si l'été ne laisse pas d'être triomphalement ensoleillé. Mais, me faisant signe de l'attendre.

— Je m'en vais chercher un père qui vous montrera les armoères de la sacristie. C'est ben beau.



Bientôt je voyais arriver un père à grande barbe grise à qui il expliquait par gestes et en un baragouin où le français canadien était tissu de mots italiens méconnaissables.

— Compatriota ! Canada, mi padre. Vient de Canada.

Je vis les boiseries. Elles étaient certes dignes d'examen. Mais je n'écoutai guère les explications doctes et mécaniques de mon cicerone. Enfin arriva le temps de remercier le Père, de laisser l'obole que visiblement il attendait, comme de juste; le moment aussi d'abandonner mon pauvre Canadien naufragé en pleine Italie.

Quand pour sortir je soulevai la portière lourde, vieille et grasse, noire de toutes les mains laborieuses qui l'avaient soulevée pour venir se joindre devant les images saintes, le maigre soleil avait fondu. Il tombait une petite pluie fine. Elle dégoulinait le long des briques jaunes et gargouillait dans les gouttières. Mon compagnon tenait à pleines mains son balai et regardait dehors. C'était vraiment « ben humide ».

— Bonjour, monsieur. Comme j'ai été content ! Et penser que vous retournez au Canada ! Quand ça ? Bientôt ?

— Oh ! Pas avant un an.

— Pas avant un an ! Il me regarda sans comprendre. Moi qui pouvais rentrer au pays et qui attendrais toute une année ! Alors que lui...

— Jamais il ne passe de Canadiens par icitte, dit-il tristement. Ou s'il en vient à Bologne, jamais ils ne viennent voëre notre église et sa sacristie. C'est pourtant ben beau. Dites leu-z-y.

Je lui serrai doucement la main sur son balai. Dans cette Italie si lointaine, avec cette pluie fine qui descendait des Apennins, je me sentais attendri par ce pauvre petit frère pour qui rien au monde n'existait que Saint-Adalbert, tout là-bas, sur les bords de la rivière des Outaouais. Rien d'autre au monde que son clocher de tôle et ses champs. Rien, sauf plus tard, le Paradis où les meilleures places sont heureusement réservées pour les doux et simples de cœur.

## *Noël! Noël! chantons Noël!*

Noël! Le temps de Noël! Les Fêtes. Tout cela centré sur le rappel de la naissance du Christ. Tout cela centré sur la Crèche. *Sous le signe de la Crèche*, comme diraient les folliculaires.

Ces jours-là, on la voit partout. Dans les petites chapelles d'humbles couvents comme dans les orgueilleuses basiliques. Sous les voûtes, pauvres ou dorées, il y a le petit Enfant. Doux et blond, il tend partout et pareillement les bras, en souriant, à la Vierge et à saint Joseph à la barbe fleurie. Il a l'air d'un bon et brave menuisier de chez nous avec en plus la barbe et les cheveux longs. Dehors il y a enfin, puisque nous sommes en décembre, de la neige. Beaucoup de neige. Et des glaçons. Et nos étoiles à nous, du Nord: la Grande Ourse très haut dans le ciel. Plus bas dans la constellation d'Orion, en chemin vers Bethléem de Judée, les trois étoiles royales qui sont les rois mages; chargées d'une lumière dorée qui bat comme une respiration. Courant vers la messe de minuit, les carrioles avec leurs sonnailles dans la nuit glaciale de nos campagnes où jouent les grandes orgues lumineuses de l'aurore boréale. C'est bien là notre Noël à nous, du Québec, même si désormais les carrioles ne sont souvent que des autos et s'il pleut parfois au lieu de neiger.

Il est pourtant des gens pour qui Noël est une fête lourde de chaleur et de soleil. Fête des palmes et des fleurs et des oiseaux. Où la nuit est lourde de parfums. Près du tropique du Capricorne il en est ainsi. Là où la Croix du Sud remplace la Grande Ourse. Noël est la fête de l'été et de l'énervante chaleur. Pour ceux de là, un Noël avec neige est impensable.

Différent encore est le Noël de ceux qui revivent la grande Nuit sur les lieux mêmes; dans cette Judée aujourd'hui déchirée entre Allah et Yahvé. Point de neige ni de glaçons. Dans l'étable, point de paille; elle est trop précieuse pour en faire litière. Point de branches non plus: les feuilles sont trop rares en ce pays desséché pour en garnir les corniches. Le nouveau-né divin est, lui, le frère de ces enfants qui courent pieds nus dans les rues pierreuses du village arabe. Ils sont noirs de cheveux, avec une peau couleur de caramel. S'il en venait au monde un blond, on crierait au miracle, assurément. Ou même au monstre ! Les mères, cousines de la Vierge, y sont brunes de teint et souvent lourdes de corps. Avec ce déhanchement que donne l'habitude de la cruche portée sur la hanche ou sur la tête. Les charpentiers y ont des vêtements pauvres, chargés des plis de la misère; et gris des poussières mêlées de l'atelier et du chemin. Même le jour du sabbat, ils ne sont jamais vêtus, comme sur les naïves statues de nos églises, d'une longue draperie sans tache et sans déchirure, aux plis bien tombants, à la bordure brodée.

Chaque pays a en fait son Noël. Et c'est très bien ainsi. C'est cela qui est vrai, puisque cette traditionnelle famille est la famille de chacun de nous. Puisque c'est un enfant qui le fait solennel. L'homme qui n'a plus rien en lui d'un enfant, eh bien ! cet homme là ne saurait être heureux comme il convient de l'être en ce jour particulier. Comment, toutes ses illusions tombées, verrait-il avec joie cette prémice d'une année prochaine dont il ne peut attendre, en son pessimisme, qu'une édition nouvelle et morne de l'année qui vient de se clore ? Or Noël est un échange entre grands et petits. Les grands donnent aux petits de la joie, sous forme de cadeaux. Les petits donnent aux grands un cadeau, sous forme de joie. Si vous le voulez savoir pleinement, allez assister à un dépouillement d'arbre de Noël dans un jardin d'enfants. Vous



apprendrez là qu'il n'y a pas que le mal qui soit contagieux. Le bonheur l'est aussi.

Il faut se garder de croire que les Noël's des artistes, ces natiuités peintes dans les paysages de l'Ombrie ou des Flandres, soient erronés. Il est vain de chercher l'authenticité dans un décor que notre cœur veut non pas tant véridique que plaisant et prestigieux. Aucun artiste n'osa rendre les traits de l'Enfant tel qu'il apparut en ce matin mémorable: soit le visage informe et presque animal d'un tout nouveau-né. Il nous est plus logique parce que plus plaisant d'imaginer que le Dieu fait homme pouvait déjà sourire. Qu'il souriait à la vie qui s'ouvrait à lui et même à la mort dont il percevait à l'avance la nécessité. Encore une fois, il n'est pas bon de trop fouiller les rites, de vouloir dégager les faits des ornements que de pieux esprits y ont ajouté. Il est des gens pour nous dire hautement que l'on ne sait rien du jour, du mois et même de l'année précise où naquit celui dont les menottes bénissantes réjouissent les cœurs des chrétiens. Sous prétexte de vérité historique, ceux-là refusent la poésie. Je ne leur en veux pas. Je les plains plutôt. A qui est assoiffé, ils n'offrent qu'une source dont la coupe est vide; à ceux qui ont faim, ils montrent un arbre sans fruit.

D'ailleurs tout cela change avec le temps. L'humanité ne fête plus ses Noël's comme jadis. Fouillant ma bibliothèque, j'y ai trouvé un livre oublié. A couverture rouge et filets dorés, paru chez Mame, à Tours. Dans ce livre qui fut un prix de mon enfance on parle des Fêtes de nos pères qui sont encore, pour la plupart, nos fêtes. Pas toutes. Nous ne chômons plus ni la Saint-Hubert ni les Rogations. On mange des crêpes n'importe quand mais non plus à la Chandeleur. J'y ai trouvé aussi que notre guignolée ne vient point comme je l'avais toujours pensé, du vieux cri: Au gui ! l'an neuf ! que les druides auraient poussé au pied des chênes gaulois. Le savant Hersart de la Villemarqué nous assure que guignolée vient du vieux mot celtique *eginad* qui veut dire prémices de l'année. Même s'il a raison j'aime encore mieux la première explication. Toujours à l'histoire avec ses vérités

grises je préférerais la chronique avec ses broderies. Si l'histoire est fabriquée par le destin, la chronique, elle, est de la main des hommes qui y ajoutent les apprêts sans quoi il n'est point d'agrément. Ils y mettent surtout de l'humain. Ayant le devoir d'impartialité, l'histoire est nécessairement insensible. Muse de l'histoire, Clio devait assurément être vierge et froide.

Pour revenir à mon livre, l'ouvrant par la fin je suis tombé sur le chapitre des Noël's. On y rapporte les coutumes les plus diverses et les plus touchantes. Je ne puis néanmoins m'empêcher de reprocher à l'annaliste l'oubli du rapprochement évident entre l'enfant, soleil divin qui naît en ce jour; et le soleil-astre qui, lui, renaît environ ce temps. Je dis environ ce temps, car il est de fait que les évangélistes — je viens tout à l'heure de vérifier dans le Livre — ne mentionnent point l'époque de l'année. Là où on a placé la fête est environ le solstice d'hiver. C'est le moment où au plus éloigné de l'homme septentrional, le soleil, ayant hésité sur l'horizon, va se mettre en chemin pour remonter vers nous et nous rapporter du sud lumière et chaleur. C'était là assurément même pour l'homme des cavernes un moment considérable. Devenu civilisé, ayant appris à observer et à compter, il percuta la régularité annuelle de l'événement. Aussi célébra-t-il avec des rites et des fêtes un moment si heureux. Plus tard. Rome y célébra ses impudiques saturnales. Or quand on voulut assigner une date, forcément arbitraire, au jour anniversaire de la Nais-sance, on choisit de la faire coïncider avec les rites payens qui s'en trouvèrent à la fois sinon abolis — il nous en reste en effet quelque chose — du moins sanctifiés. Remarquons d'ailleurs en passant que d'autres dates saisonnières ont aussi reçu cette précieuse alluvion. C'est ainsi que l'équinoxe au printemps, où le soleil entre franchement dans la région boréale, c'est le temps pascal. Les feux de la Saint-Jean continuent la tradition archimillénaire qui veut qu'au solstice d'été on allume des feux sur les lieux élevés. Seul l'équinoxe d'automne semble avoir été laissé pour compte.

Or donc, dans mon vieux livre de prix je lis ceci: « Il n'y a pas longtemps encore que dans certains villages de la basse



Normandie, douze jeunes filles vêtues en bergères venaient présenter à la messe de minuit un agneau blanc étendu dans une manne ornée avec soin de rubans et de pompons roses. Le cortège défilait sous les arceaux de la nef. Et quel cortège ! D'abord le bedeau, portant gravement au bout d'une perche une étoile en carton doré. Puis les trois rois mages, costumés en Turcs et marchant côte à côte. Puis les vierges folles, avec leurs lampes éteintes; et les vierges sages avec leurs lampes parfaitement éclairées. Puis encore, l'archange Gabriel, toujours le garçon le plus beau et le plus intelligent de l'endroit. » (Comme si les deux perfections se rencontraient toujours chez le même enfant !) « Il avait des ailes dans le dos et se retournait de dix pas en dix pas pour saluer la Vierge Marie. Saint Joseph suivait, gardant modestement le petit agneau. Enfin les bergers, drapés dans leur manteau amadou, et les bergères, habillées de blanc avec écharpes et ceintures bigarrées et leur houlette enjolivée de rubans, formaient des figures emblématiques et toutes à la plus grande gloire du Seigneur. L'un portait l'arbre de Jessé garni d'oranges; l'autre la verge d'Aaron bien vernissée; le troisième la fatale pomme; le quatrième le serpent maudit. A la suite s'avancait un orchestre composé de deux violons, d'un hautbois, du serpent de la paroisse » (l'on veut dire l'instrument, évidemment) » et de cinq ou six cornemuses. A défaut d'orgue, cet orchestre accompagnait les voix de trois ou quatre bergères dites « les saintes femmes » qui chantaient de vieux Noël's ».

Ce devait être là bien curieux et plaisant cortège. Du genre, mais en mieux, (au collège de Trois-Rivières) du groupe des douze sopranos (j'en fus trois fois) qui venaient pendant la première des messes basses chanter les Noël's devant la Crèche. Le premier se chantait à l'invisible, de très loin au fond de la sacristie. Le *Ça, bergers assemblons-nous*. Pour finir par: *Le fils du roi de gloire*. Il faut dire qu'en prenant de l'importance vis-à-vis des fidèles, la liturgie a enlevé du prestige à ces jeux d'église où une foi naïve se manifestait avec liesse. On n'avait d'ailleurs pas d'autre théâtre. Le protestantisme rigide, puis le jansénisme plus triste encore ont beaucoup fait pour la suppression de ces divertissements pieux mais séculiers.



Voilà sans doute pourquoi tant de vieilles et curieuses coutumes sont disparues. Tenez: rappelons encore la commémoration du massacre des Innocents. L'auteur que je citais tout à l'heure rapporte qu'en ce jour à Beauvais, on introduisait dans l'église un âne vivant et bûté. On chantait même un cantique à la gloire de l'animal qui pour le sauver, avait porté Jésus vers l'Egypte; et pour le perdre, l'avait porté vers le triomphe des rameaux. Comme finissait la complainte, ainsi finirai-je ce chapitre.

Eh ! bel âne, amen ! amen !

Allez aux champs, vancez.

Avec nous dites amen

Et faites fi du passé.

## *Kermaria*

Tout comme un sermon, ceci commence par une citation de la Bible: « Les fautes des pères retombent sur les enfants. » Je cite de mémoire; et sans avoir fait comme les bons auteurs qui auparavant ont eu soin de vérifier le texte. J'ajouterai même une seconde citation, et de même origine. Ne fût-ce que pour étonner ceux de mes amis qui me connaissent moins qu'ils ne croient: « Ils ont mangé des raisins verts et les dents de leurs enfants en ont été agacées. »

Je n'ai certes pas l'intention d'illustrer ces textes précieux de quelque exemple tirée de l'histoire de ma vie. En fait, je me souviens que c'est plutôt moi qui mangeais les raisins verts et mes parents dont les dents étaient agacées ! Cette fois, je veux prendre la contre-partie des textes ci-dessus. Et démontrer — comme s'il en était besoin ! — que parfois les actions des pères ont sur les fils des répercussions imprévues et heureuses.

Mon fait à moi est la faute du petit père Combes. Vous savez bien, le petit père Combes de la Loi des Congrégations, en France. Ce président du Conseil dont l'anticléricalisme fit tant, que les communautés durent quitter leurs établissements français et se disperser de par le monde. Or, de ces communautés il y avait une

dont la maison-mère était sise quelque part en Bretagne. De sorte qu'on les appelait souvent: les petites sœurs bretonnes. De vrai, nombre de leurs recrues étaient des bretonnes bretonnantes. Forcées de s'exiler, elles songèrent à essaimer en ces pays de langue française qu'étaient — et que sont encore relativement — le Canada et l'Acadie. Et de tous les endroits du pays canadien, elles choisirent, j'ignore pourquoi, ma ville natale, Trois-Rivières.

Mon père était médecin, je vous l'ai déjà dit. Et même bon médecin, m'ont affirmé ceux de ses clients qui lui survécurent. Mais il était l'homme du monde le moins calculé. Je me demande néanmoins s'il n'y avait pas, par extraordinaire, un certain calcul dans le fait que le premier pensionnaire qui fut inscrit à la nouvelle maison des Filles de Jésus, ce fut le fils de mon père. Moi-même. Je crois que mon père fut nommé par la suite médecin de la communauté.

Comme tous ceux qui y passèrent, surtout au début, avant que ce couvent ne devînt maison plus canadienne que française, j'en ai gardé le meilleur souvenir et, singulièrement coloré. Peu nombreux que nous étions au début, on nous gâtait. Ces braves filles reportaient sur nous, semble-t-il, toute cette affection dont les objets naturels étaient restés là-bas, en France. Or mainte petite chose qui était pour elles normale, nous était cause d'agréable surprise. Après le bain, nous avions en hiver le droit, quelques-uns en tous cas, d'aller manger une tartine près de la fournaise. Il y avait là une brave religieuse qui nous racontait des histoires de Chouans en repassant les nappes d'autel et les surplis de l'aumônier l'excellent M. Du Sablon. Les jours de fête carillonnée, on servait à table de la *piquette*; une boisson dont je ne me rappelle ni le goût ni l'origine. Ce devait être une espèce de cidre léger. Et l'on trempait toujours la soupe. La grande soupière nous arrivait pleine à ras-bord de croûtons baignant dans le bouillon. Dans la cour nous défilions au son du tambour et coiffés d'un képi comme des pious-pious. Enfin nous chantions en chœur des rondes que nos mères à nous, les vraies, ne connaissaient point. Nous prenions aussi des expressions dont certaines ne laissaient pas d'étonner nos familles. Ainsi lorsqu'à mon premier congé j'offris: « Veux-tu,





Le docteur Philippe Panneton, dans sa bibliothèque, en février 1936.

L'écrivain, aux Baux,  
en Provence (1951).



Dans son verger de  
Saint-Hilaire (Québec),  
en 1952.



maman, que je t'aide à *torcher* la vaisselle ? », ma mère ne put retenir un petit haut-le-corps.

Il y avait la mère Saint-Stanislas, la commissionnaire. Elle était déjà très vieille, au moins cinquante ans; et si ridée déjà qu'on ne pouvait s'imaginer qu'elle eut jamais été autrement. Jeune et fraîche de visage, ce n'eût pas été mère Saint-Stanislas. Aussi bougonne que de bon cœur. Des autres, j'ai oublié les noms, sauf d'une. Celle-là avait en effet un nom doux et étrange, inconnu chez nous où pourtant les patronymes curieux ont toujours fait florès. Je suis même surpris que le sien n'ait pas passé à quelque petite Canadienne. Quoi qu'il en soit, encore aujourd'hui je me redis son nom musical avec un certain délice. Elle s'appelait mère Marie-Ermeline. Qui avait été sainte Ermeline ? Mystère ! Mais je tenais alors pour assuré qu'elle avait eu les yeux pâles, la voix et les joues douces de mère Ermeline. Et des mains musicales. Et surtout cet air immatériel, brumeux et poétique des lointains bretons d'où elle venait. Elle mourut jeune. Aussi bien, eût-il été unimaginable qu'elle devint jamais vieille, une Saint-Stanislas. Peut-être en fait ma mémoire, la poétisant, lui prête-t-elle des charmes qu'elle ne possédait point. Est-il rien de plus trompeur qu'une mémoire d'enfant ? Mais combien sont plus agréables ces mensonges que les vérités recueillies et conservées toutes nues par nos souvenirs d'hommes !

C'est elle qui nous enseignait patiemment grammaire et catéchisme. Elle m'apprit même le Notre-Père en breton ! Elle aussi qui nous surveillait, nous reprenait, cherchant à émonder ce que notre parler rude de petits Canadiens avait d'imparfait et de mal soigné. La plupart des mères canadiennes, hélas ! n'ont guère ce souci. Et c'est un fait regrettable que chez nous les enfants apprennent à parler non pas tant de leurs parents que de leurs camarades de jeux. En France, en Angleterre, en Italie, partout j'ai vu les mamans interrompre leur tricot pour dire à leur petit : « Mais non, mon poulet ! ce n'est pas comme cela qu'il faut dire. » Tandis qu'une fois descendu des genoux de sa mère notre petit compatriote n'a plus personne qui le corrige. Parfois l'institutrice... et encore ! Pour ce qui est du collège... quel enfer linguistique, malgré de rares bonnes volontés !



Disons donc que je fis deux ans chez ces bonnes mères. Premier pensionnaire de leur maison, fils de leur médecin, je fus un peu favorisé. Il est naturel que je les en aimai un peu plus. La vie était douce dans cette famille qui, chose touchante, logeait en un vieux bâtiment de pierre qui avait été l'évêché et peut-être auparavant la résidence du gouverneur des Trois-Rivières. En face, il y avait le Champ de Mars, avec un vieux canon égueulé. Ce Champ de Mars avait les dimensions d'une nappe ou à peu près. Les murs de notre pensionnat étaient antiques, donc épais et solides. Ils n'en laissaient pas moins venir à notre dortoir, à la nuit tombante, les chants adoucis qui étaient la prière du soir de la communauté. Nous nous endormions au son de leurs voix, unies et douces comme des flûtes lointaines. Elles chantaient des hymnes, à quoi elles entremêlaient avec une même dévotion des chansons de France. Il en était une, chaque soir répétée, et qui chaque soir m'intriguait avant que je ne m'endorme. Elle m'est restée, après plus de cinquante ans:

« Oh ! Kermaria, terre bénie,  
« Où j'ai passé de si beaux jours,  
« C'est toi le charme de ma vie,  
« Toujours je t'aimerai, toujours ! »

Vous le voyez, ce n'était rien de compliqué. Mais ce mot breton de *Kermaria* m'étonnait. Beaucoup plus tard, je sus que cela voulait dire *ville de Marie*. Les Sœurs nous montraient avec nostalgie une carte postale avec l'image d'un très grand couvent. En légende: « Kermaria, Locminé (Morbihan) ». Trois mots sonnant bien curieux à nos oreilles. Sans doute pour cela se sont-ils gravés dans mon esprit. C'était là l'adresse du couvent d'où elles s'étaient exilées.

Des mains de mes chères maîtresses je sortis avec le goût du français; des prix, dont l'un fait encore mes délices: *La Conquête de l'Angleterre par les Normands*, d'Auguste Thierry; et une touche d'accent, que même les brimades du collègue ne m'ont pas fait perdre entièrement. Je n'en eus jamais fausse honte. Je gardai aussi la résolution petit à petit formée en moi que si jamais j'allais en France, je me rendrais à Kermaria, Locminé, Morbihan.

Quinze ans plus tard, j'étais en France; vivant, à Paris, la vie heureuse d'un étudiant peu fortuné mais curieux. Et un jour un wagon de troisième m'emporta non sans secousses, vers la Bretagne. Dans chaque ville d'Armor où j'errais en touriste, je guettais toujours espérant voir battre les ailes de la coiffe d'une Fille de Jésus. Dame ! Je voulais vérifier mon souvenir. Kermaria était-il bien le nom de la maison-mère ? C'était à Locminé ? Et comment m'y rendre, maintenant que j'avais atteint le Morbihan ?

Ce n'est qu'à Quimper que, sur la place, j'en aperçus enfin une. Il faisait, je m'en souviens, un temps du diable; un temps breton, venteux et menaçant la pluie. Je m'approchai le plus poliment du monde.

— Pardon, ma sœur. Si je ne me trompe, vous êtes de la communauté des Filles de Jésus ?

— En effet, monsieur.

— Dites-moi, je vous prie. La maison-mère est bien Kermaria, à Locminé ?

— Mais oui, monsieur, exactement.

— Bon. Et... comment s'y rend-on ?

Elle m'expliqua en quelques mots. Puis continuant :

— Pardonnez ma curiosité, monsieur. Mais auriez-vous chez nous quelque parente ?

— Non, ma sœur, mais il y a longtemps, je fus élève dans une de vos maisons.

— Et où cela, je vous prie ?

Je me pris à rire : — Oh ! ma sœur, bien loin d'ici. Plus loin, sûrement, que vous n'êtes jamais allée.

— Dites monsieur. Sais-t-on jamais ? Car j'ai tout de même un peu voyagé.

Je souriais toujours, d'un air sans doute condescendant, dans la barbe en pointe que je portais alors, pour faire plus français, probablement.

BIBLIOTHÈQUE  
SAINT-SULPICE

— Ma sœur, ce couvent était ... au Canada !

— Tiens comme c'est curieux ! Je suis allée au Canada. En quel endroit, monsieur ?

— Aux Trois-Rivières.

— Mais, s'écria-t-elle, je connais Trois-Rivières ! J'y étais jadis. Peut-être que... Comment vous appelez-vous ?

La bourrasque soulevait les ailes blanches, comme si la sœur toute vieille et menue fût pour s'envoler comme une mouette dans le ciel bas.

— Mon nom, ma sœur : le docteur Panneton. Philippe Panneton.

Elle ouvrit la bouche un moment sans parler. Regardant ma barbe, mon grand chapeau, ma taille.

— Pas possible ! cria-t-elle enfin. Pas possible ! C'est mon petit Philippe !

— Mais, vous-même ma sœur... ?

— Je suis mère Saint-Théodose. Celle qui vous donnait des tartines après le bain !

J'aurais voulu l'embrasser. Mais embrasse-t-on une religieuse en pleine rue, quand on a vingt-six ans et de la barbe ! Réfugiés sous une porte cochère, nous ressassâmes des souvenirs émus.

Et le lendemain j'étais à Kermaria, à Locminé, dans le Morbihan. On m'y attendait. J'y pris un déjeuner digne d'un chanoine. Deux bouteilles de vin vieux. Ah mais ! pas de piquette. Quand je partis de la maison, j'avais le cœur et les yeux troubles. L'esprit un peu aussi.

Dame ! le vin et la joie ensemble ! Il y a de quoi griser.



3019.112-TMA2



## *Ab! l'agréable, le délicieux péché!*

Je n'ai jamais compris que le plaisir de manger, de manger bien et beaucoup, ait été rangé parmi les péchés dits capitaux. Manger avec joie n'est-ce pas là honorer le Créateur dans ses œuvres ? Cela ne nous est-il pas inspiré par la nature ? L'orgueil, lui, a le défaut d'écraser le prochain. L'avarice est dure aux autres. L'envie rend l'humeur hargneuse. La colère fait un monstre de l'homme le meilleur. La luxure ? La luxure, du moins extra-conjugale, est passible du code criminel. Ce qui m'interdit d'en dire le moindre bien et me dispense d'en dire tout le mal qu'on voudrait.

Restent paresse et gourmandise. Je ne suis pas paresseux à ce qu'il me semble. Pourtant la paresse ne me blesse point. Elle est une femme qui, langoureuse, en tire un certain charme. Eugène Marsan a écrit un *Eloge de la paresse*. Si cela ne vaut pas le délicieux *Eloge de la bêtise*, de Latzarus, ou le classique *Eloge de la folie*, d'Erasme, c'est là un petit livre des plus plaisants. Car le paradoxe, ennuyeux quand il est grave, devient savoureux quand il est offert avec le sourire.

Mais comment, oui comment le plaisir de manger a-t-il pu tomber sous la férule ? La gloutonnerie ? j'y consens. Ignorant la

qualité, le glouton ne veut que la quantité. Au contraire du vrai gourmand. A ce propos, je me demande quel besoin on avait de mot nouveau: *gourmet*. Pur snobisme, à mes yeux. Le gourmet, c'est un peu un poseur. Je le vois mangeant le petit doigt levé. Méprisant ragoûts et fricassées, nourritures qui peuvent pourtant être de qualité. Laissant par principe la moitié de son assiette. Ce n'est pas le *gourmet* qui mettrait carrément sa serviette autour du cou; et qui recueillerait avec son pain la sauce précieuse. Quant aux *gourmettes*, d'invention toute fraîche... !

Goinfrerie, gourmandise, « gourmetterie », trois termes d'une progression dont les extrêmes me déplaisent mais dont le moyen terme me séduit. Il est de fait que la gourmandise ne nuit à personne qu'à soi-même; et encore ! Creuser sa tombe avec sa fourchette est la façon la moins déplaisante d'accomplir cette inévitable corvée. Quel aimable outil. Si j'avais une table de grand style, — ce que je n'ai point ayant eu souci plutôt de ce qui est dessus — j'eusse fait sculpter dans le bois cette devise: « Est-il un plus cruel destin — Que de mourir le ventre vide. — Est-il un plus joyeux destin — Que de mourir le ventre plein. »

Au fait, je crois avoir deviné la raison qui fit classer dans les sept péchés capitaux la précieuse gourmandise. En ayant trouvé six, tous justifiables et justiciables, on en chercha un septième. Pourquoi ? C'est que le chiffre six, la demi-douzaine, n'a rien de sacré. Connaissez-vous quelque chose de classique dont il y ait six ? Tandis que le chiffre sept a toujours joui d'un prestige mystérieux. Les anciens dénombraient sept merveilles du monde, sept sages de la Grèce, sept planètes, sept métaux. Il y a sept sacrements, sept psaumes de la pénitence. La Vierge souffrit sept douleurs et jouit de sept allégresses. On comptait sept églises d'Asie. On gagne d'indulgences sept ans et sept quarantaines. Le Christ dans sa passion prononça sept paroles. Sans oublier les sept jours de la semaine, les sept collines de Rome et ce sept que conjurent les joueurs de dés. L'Apocalypse, elle, est tout entière sous le signe du sept. Vous voyez bien qu'on ne pouvait rester à six péchés capitaux et qu'il en fallait trouver un septième. Je soupçonne que le choix en fut laissé à un moraliste qui souffrait de l'estomac. Ce pourquoi je suis prêt à lui pardonner.

J'avoue être gourmand. Aujourd'hui où les médecins ont, hélas ! beaucoup à dire dans notre régime, ce que l'on ne peut manger de bouche, on le mange du nez et des yeux.

Parmi les souvenirs aimables que je garde d'un passé qui fut généralement savoureux, les joies de la table occupent une bonne place. Il est tel lieu que je revois, tel plat qui après des années me fait encore venir l'eau à la bouche. Par exemple, je fus un jour conduit par un vieil ami Pierre Dupuy, aujourd'hui parisien, en un de ces lieux où souffle l'esprit de ripaille. A Pouilly, pour là goûter le vin de l'année chez le maître-queux Bergerand. J'entends encore la patronne, penchée sur notre table, nous recommandant une langouste en sauce en disant : « Monsieur Bergerand est certes un assez bon rôtiisseur sans être des plus grands. Mais il est sans conteste le premier saucier de France. » C'est là un titre qui me paraît en valoir bien d'autres. Et cette vieille maison aux plafonds bas et aux lambris mil huit cent cinquante : La Pérouse ; l'une des grandes maisons de gueule au monde. Sortant un soir d'un dîner commandé, j'eus le tort de mentionner au maître-d'hôtel que le repas avait été « parfait, admirable, sauf la bisque, peut-être un peu salée ». Je le vis pâlir. — Mais monsieur... Que monsieur me pardonne si je lui dis, qu'il aurait dû m'appeler immédiatement. Notre réputation, monsieur... notre tradition... » Un peu plus il s'étranglait là sous mes yeux avec sa serviette, à l'instar de Carême.

Jadis étudiant à Paris, mes ressources ne me permirent pas alors de connaître les créations des maîtres. Ce n'est que dernièrement qu'il me fut donné de m'asseoir aux côtés de feu Curnonski, prince corpulent des gastronomes contemporains. Je me rappelle la surprise d'un Canadien, et ami. Voulant donner un grand dîner il était entré chez un traiteur à lui recommandé. Quand eut été établi le menu, menu « de haulte graisse » et de mirifique invention : — Et c'est pour quand ? demanda le patron. — Mais... pour tout à l'heure, pour ce soir, dit l'autre. — Comment monsieur, pour ce soir ! Mais monsieur apparemment croit au miracle. Pour un menu de cette qualité il me faut, monsieur, au moins trente-six heures. Non, monsieur, je ne ferai pas votre dîner. Allez ailleurs. « C'est que, sans le savoir, l'Ami s'était présenté chez



personne de moins que Prosper Montagné, pape de la Sainte-Fourchette.

Environ le même temps, je me trouvais un jour dans le petit train qui va de Roanne à LaPalisse. Dans mon compartiment trois passagers, voyageurs de commerce, visiblement. Chez nous, j'eusse entendu là une collection d'histoires grasses. Tel est ou du moins était naguère à ma connaissance le passe-temps ferroviaire de nos placiers. Mais dans le train qui courait le long des douces pentes du Lyonnais, je n'entendis parler que boustifaille. Une véritable anthologie des bonnes auberges de la région. Je ne sais pourquoi un nom entre autres me frappa. — « Un restaurant de grande classe, disait l'un, c'est la Pyramide, à Vienne, près d'ici. » La Pyramide ! trente ans plus tard je devais y prendre le dîner de ma vie. Chez monsieur Point, magicien de la cuisine et génie des plaisirs de bouche. Tous les amateurs portent encore son deuil. Dans une calme ville de province, une maison simple d'aspect. Sans affiche tirant l'œil. A l'intérieur, décor des plus sobres. Comme décoration : des fleurs. Mais la table !

On nous apporta le menu à lire. Mais non à choisir. Car le repas était conçu par le maître comme un édifice dont aucune part ne pouvait être soustraite. Passons ! On ne raconte pas un chef-d'œuvre. Qu'il suffise de dire combien menteur est le proverbe qui affirme : La perfection n'est pas de ce monde. Qui écrivit cette ânerie n'avait sûrement pas mangé chez Point.

Mentionnerai-je le dîner du Tastevin, au Clos de Vougeot ? Dans l'immense réfectoire autrefois des moines. De neuf heures à minuit, quelle chère, messeigneurs ! Et combien je révère depuis le nom du chef Parizeau de la grande lignée bourguignonne.

Dans ce concert gastronomique, il y a place pour le Canada français. Car il est chez nous de bonnes fourchettes et même des « fourchettes joyeuses ». Je veux vous citer une agape qui restera mémorable à jamais pour ceux qui y prirent part.

Nous étions sept ; non parce que ce chiffre est magique ; mais bien parce qu'il y a dans une bouteille de vin sept verres. Le programme était d'un repas pantagruélique et de grande classe. Pour ce, un de nos amis avait mis à notre disposition sa maison,

sa cuisinière et les talents de sa femme, elle-même cordon-bleu de qualité rare. Sans autre commentaire voici le menu qui fut consommé. Concert parfait où vins et plats étaient intelligemment mariés. Nous fûmes à table de huit heures du soir à deux heures du matin. A la fin du repas j'avais pris six livres !

# MENU

*Vermouth*

*Crème de céleri*

*Hors-d'œuvre*

*(Chablis 1er cru, 1915)*

*Homard mayonnaise*

*(Clos Ste-Odile)*

*Truite saumonée à l'Asturienne*

*(Montrachet 1911)*

*Filet de boeuf aux champignons*

*(Château Rauzan Bassies 1898)*

*Bourguignon d'original à la vieille mode*

*(Hospice de Beaune 1915)*

*Epices*

*Galantine truffée (pigeonneux, langue)*

*Foie gras de Strasbourg*

*(Grand Vin d'Anjou)*

*Lièvre en terrine*

*(Haut-Brion 1906)*

*Perdrix aux choux*

*(Châteauneuf du Pape 1911)*

*Fonds d'artichaut à la crème*

*Endives au beurre*

*Petits pois à la française.*

*Fromages :**Beloeil — Hollande — Oka — Camembert —**Roquefort — Kraft — Gruyère.**(Pommard Colin-Bourrisset 1905.)**Crème Royale**(Vouvray Monopole 1904)**Fruits — Noix**Demi-tasse**Fine Champagne 1915 — Cointreau — Curaçao Orange*

Il paraît qu'il y eut ce soir-là un fameux tremblement de terre dont on parla longtemps. Bien que raisonnablement sobres, je vous le jure, nous n'en sentîmes rien. Nous allâmes nous coucher la conscience en paix et l'estomac bien lesté.

Je ne vous ai donné ce menu que pour vous démontrer que chez nous les bonnes traditions ne se perdent point. Et que par bien des côtés nous restons français. Quel effet ces confidences gastronomiques auront eu sur vous, je l'ignore. Que diriez-vous d'un bon foie gras, avec un verre de chambertin ?



## *Sentiment*

Le Canadien français a des côtés absolument imprévus. Je dirai même qu'il est parfois d'un illogisme déconcertant. Ce qui ne le rend pas facile à comprendre pour l'étranger.

Avec quelle facilité nos gens brodent des mots anglais sur la trame de leur parler quotidien ! Et le garagiste de Louiseville ou le maçon de Saint-Jean parlent à la fois anglais et français. Par ailleurs, nous ne ratons pas une occasion de vanter nos origines. Nous faisons nôtre l'héritage de la culture française. Nous appelons « *notre folk-lore* » un folk-lore presque exclusivement français de France. Chaque fête, chaque foire agricole fait flotter le tricolore. Avec tout cela comment le Français débarquant sur nos bords ne s'attendrait-il pas à une réception fraternelle. Pensez-vous ! Tenez: revenant moi-même de Paris après quelques années où j'avais acquis une barbe et l'accent, sur le quai de Montréal le premier mot que j'entendis grommeler par le douanier ce fut: « Maudit français ! » C'est que j'insistais pour qu'il laissât passer mes livres sans les feuilleter un à un. Dame ! revenant de Paris, je devais avoir, comme on dit crûment chez nous, des livres cochons. Mais ce que je pris alors pour du zèle, je le soupçonne aujourd'hui, ce n'était probablement que de la curiosité. Quoi qu'il en soit, il revint à de meilleurs sentiments lorsqu'il eut aper-

çu un titre qui le rassura: *La Vie de Jésus*. Je vis alors renaître son sourire et l'examen fut bâclé de confiance. Pour moi, je bénis le sort qui l'avait fait ignorant de la littérature française. Car cette vie de Jésus n'était évidemment pas de Félicien Rops..., je veux dire: ... de Daniel-Rops. Ne confondons pas, justes cieux ! Et vous qui connaissez la différence entre les Rops, je vous en supplie, soyez discrets !

En fait et pour ce qui est de la France, l'amour du Canadien pour elle s'arrête généralement, dans le temps, à 1792, date de la Convention qui abolit la royauté et rompit avec la tradition. Le Canadien a pour son ancienne mère-patrie un attachement que l'on pourrait appeler épisodique. Il aime la France de Jeanne d'Arc mais ignore celle de Louis XI, ce bien curieux homme. Le siècle de Louis XIV l'éblouit; mais le brillant dix-huitième est maudit du Canadien français. Pourtant si le premier lui donna Frontenac et l'intendant Talon, il lui valut aussi Bigot. Le second donna Montcalm même s'il ne put empêcher la cession. Mais quand on pardonne à Louis XIV mademoiselle de Lavallière et la Montespan, pourquoi reprocher à Louis XV le Parc-aux-cerfs et la Pompadour ?

Il y a encore plus surprenant. On croirait que la seule France du trône et de l'autel ait gardé une place au cœur des Canadiens français. De la Révolution ils ne retiennent en fait que la guillotine. Pourtant, c'est une véritable passion que gardent nos gens pour Napoléon. Sa légende les affole. J'ignore s'il en est encore ainsi; mais jadis peu de foyers chez nous se passaient de quelque gravure qui rappelât l'épopée bonapartiste. Le Canadien qui va en France visite les Invalides. Comme tout le monde. Mais il y apporte une dévotion qui dépasse la simple curiosité touristique. S'il va à Fontainebleau, oubliant même le François Ier qui fit découvrir le Canada c'est pour retrouver le souvenir de l'Empereur. Il foule avec respect les pavés, durs au pied, de la Cour des adieux. Emu, il regarde par delà l'étang le pavillon discret où le triomphateur d'Austerlitz et le vaincu de Waterloo modela ses projets et endormit ses désespoirs. Des Canadiens vont aussi à la Malmaison, en ce lieu charmant et morne où règne encore le parfum d'une Joséphine assagie par l'âge et attristée par l'abandon.

Dans ma jeunesse, la passion bonapartiste fut encore exaspérée par le succès de monsieur Rostand, cet équilibriste de l'alexandrin, ce génial montreur de marionnettes. Les libertés qu'il avait prises avec l'histoire ne scandalisèrent personne. C'est que l'histoire nous paraît plus vraisemblable quand elle est d'accord avec nos préjugés. L'Aiglon emplumé de mensonges qu'il nous offrait séduisit toute ma génération. Dans les chambres de jeunes filles, le portrait du Roi de Rome était placé entre l'image de la Vierge et le bénitier rococo. J'eus une cousine délicieuse qui justifia le choix de son époux en terminant la liste de ses qualités par: « Et surtout, vous avez sûrement remarqué combien il ressemble à Napoléon. » Cette fois je fus jaloux de l'Empereur.

Il est néanmoins une chose que les Canadiens ne sauraient pardonner à Bonaparte. Ce n'est pas le moins du monde, comme on pourrait le croire, le fait de s'être marié religieusement deux fois par suite de je ne sais quel tour de passe-passe; et d'avoir répudié Joséphine, une Américaine. Chose plus étonnante encore, ce n'est point non plus la violence qu'il fit au pape. A ce pape dont on ne peut guère prononcer le nom sur nos bords. Non. Ce que mes compatriotes reprocheront toujours au grand Napoléon, c'est de n'avoir jamais songé à reprendre aux Anglais le Canada.

N'allez pas me dire surtout que le désir d'un retour à la France, à la France républicaine, vous vous rendez compte ! que ce désir pourtant est dès longtemps passé. Et qu'il y a belle lurette que le souvenir de la conquête est accepté, oublié. Il y a quelques années je me trouvai dans la bonne ville de Québec. A une réunion culturelle. Là j'entendis un homme important évoquer avec des larmes dans la voix, je cite: « le jour à jamais regretté où le Canada changea d'allégeance et dit adieu au drapeau français ». Ce sont là ses paroles textuelles, telles que ma mémoire, généralement fidèle, les reçut. Pour ma part, jamais je n'eusse commis l'anachronisme de parler d'un drapeau français au dix-huitième siècle. Le poète s'est permis de chanter le drapeau qui « ferma son aile blanche et repassa les mers » ! Licence poétique un peu forte ! Car le *hic*, c'est qu'avant Napoléon, la France



n'avait point de drapeau. Au temps de la royauté, chaque régiment avait le sien. Il y avait bien en outre le pavillon royal; mais réservé à la maison de France. De vrai, l'idée de nation, de patrie, de peuple même était à peu près inconnue, inexistante. Provinces et individus changeaient constamment d'allégeance sans que leur vie en fût le plus souvent troublée. Tout était au Roi. Et Louis XIV ne dit que la vérité quand il affirma: « L'Etat, c'est moi ». On mourait « pour son roi » et non pas pour son pays. C'est la Révolution qui fit naître, vigoureuse, l'idée de patrie et de nation.

Mais revenons à nos moutons: en l'occurrence, le sentiment napoléonien chez les nôtres. C'est que j'ai en tête une petite histoire. Et bien jolie ! C'est même un fait historique encore que très peu connu. Je ne puis me rappeler d'où je la tiens. Mais je l'ai vu imprimée quelque part. En outre, je me demande si mon vieil ami Robert de Roquebrune, historien des plus sérieux ne me l'a pas confirmée, lui pour qui grimoire et archives n'ont plus guère de mensonges. Mais voici l'aventure. Elle est si curieuse qu'elle mérite d'être vraie.

C'était la grande époque napoléonienne. Le soleil d'Austerlitz éblouissait. Les abeilles impériales butinaient l'Europe entière pour en faire leur miel de gloire. Or si lentes que fussent les communications transatlantiques, les nouvelles ne laissaient pas de parvenir en ce lointain Canada, anglais depuis moins de cinquante ans; ce qui veut dire que les pères de famille se souvenaient d'être nés sujets du Roi de France. Bien sûr, les dépêches étaient officiellement bordées de noir. Etant anglaises, elles ne parlaient que de défaites. Mais ce mot anglais de *defeats*, se traduisait en français par *victoires*. Les yeux de nos habitants tournés vers les rivages européens voyaient à l'horizon le reflet magnifique de la splendeur impériale. Pour un peu, ils eussent entendu gronder le canon. Quand fut conclue la paix imposée par le vainqueur aux nations vainement coalisées, une idée germa dans l'esprit de quelque vieux fidèle canadien. Il trouva des compagnons à qui il donna à communier de son plan et de ses espérances. Si bien que un beau jour, d'un navire touchant la terre française débarqua une délégation. Ils étaient une demi-douzaine. Du bateau ils pas-

sèrent dans la diligence qui le long de la Seine les conduisit vers Paris, nid de l'Aigle.

Emus de toucher ce sol français dont ils avaient tant rêvé, y retrouvant la terre ancestrale, ils furent sinon éblouis du moins stupéfaits de Paris. Car ce n'était point la ville admirable que nous connaissons mais bien une ville immense, grouillante, aux rues obscures et zigzagantes, sans aucune des avenues et des places somptueuses qui l'ornent aujourd'hui. A peine installés dans un hôtel minable et bon marché, ils se présentèrent aux bureaux et demandèrent tout simplement... une audience de l'Empereur ! Rien de moins.

On devine les sourires, la surprise, les refus, les explications condescendantes. On les renvoya de bureau en bureau. Dans chacun ils recommençaient d'expliquer qui ils étaient, d'où ils venaient et qu'ils voulaient parler à sa Majesté Impériale. Ils ne pouvaient s'empêcher de faire état de leurs sentiments. On sut donc qu'ils étaient canadiens. Des bords du Saint-Laurent. Ce qu'ils voulaient ? La chose la plus simple du monde. Mais ils ne pouvaient la dire qu'à l'Empereur lui-même. Un fonctionnaire adroit finit par leur tirer le ver du nez. Ils voulaient décider Napoléon à reprendre le Canada à l'Angleterre. Comment ? Ah ! cela regardait sa Majesté. Pour eux, il leur était égal que ce fût par une victoire, comme pour les provinces belges, par un traité, comme pour la Rhénanie, ou même par un achat. L'empereur avait bien vendu la Louisiane. Mais en tout cas, il fallait que le Canada redevînt la Nouvelle-France.

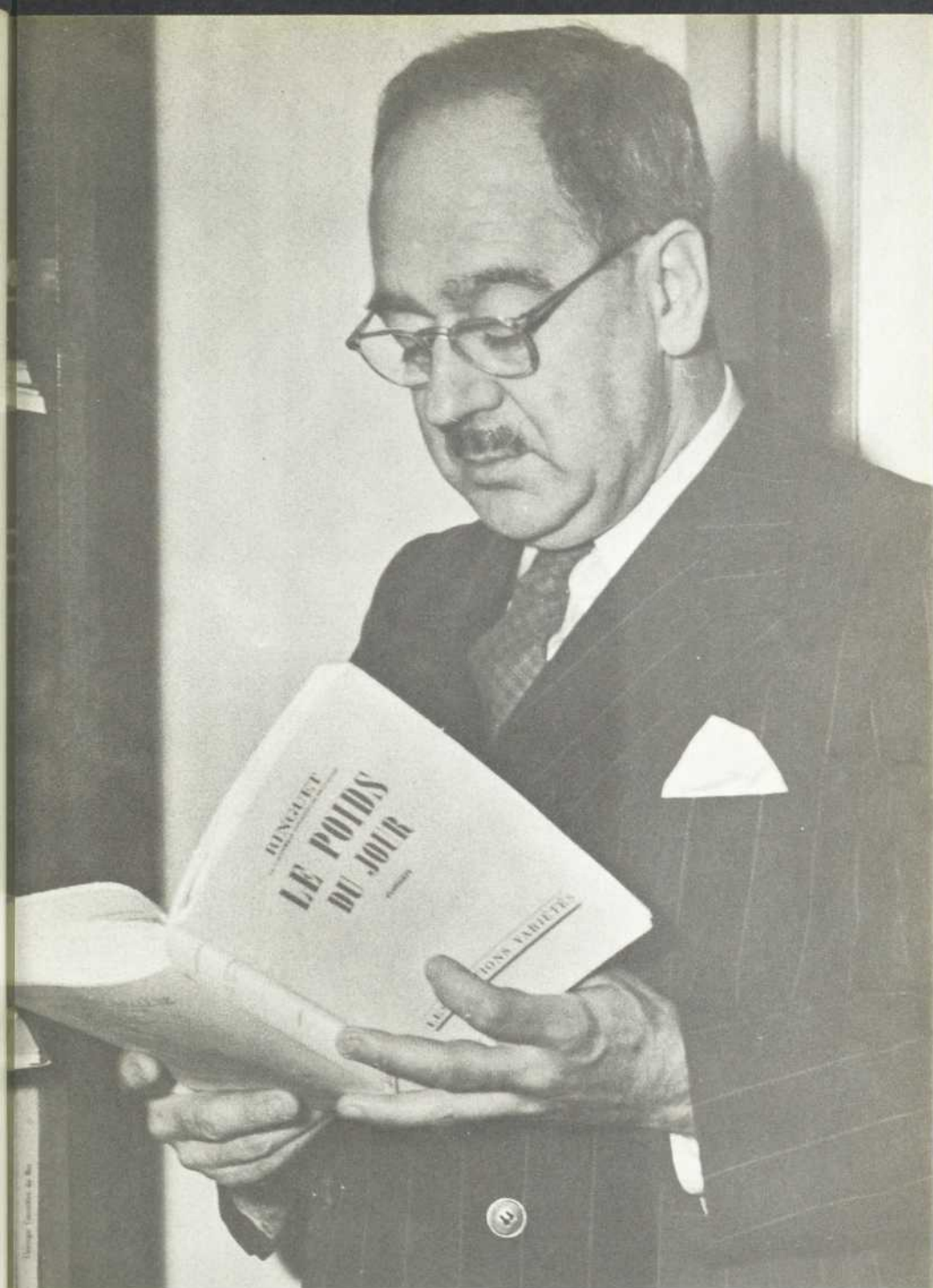
Tout le temps de leur séjour, ils furent tenus à l'œil par la police de Fouché. Ils firent toutes les antichambres, toujours éconduits, toujours persistants. On se les renvoyait comme un ballon. Cela devenait un jeu. Sauf pour les agents, soupçonneux par métier et à qui cette histoire semblait de mauvaise farine.

Un jour, ils eurent néanmoins une lueur d'espoir. Fouché lui-même consentit à leur accorder audience. Quand ils eurent fini de parler le ministre les renvoya avec des mots vagues, des gestes pressés. Napoléon connut-il jamais leur démarche ? Cela est plus que douteux. Ils reprirent tristement la bateau pour Québec.

Cette histoire est touchante. Une telle confiance mérite mieux que l'oubli. Elle montre combien nos gens ont le sentiment de la fidélité. Et aussi qu'ils ne manquent point d'imagination. Tenez ! Connaissez-vous l'histoire tout aussi authentique de ces trente Canadiens français qui un jour décidèrent de fréter en commun un navire, de le charger de fusils, de poudre; et de partir pour... conquérir le Brésil ?

Vous ne la connaissez pas ! Eh bien ! ce sera peut-être pour une autre fois.





Le docteur Philippe Panneton, au moment de la parution de son roman,  
*Le Poids du jour*, en 1949.



Lors d'une réception à Lisbonne, en 1955. L'ambassadeur s'entretient avec le nonce apostolique.



Le docteur Panneton et le ministre de l'Éducation du Portugal visitent, à Lisbonne, une première exposition d'art esquimau, en 1958.

## *Acteur et spectateur*

Il a tant de gens qui se font apologistes de la vertu, qu'il n'est certes pas sans mérite d'oser glorifier sinon le vice, ce qui n'est pas admis dans la bonne société, du moins les défauts.

Plusieurs fois déjà il m'est arrivé de vanter ici même un dérèglement où je veux à toute force voir un précieux ressort de l'activité humaine: la curiosité. La *curiosité* sans laquelle il n'est pas de culture ni de découvertes aucunes. Pour cette fois, c'est à l'*inconstance* que je ferai appel. Cela pour expliquer ma fantaisie. En effet, vous n'êtes pas sans avoir remarqué comment je saute ici à cloche-pied d'un sujet à un autre. Sans lien. On y retrouve bien, à l'occasion, sinon une tonique, à tout le moins une dominante: Trois-Rivières et mes souvenirs trifluviens. Mais je me laisse généralement aller à mon naturel, qui est de passer d'un thème à l'autre au gré du caprice. Car des souvenirs de théâtre, j'en ai des plus divers. Théâtres où je fus tour à tour spectateur, claqueur, critique et même acteur.

La première fois que je fus sur les planches — expression qui n'a pas en Europe le même sens que chez nous ! — la première fois donc que j'osai affronter le public, j'avais quelque quatre ans. Vocation précoce ! Dans le grenier de la maison de campagne où nous passions l'été les enfants avaient décidé de donner pour l'ébaudissement des parents une « grande soirée drama-



tique et musicale ». Je n'étais pas à l'affiche. Mais le programme n'était pas à moitié que, jaloux, je décidai de faire aussi mon petit numéro. Profitant d'un changement de décor et d'une distraction de ma mère, je montai sur le plateau, fis une révérence le dos à l'assistance et y allai de mon couplet. Hélas ! S'il est une chose où je suis plus mauvais qu'acteur, c'est chanteur. Pour comble à mon alphabet il manque une lettre. Je ne puis prononcer les R ; il me faut les truquer. Or ma chanson était sur le *crocodile*. Elle était ainsi : « Le cro- cro-cro- cro-cro cro-cro- codile, est mort au bord du Nil, il ne croquera plus n'en parlons plus ». Dans le public, ce fut le délire. Tout rougissant, je crus à une ovation. Tant il est facile de prendre ses désirs pour la réalité.

Une telle expérience, si j'eusse compris, m'eût éloigné à jamais d'un métier par ailleurs si peu avouable que, vous ne l'ignorez pas, pendant longtemps l'Eglise refusa la sépulture chrétienne aux acteurs. Plus tard il m'arriva néanmoins de récidiver. Une voix de soprano passable me valut quelques rôles de page ou d'ange annonciateur dans les représentations collégiales. Qu'elles étaient curieuses, ces pièces pour patronage. Et surtout ces drames où l'on arrivait en changeant partout les *elle* en *lui* à supprimer tous les rôles féminins. *La Fille de Roland* ainsi opérée devenait le *Fils de Ganelon*. Dans les opérettes, les couplets de l'ingénue étaient chantés par quelque jeune soprano, à cause des duos. Cela, pour éviter qu'une jupe ne vint donner aux adolescents des idées lubriques. Le résultat, nos braves metteurs en scène paraissent l'avoir toujours ignoré. Je puis maintenant leur dire que ces sopranos au visage d'Antinoüs inspiraient parfois aux spectateurs des songes involontaires mais encore plus coupables. Douce simplicité de nos bons maîtres !

Passé à l'université je connus le théâtre un peu plus sérieusement. C'était à Québec. Aimable et accueillante, cette ville manquait alors de distractions intellectuelles. Pour me reposer de l'anatomie et de la chimie, je m'inscrivis au Conservatoire que venait d'ouvrir un comédien français du nom de Gandrille. Son souvenir reste pour moi attaché au rôle du *Chemineau*, de Richepin qu'il joua avec assez de talent. Il avait une moustache impressionnante, le sens de l'autorité, de la faconde et une femme des

plus douces qui répondait au nom curieux de *Quoy*. Mais oui: Angèle *Quoy*. Avec lui, nous nous lançâmes dans le répertoire. Entre autres je fus Chrysale, des *Femmes Savantes*. Je fus aussi Eraste, du *Légataire universel* de Regnard; avec, s'il vous plaît, une blonde et fine moustache. Le soir de la générale, notre maître Gandrille se précipite vers moi: « Au moins, me dit-il affolé, au moins vous n'avez pas oublié l'épée. « L'épée ? dit-je tout surpris, quelle épée ? » — Mais, reprit-il, ... l'épée... d'Eraste. Il paraît que ce fin (!) jeu de mot est une tradition de théâtre, reprise à chaque représentation de la comédie.

C'est à cette époque que j'assassinai Adjutor Savard. Cela vaut d'être compté. Les étudiants de Laval avaient décidé de donner un spectacle dramatique. On avait choisi une pièce édifiante: *Garcia Moreno*, de quelque père Delaporte. On avait toutefois eu soin de supprimer deux vers du texte. Car l'auteur y avait eu le mauvais goût de féliciter Moreno d'avoir instauré l'instruction gratuite et obligatoire dans sa république sud-américaine. Or c'était justement le temps où le satanique journal appelé *Le Pays* faisait campagne en faveur d'une loi identique pour le Canada français, au grand scandale des dirigeants de notre instruction publique. Quoi qu'il en soit, on trouva facilement un Garcia Moreno: Adjutor Savard. Mais il fallait trouver aussi son assassin: le « juif franc-maçon, ce vieil oiseau de proie », qui lui faisait son affaire au dernier acte. Dans tout Québec, il ne se trouva personne qui voulut risquer son salut éternel en acceptant un pareil rôle. Qui eut l'idée de s'adresser à moi ? je ne sais. Peut-être Garcia-Adjutor lui-même. Il m'avait vu lisant *Le Pays*. De sorte que le soir de la première, qui fut aussi la dernière, on vit votre serviteur en « juif franc-maçon ». Vêtu de torchons, l'air haineux et répugnant comme il convenait, je tirai dans la coulisse un coup de revolver à blanc. Sur quoi Garcia-Adjutor surgit en scène, sur le cœur la main rougie de sauce-tomate. Puis il tomba, avec précaution, mais en criant à tue-tête et avec le trémolo de circonstance: « Dieu ne meurt pas ! » Tout comme si cette vérité n'eut pas été évidente.

Devenu étudiant à Montréal, je montai en grade. Je me sacrai critique théâtral. C'est en cette qualité, et sans rémunération aucune, que j'offris mes services à l'hebdomadaire *Le Nationaliste*.



A ce prix, je fus accepté. Cette année-là, un de nos théâtres — car nous en avions alors plusieurs, et qui faisaient florès — un de nos théâtres avait lancé un concours de pièces canadiennes en un acte. On en avait retenu une demi-douzaine. Si j'ai bonne mémoire, le prix fut gagné par une institutrice de l'Ouest canadien une... Marie Lefranc, alors inconnue. De sa pièce je n'ai rien retenu, sinon que le héros, un trappeur, répétait constamment d'une voie étranglée ce cri héroïque: « Passe-moi le *pain-killer* ! » Mais le concours n'était pas achevé que le directeur du *Nationaliste* appelait le chef de rédaction. Ce grand patron — nul autre que Henri Bourassa — trancha de sa voix bien spéciale: « Je viens de découvrir dans vos colonnes une espèce de chronique théâtrale. Or le théâtre n'existant pas, il n'y a à cette rubrique aucune raison. Elle est donc supprimée à partir de ce moment même. » Cet ukase mit fin à ma carrière de critique. Et ce fut pour moi la fin des fauteuils gratuits.

C'est peu de temps après que je devais pour la dernière fois briller aux feux de la rampe. A la fois une fin et un sommet. Cela, lors de la visite d'adieu de la divine Sarah Bernhart. Amputée, vieillie, elle n'en attira pas moins les foules.

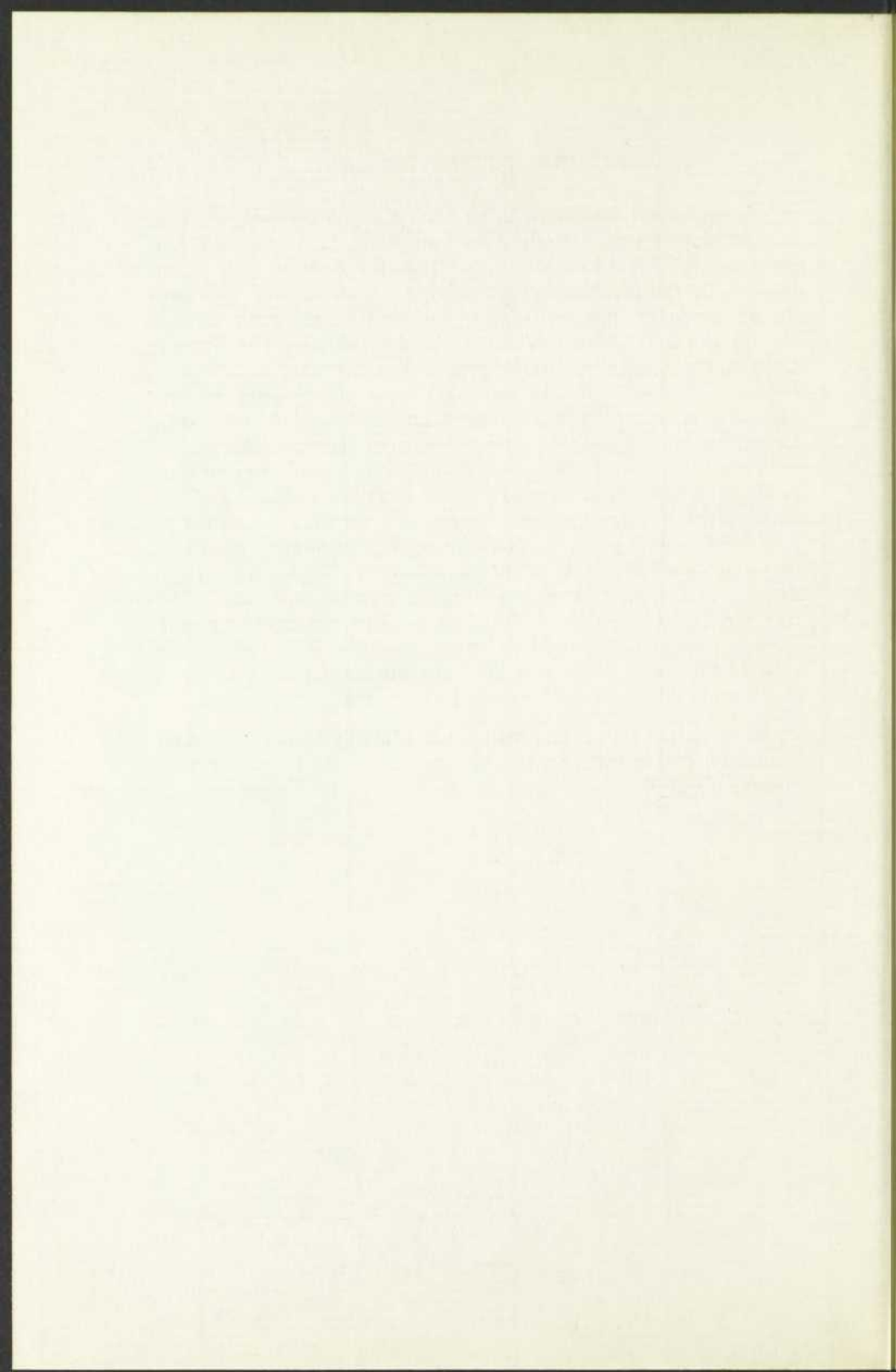
Ma réputation de comédien avait-elle traversé les mers ? Reconnaissait-on enfin l'existence, au Canada, d'un conservatoire rival de celui de Paris ? Toujours est-il que l'on fit appel à mes talents. Dans une des scènes qui composaient le spectacle et que nous donnâmes, la divine Sarah, moi et quelques comparses, elle était Cléopâtre; moi, j'étais le troisième soldat syrien, à gauche. Dans *Jeanne d'Arc*, monseigneur Cauchon était un brave taver-nier de la rue Ontario. Moi, un des inquisiteurs dominicains, ton-sure comprise. Pas tout à fait dans mes cordes; mais enfin... pour l'*art* ! Nous fûmes, la Divine et moi, applaudis et rappelés.

Ainsi prit fin dans une apothéose, ma carrière d'interprète. Je ne devais plus connaître, de ce moment, que les joies, moins éclatantes du spectateur. A Paris, au théâtre de la Renaissance et au Vaudeville, je manifestai fortement. Car engagé par le chef de claque, penché au-dessus du poulailler, je devais me faire péter les mains sous peine de renvoi. La Comédie-Française me laissa un peu froid, je l'avoue. Il s'en fallait encore de quelques années



qu'elle ait ouvert ses impostes au souffle révolutionnaire de l'ancien employé du gaz, le grand Antoine. Celui-là, il me fut donné de le voir, boulevard de Sébastopol, dans *La Bataille*, si je ne me trompe. De fait mes préférences allèrent à deux théâtres dits alors d'avant-garde et que le Français moyen ne patronnait pas. Je fus un des fervents du Vieux Colombier. Dirigé par Jacques Copeau, comédien plutôt faible mais animateur admirable. Sur ses tréteaux se trouvait alors un jeune acteur de composition qui connaîtrait quelque fortune malgré un défaut de langue. Un nommé... Louis Jouvet. Et aussi une actrice: Valentine Tessier ! Qui n'a pas vu Valentine dans *Le carrosse du Saint-Sacrement* n'a pas vu vivre la comédie en chair et en os. Et quelle chair, mes aïeux ! Enfin je fus de ceux qui applaudirent, librement cette fois, les efforts de Lugné-Poé sur la scène de l'*Oeuvre* pour faire admirer au public parisien Strindberg et Crommelynk, Ibsen et Jean Sarment. Au Théâtre de l'*Oeuvre*, je vis la désastreuse reprise du fameux *Ubu-Roi*, d'Alfred Jarry. C'est à l'entracte qu'Abel Hermant se promenant, se tenant la tête à deux mains et disant à la cantonnade: « Non ! Quand je pense que j'ai autrefois écrit que c'était là un chef-d'œuvre digne de Shakespeare ! »

Je ne sais si tout cela vous amuse. Mais j'y trouve personnellement un plaisir réel. En fait, je vous dirai que le théâtre reste pour moi une des belles expressions de la culture humaine.



## *L'incendie de Trois-Rivières*

Avez-vous déjà joué les Néron ? J'entends par là, non pas : Avez-vous déjà jeté des chrétiens aux bêtes ce qui est donné à bien peu de gens ? mais bien plutôt : Avez-vous déjà vu brûler votre ville natale ?

Ce rappel du fils d'Agrippine n'est ici, je l'avoue, que pour saisir votre esprit. Rien de tel qu'un haut-le-corps pour éveiller l'attention du lecteur. A propos, vous ignorez peut-être que cette histoire de l'empereur romain jouant du luth en regardant flamber Rome à quoi il aurait fait mettre la torche, eh bien ! une si violente histoire ne serait qu'un commérage de cette méchante langue de Suétone. Le chroniqueur ne fit que recueillir, un siècle après le fait, les potins de Suburre et du Transtévère. D'autres historiens, plus sérieux affirment que le même Néron était à une bonne cinquantaine de milles du « lieu du sinistre », comme écrivent nos quotidiens ; et que, par conséquent, il lui fut impossible de chanter en vers et en musique, monté sur une tour, l'effroyable spectacle. Il en serait donc de ce fait comme du panache blanc de Henri IV, dont on sait maintenant qu'il était noir ; du mot de Cambronne, dont Cambronne lui-même se défendit comme un diable de l'avoir jamais prononcé ; ou de la brillante réponse de monsieur de Frontenac accommodée à la sauce héroïque par nos historiens.



Si Néron, en dépit de la légende, ne vit pas brûler Rome, je suis, moi, de ceux qui ont vu brûler leur ville natale. Oh ! je ne suis pas le seul dans ce cas. Il y aura bien un certain nombre de Rimouskois ou de Nicolétains pour revendiquer ce regrettable honneur. De fait, l'incendie collectif n'est que trop fréquent chez nous. Et nos sapeurs sont gens occupés.

L'homme a le goût de la catastrophe. A preuve la vogue des romans de meurtre; la place qu'occupent dans les bulletins de nouvelles la crémation accidentelle et quasi quotidienne de familles entières; et surtout la constance avec laquelle le journal offre, chaque jour, en tête de la troisième page, la photo de la voiture où trois personnes « ont trouvé la mort dans une tragédie de la route. » C'est un fait que le prédicateur est plus éloquent parlant de l'enfer que du ciel. Aussi le souvenir de la catastrophe à laquelle on a pris part, ne fût-ce que comme spectateur, est-il d'importance.

C'était le 21 juin 1908. Il était quelques minutes après midi sonné, ce dont je suis sûr; car fidèles à la tradition canadienne, nous venions de nous asseoir à table. Soudain nous entendîmes sonner le tocsin à l'hôtel de ville. Ayant alors, comme d'ailleurs je l'eus longtemps, la passion des incendies, je quittai la table pour suivre les voitures.

Deux enfants, jouant à la balle sur un mur, avaient vu leur jouet entrer par une fenêtre dans un grenier plein de foin et de vieux meubles. N'y voyant goutte, ils avaient frotté une allumette.

Quand j'arrivai, toute la maison flambait. Les habitations voisines commençaient à roussir. En toute hâte, on sortait hardes et meubles pour les déposer sur la place du marché. Mais une demi-heure plus tard, tout le pâté était en flammes. Je n'oublierai jamais un pauvre chat, menacé d'être grillé vif. Poursuivi par le feu, il était monté, d'étage en étage, sur le toit d'une maison élevée. Les flammes déjà avaient percé derrière lui. Il ne lui restait que la corniche. La pauvre bête, miaulant d'épouvante, regardait alternativement derrière elle, le feu, puis devant elle les trente

pieds de chute du toit jusqu'au pavé. Mais il est toujours des cœurs sensibles. Malgré l'horreur de la conflagration montante, deux femmes sur le trottoir tendaient leur tablier en adjurant la misérable créature de sauter. Un moment vint où le poil se mit à grésiller sur le dos de la bête. Un mouvement, et elle tomba dans un tablier sauveur.

Cela se passait rue Saint-Georges, il me semble. Derrière, le Marché à foin, désert, n'offrait pas de prise au fléau. En montant, c'était heureusement la rue des Forges. Etroite en vérité, elle offrait le rempart de ses vieilles maisons de pierre, dont plusieurs centenaires. Mais la chaleur du brasier fit naître le vent. Le vent soufflant sur le foyer l'attisa. Bientôt le Marché prit feu. Puis la rue des Forges sur une longueur de trois ou quatre pâtés, tout le centre commercial de la petite ville, ne fut plus qu'une immense flambée.

Avouerai-je ma curiosité ? Trop jeune pour être utile à qui que ce fût, je voulus au moins connaître du spectacle toute la saisissante et horrible beauté. Je grimpai dans le clocher de la cathédrale. De là, je vis que tout le cœur de ma ville flambait. Il m'est resté l'image de cette monstrueuse apparition, comme une géante toute droite dans le ciel, avec sa tunique de fumée noire, sa chevelure d'étincelles et sous ses pieds, d'innombrables langues de feu. Il m'est resté surtout la rumeur d'épouvante qui d'en bas venait vers moi. Sur la basse grondante des flammes, piquée parfois d'explosions étouffées, un crépitement continu. Et les cris de la foule délirante, le galop éperdu des chevaux traînant des voitures d'où se répandaient sur la chaussée couvertures et batterie de cuisine. A travers tout cela, minces et combien futiles, les cloches des voitures pour incendies; et les sapeurs criant, courant de-ci, de-là. A chaque maison dont la plomberie crevait par l'effroyable chaleur, la pression baissait dans les lances. Bientôt les hommes casqués n'eurent plus qu'à regarder, bras ballants, l'ogre qui dévorait la ville: à chaque bouchée, une maison.

Un souffle jeta vers le clocher où j'étais une volute de fumée et un embrun de chaleur. La crainte me saisit. Tout courant, je



descendis et me réfugiai à la maison, tout près. La famille était dans le parterre. Même mon oncle Joseph était venu de la banlieue avec sa grande voiture où mettre les meubles. Pessimiste comme toujours, mon père regarda la marée inéluctable monter vers sa maison. « On va y passer, sûrement, on va y passer, » répétait-il. Ma mère descendait le perron, portant une nappe où elle avait jeté son argenterie. Ma jeune sœur de dix ans serrait sur son cœur ses trésors: sa tirelire, sa vieille poupée et son chapeau neuf. D'ici nous apercevions les flammes qui consumaient les remises municipales, de l'autre côté du parc. La chaleur nous venait par rafales. Descendant quelques pas, je me rendis au coin de la rue Alexandre que de ce point je pouvais voir en enfilade. Elle restait encore intacte, étonnamment vide sous le dais opaque de la fumée. Je regardais, quand soudain... Toute la rangée de maisons, côté incendie, se mit à rouler des volutes de fumée puis, d'un coup, s'embrasa. L'instant d'après, une voûte de flammes basses se forma au-dessus de la rue qui devint un tunnel infernal. Tout disparut dans un tourbillon noir piqué de rouge. La rue, en bloc, flamba.

Déjà le quartier des affaires avec ses maisons vénérables et ses enseignes parlantes n'était plus que murs croulants et tisons ardents. Le vent avait tourné. Maintenant c'étaient les maisons et les hôtels bordant le fleuve qui flambaient. On ne pouvait passer sur le quai qu'en se mettant sur le visage un mouchoir mouillé; aussitôt séché, tant était ardent le souffle, à cent pas. En haut, le fléau rencontrait sur son chemin la vieille et massive église que l'on appelait encore « la Paroisse ». Extérieurement, rien ne la désignait à l'attention, que son âge et sa simplicité même. Mais l'intérieur était un bijou. Chaire, voûte, autels, pilastres, tout était orné de motifs dorés, un des plus beaux ensembles que nous ait donné la vieille école canadienne de sculpture sur bois. Le curé en était monsieur Dusablon, brave homme et homme de goût. A ce moment du sinistre, à côté de la Paroisse, les Filles de Jésus avaient organisé une procession dans la cour de leur couvent. La communauté entière disait le chapelet à voix haute. Au centre, une statue de la Vierge que l'on promenait en rond, comme pour tracer un cercle magique que le démon du feu n'oserait franchir.



Tout cela dans l'air embrasé qui laissait à la bouche un âcre goût de cendre et sous la pluie d'étincelles qui tombait comme une neige infernale.

Tout là-haut, grimpé sur le toit de son église, monsieur Dusablon avait tenté d'éteindre les commencements d'incendie avec un maigre boyau. Puis, l'eau ne coulant plus, en écrasant les tisons du pied. Sur son visage noirci, la sueur délayait le charbon. Il souffrait trop pour pleurer, sûr de la catastrophe prochaine, ne pouvant quand même croire que son amour et sa foi ne parviendraient pas à triompher. Puis il se rendit compte. Déjà la toiture commençait de rougir par places. En dix endroits, sous la corniche, fusaient des fumerolles. Alors il descendit, la soutane déchirée et trouée de braises attachées à la ceinture. Armé d'un marteau et d'un ciseau, il tenta d'arracher au moins le panneau de la chaire, la plus belle pièce. Mais la nef déjà se remplissait de fumée. Les tisons tombaient sur les bancs. Il dut sortir en courant de la vieille église qui commençait de flamber sous ses yeux rougis plus de larmes que de fumée. Et quand subitement la flamme apparut, longue à lécher le clocher jusqu'à la croix, monsieur Dusablon se mit à genoux et offrit à Dieu son sacrifice, le plus dur qu'il eût jamais fait.

La Paroisse fut la dernière victime; le couvent des religieuses, la borne qui ne fut point franchie. Le reste de la ville, le quartier justement que nous habitions, dût son salut à deux constructions salvatrices dont personne ne parla. Au coin des rues Alexandre et Hart, le bloc de pierre du temple méthodiste fit dévier le fléau. Rue Bonaventure, ce fut la petite « mitaine », le temple anglican dont les encadrements avaient roussi mais dont les murs de meulière s'écaillèrent mais ne cédèrent point.

Le soir tout était fini. Les pompiers venus de Montréal n'eurent à arroser que des braises.

Le conseil municipal se réunit le lendemain pour délibérer. — « Si vous m'eussiez écouté, dit un conseiller, cette catastrophe eût été évitée. Mal outillée, que pouvait notre brigade ! Tandis que si nous avions eu la pompe à vapeur dont j'avais proposé

l'achat, le désastre eût été circonscrit. Que cela nous soit une leçon. J'espère que dès ce soir nous allons voter l'achat d'une pompe moderne ».

— « Ouais ! reprit un vieil échevin. A quoi bon une pompe à vapeur ! C'est pus la peine de l'acheter, à c't'heure qu'on a tout' passé au feu ! »

## *Québec, ville noble*

Quand on parle de Québec, les Montréalais sourient. Ils ont tort. En fait, la plupart connaissent Québec en Américains. Pour l'avoir traversée au pas de course et avoir loué une « calèche » pendant une heure. Ils sont parents des touristes qui se vantent d'avoir « fait le Louvre en une heure et demie ». Mon sentiment à moi, est bien différent. Pour avoir habité Québec, je suis resté un peu Québécois; même si je naquis ailleurs.

Mais le Québec que je connus, étudiant, a bien changé comme naturellement changent toutes les villes vivantes. Et Québec est vivant. Il — ou elle, je ne sais vraiment comment dire — il s'est modernisé. Le port a perdu de son importance aux profits de Montréal, (bientôt au profit de Chicago), mais les industries nombreuses l'ont enrichi. Chose curieuse, si la population y a augmenté et de beaucoup, il y a peut-être moins de vrais Québécois qu'autrefois. C'est que la majorité des habitants actuels sont nés ailleurs; pour la plupart dans les campagnes environnantes qui lui ont fourni un apport de bonne nature; et homogène. Montréal ne saurait en dire autant, qui devient de plus en plus une société des nations. En outre, chose curieuse, ce Québec modernisé on l'a en même temps retouché dans le sens ancien; le bout goût de rebâtir certaines des vieilles portes que l'on avait sottement détruites.



Mon Québec, celui de 1914, était lui-même déjà différent de celui que hanta Arthur Buies ce chroniqueur plus oublié qu'il ne mérite vraiment. Son Québec a disparu depuis longtemps, celui qui provoquait, sans les justifier, ses mots amusants et cruels. J'en citerai néanmoins deux, assuré que l'on pardonne facilement les taquineries de ceux qui nous aiment. Et j'aime Québec. J'ai toujours aimé Québec. J'ai écrit un jour: J'ai choisi d'habiter Montréal. Je ne le regrette pas. Car j'ai fait un mariage de raison qui, pour moi du moins, a réussi. Mais si j'eusse fait un mariage d'amour, c'est Québec que j'eusse épousé.

Ne reprochant au fond à Québec que de ne pas être à Paris, Arthur Buies écrivit un jour: « La nature avait fait de Québec un roc. Ses habitants l'ont creusé et en ont fait un trou. » Le mot est dur. Plus dur encore et plus injuste, celui de Jules Fournier, Montréalais invétéré qui disait: « Il y a une belle chose à Québec: ... le train pour Montréal. » Et puisque j'en suis à taquiner les Québécois, je rappellerai enfin le mot de ce boucher d'Outremont à qui une cliente d'origine québécoise demandait qu'il expédiât sur l'heure sa commande: « Impossible avant cet après-midi », refuse le boutiquier. Mécontente, la cliente: — Je vous assure que à Québec, on est plus aimable. On le ferait ! — Ah ! de reprendre le boucher, je ne sais pas comment on fait chez vous, à *la campagne*; mais ici, en ville... »

C'est en '14, en 1914, que je partis pour la Vieille Capitale. Ayant quitté LA PATRIE et le journalisme, j'acceptai l'offre paternelle d'aller faire ma médecine à Québec. Le choix de cette ville venait apparemment de deux causes. La première était le sentiment de ma mère. Montréalaise de naissance, elle avait toujours gardé envers Québec une affection d'autant plus étonnante qu'elle n'y séjourna jamais. Deuxième raison: Montréal était une ville grande, remplie de dangers pour un jeune homme de vingt ans déjà trop porté à s'écarter de la piste familiale et à prendre la contrepartie des usages trifluviens.

Quoi qu'il en soit, nous partîmes à trois, pour Québec, trois amis, futurs étudiants. Par le bateau nocturne qui, venant de Montréal passait aux Trois-Rivières après minuit pour toucher

Québec au matin. Comme aujourd'hui. Sauf que ce moyen de transport connaissait alors une vogue que l'auto a tuée. A bord il y eut un conciliabule. Quand nous nous couchâmes, notre décision était prise: nous irions nous engager le lendemain dans l'artillerie au fort Beaumont.

Nous nous réveillâmes, ... un peu moins décidés. Regardant par le hublot, nous eûmes la surprise d'apercevoir non pas le majestueux cap Diamant; mais bien le cap de la Madeleine! Le brouillard nous avait retenu toute la nuit à deux lieues de notre point de départ. Ce n'est donc qu'à midi que nous rejoignîmes la Basse-ville. A mesure que le soleil montait, notre enthousiasme guerrier descendait. De sorte qu'en débarquant nous prîmes, tel que d'abord prévu, le chemin abrupt qui mène à l'Université. Nous la trouvâmes difficilement dans les rues étroites et vieilles, romantiques aussi, qu'elle a quittées pour un quartier plus joyeux mais moins traditionnel. Puis, pendant deux ans logé au 9½ rue Saint-Jean, j'arpentai horizontalement et verticalement de la ville, les passages, les chemins de ronde et les côtes; tous remplis d'imprévu. Puisque à tout moment on débouchait à l'improviste pour recevoir aux yeux soit la très belle côte de Beauport, soit la perspective infinie du fleuve embrassant l'île d'Orléans, ou les falaises hautes de Lévis, en face.

Québec avait alors trois points cardinaux: la Terrasse Dufferin, le Château Frontenac et le Parlement.

La Terrasse était et est encore le nombril de Québec. Je doute qu'il existe à cinq cents lieues à la ronde quelque chose d'aussi prenant, d'aussi saisissant. Pour ma part, jamais mon admiration ne s'en est lassée. Je comprends que mon vieil ami Bob Pilot, après tant d'autres peintres, ait pu exprimer ce lieu remarquable sous tant d'aspect variés. J'ignore si touchant la Terrasse, les coutumes locales ont changé. Probablement. De mon temps, il était de bon ton de s'y promener un quart d'heure ou une demi-heure au coucher du soleil, en sortant de table. Mais il n'y fallait jamais flâner, si l'on était du monde *bien*. Encore moins s'y accouder pour admirer le paysage. L'après-midi on n'y voyait guère que les touristes. Un rite particulier était celui du dimanche midi. La



grand-messe de la Basilique finissant, tous les notables: ministres, juges, professeurs et aristocrates montaient vers la Terrasse. On y faisait deux tours. Pas plus. Puis on partait dîner. Car à partir d'une heure, c'était tout Saint-Sauveur et Saint-Roch qui prenait d'assaut la promenade. Un Québécois de bonne famille serait mort plutôt que de s'y montrer alors.

Pour ce qui est du Château Frontenac, il avait vraiment l'air d'un château. En ces temps déjà lointains, l'hôtel était plus québécois que touriste. On prenait le thé, on y dansait. Tout cela dans cette partie qui fait front sur la Terrasse et qui est aujourd'hui déserte. Car de nos jours l'activité se concentre en la partie arrière, sans vue aucune et sans rien de cette noblesse qui caractérisait le Château de 1915. Tous les vieux québécois pleureront avec moi, j'en suis sûr.

Le Parlement, lui, n'a guère changé. Il s'est tout simplement étendu en s'adjoignant de nouveaux bâtiments dont la plupart sont d'assez bon goût. Pour les étudiants le Parlement, c'est-à-dire l'administration provinciale, n'existait qu'en tant que gagne-pain. Nombre d'entre eux travaillaient, comme on disait, *à la session*. On les y engageait comme surnuméraires pour le coup de feu de la session annuelle des Chambres. Cela, comme par ailleurs l'emploi au bureau de poste, était le viatique des étudiants peu fortunés. On y accédait facilement, sans protection ou à peu près. Je me rappelle néanmoins une élection à la faculté de droit de Laval. L'un des candidats était fils de ministre provincial, donc en ce temps-là, libéral. L'autre, fils de politicien fort influent à Ottawa, donc conservateur. Le plus clair de la lutte consista en promesses. Le fils-à-papa libéral promettant force situations à la Session, s'il était élu, et un boycottage, s'il ne l'était point. Tandis que le conservateur en faisait autant pour le service des Postes. L'un ou l'autre fut élu, je ne sais plus lequel, sans que en fait rien ne fût changé aux emplois, évidemment.

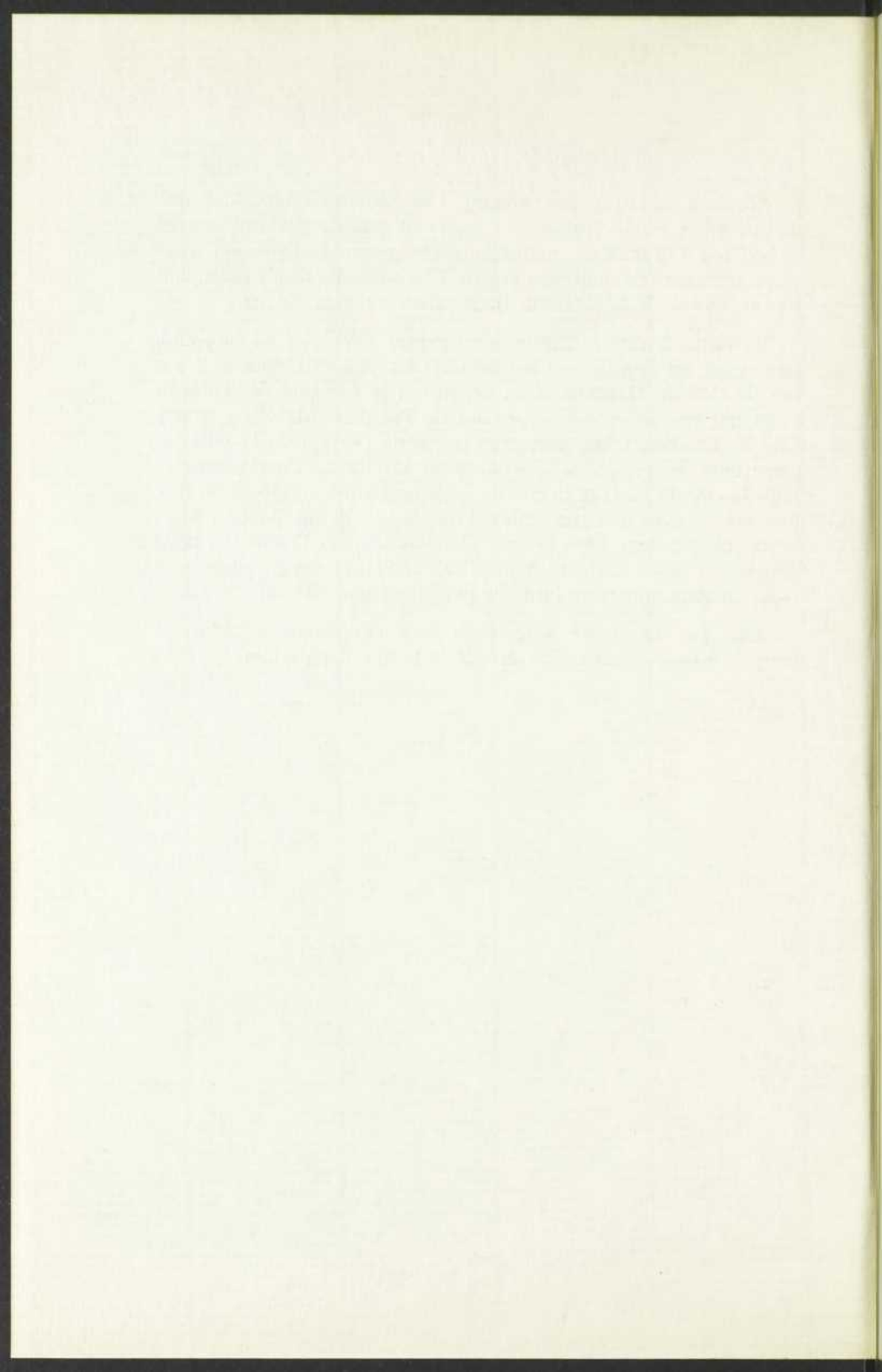
La rue Saint-Louis était encore la rue noble qu'elle a cessé d'être. Dans la Grande-Allée, qui la continue hors des murs, on était souvent plus riche; mais on était moins coté. Habiter la *Cité*, et être inscrit au Club de la Garnison, cela vous



plaçait tout de suite son homme. Car Québec était alors une de ces villes où la fortune ne marchait pas de plain-pied avec le bon ton. On était de qualité, suivant la vieille expression française, même si l'on était sans argent. L'aristocratie ne s'y fabriquait pas en une seule génération. Il en fallait au moins deux.

Je viens de dire *la Cité* et c'est exprès. L'emploi du mot *cité*, pour *ville*, est l'un de nos barbarismes les plus crispants. Il n'y a pas de *Cité de Montréal*, n'en déplaise à la Loi dite des Cités et villes qui traduit monstrueusement de l'anglais. Mais il y a une *Cité de Québec*. C'est, correctement, cette portion de la ville incluse dans les remparts. Comme pour la cité de Carcassonne et jadis la *cité* de Paris et la *cité* de Londres. Ainsi aurait-on pu dire naguère — avec quelque regret: J'habite la ville de Québec. Mais je ne suis pas logé dans la cité. Qu'attendent les Québécois pour adopter la façon correcte, puisqu'eux seuls ont cet avantage que seuls en Amérique du Nord, ils possèdent une cité, une vraie.

Que j'ai de plaisir à ressasser tous ces souvenirs. Mais le temps s'écoule comme s'est écoulé le temps depuis lors.



## Mes chasses

La mémoire est un miroir déformant et infidèle. Aussi aimé-je cette définition de l'histoire: « *Le récit* d'événements qui n'ont probablement jamais eu lieu, en des endroits où l'on n'est jamais allé, raconté par quelqu'un qui n'y était pas. » Voilà comment, ayant vécu les souvenirs que je raconte ici, je me qualifie mal comme historien. Néanmoins, je maintiendrai toujours qu'un récit historique n'est digérable que s'il est agréablement coloré par l'imagination. Heureusement qu'il reste toujours, même chez l'historien le plus invétéré, un peu d'imagination qu'il glisse inconsciemment dans ses ouvrages.

Venu l'automne, les journaux pleins des exploits synégétiques, me rappellent mes chasses. N'est-ce pas là, en effet, cette époque où en toute légalité les plombiers se changent en Nemrods et où les médecins à qui la chasse à l'homme est permise en toute saison, laissent ce gibier pour courir sus à chevreuils et perdrix ?

Pour ce qui est de la perdrix, qu'on les pourchasse me laisse froid. Je ne tolère la sottise que si elle a l'excuse de la beauté. Aussi mangé-je la perdrix sur son lit de choux sans aucun scrupule de conscience ni d'estomac. Tandis que je souffre de voir nos porte-fusil battre les fourrés à la poursuite de ce chef-d'œuvre de grâce



naturelle qu'est notre chevreuil. Voilà nos chasseurs partis en forêt, dès le petit matin, à l'heure où le soleil oblique blondit à peine le sous-bois à travers la mousseline de la buée matinale. Les écureuils trottaient, affairés à remplir leurs magasins de noix et de glands. Les derniers pinsons chantent et les grives laissent tomber leurs notes mélancoliques. Le geai bleu froisse les dernières feuilles. Si bien qu'un esprit sensible à la beauté ne peut que s'arrêter, pour accorder sa respiration à celle de la Nature. Chut ! Dans la clairière, là-bas, quelque chose a bougé. C'est un jeune cerf, frémissant sur ses pattes fines comme de verre filé. Sa robe est humide de rosée. Il lève la tête et nous montre sa poitrine couleur de crème brûlée. Son nez sensible hume l'odeur des feuilles mûries par l'automne. Heureusement, ses yeux ne me voient pas, caché que je suis dans un taillis; ses yeux grands, beaux et doux. Je reste là, figé par la joie. La bonne bête tourne de mon côté sa tête où les bois sont encore petits et veloutés. Je voudrais, tendant la main, pouvoir toucher son fin museau que gante la plus douce des peaux; sentir sur mes doigts sa respiration tiède et toujours haletante. Et je saisis ma caméra, mets au point et attends le moment de parfaite beauté... POUM ! On vient de tirer. Mon pauvre chevreuil fait un bond, un seul, et retombe. Sur sa poitrine encore battante s'étend un rouge et cruel plastron. Ce soir, les citadins verront passer une voiture arborant le trophée. Demain dans le journal, je verrai mon homme photographié en pied, fusil au côté. Sur le capot de la bagnole, quelque chose s'écrase, bavant et saignant, langue pendante et yeux ternis, une chose laide qui hier était un être de beauté et de douceur. On en mangera quelques tranches, puis on jettera le reste. Le panache ira s'accrocher au mur jusqu'à ce qu'on le jette aussi au dépotoir.

Je ne suis point cruel de nature. Mais que ne donnerais-je pour voir un jour photo à mon gré ! Un mâle superbe, le cerf cette fois, portant haut ses bois triomphants; et à son côté, étendu sur le capot de sa propre voiture, langue pendante, yeux vitreux et flanc rougi, le chasseur dont ce serait bien le tour. Chasser le tigre ou l'ours, courir le taureau, cela présente un risque pour l'homme. La partie est presque égale. Tandis que... Enfin !

Mes débuts synégetiques à moi, consistèrent à chasser à coup de bâton les tamias, les *suisse*s, que leur mauvais sort amenait sur les arbres de notre parterre. J'ai déjà raconté comment en ce même lieu j'avais tenté d'appivoiser les oiseaux en me mettant du beurre sur le nez, à l'instigation de mon taquin de grand frère. Aimant les oiseaux, je ne puis aimer les écureuils. Malgré leur amusante vivacité. Je ne saurais leur pardonner de chiper au nid les œufs des fauvettes et des pinsons. A Laprairie, surveillant une bergeronnette et son nid pendu au bout d'un rameau, j'ai vu un écureuil profiter de l'absence de la mère pour saisir l'œuf et courir sur la branche, le petit œuf bleu sous le bras comme un paquet tandis que la maman voletait en pleurant après l'assassin.

En tout cas, il m'est arrivé de tuer des bêtes. J'ai même tué un oiseau. C'était à la Pointe-du-Lac. J'avais dix ans. On m'avait prêté la 22 de mon frère avec laquelle nous chassions d'habitude, comme seul gibier, la boîte de conserve comme Tartarin chassait la casquette. Ce jour là il faisait midi, un midi chaud et lumineux. Armé de mon fusil, je me glissai dans un fourré derrière la maison. Soudain, presque sous mon nez, quelque chose remua sur une branche. J'eus alors le réflexe de tout homme à qui on met entre les mains un fusil. J'eus le désir du meurtre. Je tirai, quelque chose dégringola que je ramassai.

C'était un tout petit oiseau, un oiseau-mouche, un colibri. Dans ma paume humide et tiède, ses ailes frémissaient encore. Sur sa gorge rubis, brillante comme un joyau, du rubis liquide coulait doucement à travers la plume et venait me teinter les doigts. Mes yeux stupéfaits virent mourir ce joyau. Ses yeux de perle noire s'éteindre. Sa tête tomber et pendre. L'aiguille de son bec se fendre pour montrer la langue fine. Et je vis sur la lumière de son plumage descendre le crépuscule gris de la mort. Bientôt je n'eus plus dans la main qu'un pauvre petit objet inerte, gris, taché de rouge gluant. Tout cela je l'avoue aujourd'hui. Et j'avoue aussi, non à ma honte mais à ma gloire, que honte j'eus, honte à pleurer. Je méprisai ma main souillée et l'arme de mon crime. Je n'eus point besoin de faire serment. De ce jour, je n'ai pu toucher un fusil.



Etre pêcheur est autre chose. Je fus un peu pêcheur, je dis bien pêcheur; et non pécheur. Comme pêcheur à la ligne, mon seul titre à mention serait la distinction d'avoir pris un canard. Mais oui. Au mépris de la loi, j'avais installé dans un lac du Nord une ligne dormante. Quand je la vins lever, j'eus la surprise d'y trouver accroché un canard sauvage.

Un fretin avait saisi l'appât. Un plus gros poisson avait pris le fretin. Le canard saisit le poisson. A mon tour je saisis le canard que nous mangeâmes sans scrupule.

Cette histoire ne surprendra pas les vrais chasseurs. Tous diront aussitôt: « Cette histoire, ce n'est rien à côté de celle dont je fus le héros. » Et ils vous sortiront un de ces mensonges auprès de quoi ma vérité n'aura l'air de broutille. Sans attendre, renchérissant sur la mienne, je rappellerai que près des Trois-Rivières on allait, puisque moi j'ai pêché le canard, on pouvait aller à la chasse au brochet. Mais oui, à la chasse au brochet. Sur la petite rivière Godefroi qu'un ponceau enjambait, justement là où sont les bas fonds sablonneux et limpides. Peu méfiant et même, disons-le, un peu sots, les brochets y venaient faire la méridienne. Du tablier du pont, rien de plus simple que de fusiller ces imbéciles silhouettes sur le sable clair et qu'il suffisait ensuite d'aller cueillir à la main.

Mais revenons à mes chasses. D'expédition, je n'en fis jamais qu'une. Et qui certes n'avait rien d'un safari africain. J'accompagnais un apprenti chasseur qui cherchait son premier trophée. Vous savez bien, ces panaches que l'on accroche d'abord dans le living-room de la ville; puis, sur les instances de l'épouse, au mur du chalet, au-dessus de la cheminée; pour finalement les reléguer, tout mités à la base et tout poussiéreux dessus, en un coin de la vérandah.

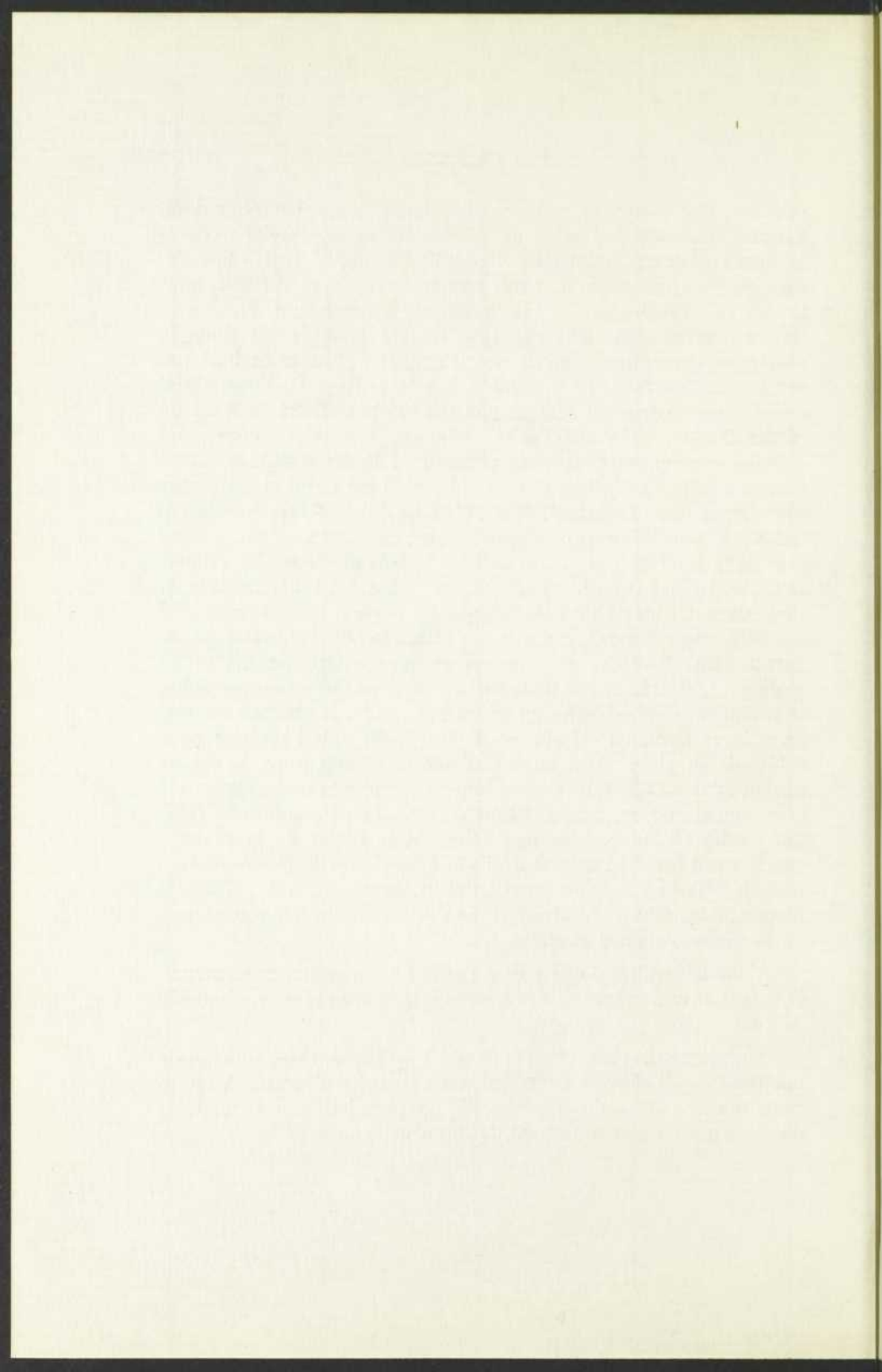
Or étant en séjour au lac Masketsy, près de cet endroit enchanteur et au nom délicieux qu'est *Harvey Junction*, nous décidâmes de prendre l'affût sur une petite île du lac Croche. Non ! Pas celui que vous connaissez. Car vous savez bien que des lacs Croche, des lacs Fret, des lacs Clair et des lacs Long, il y en a quelques centaines dans le pays. En face de l'île petite, sur la rive



opposée, une vasière offrait une abondance de ce nénuphar dont, paraît-il, raffolent les orignaux. Sûrement, nous pouvions compter que l'un de ces animaux y viendrait à l'aube s'offrir à la carabine de mon compagnon. Nous passâmes une nuit difficile, près du feu de branchettes qui sans cesse allait s'éteignant. Nous grelottions, enveloppés dans nos trop minces lainages. Et toute la nuit nous entendîmes sans le voir l'animal s'ébrouer et barboter sur la vase, en face. Pour comble, dès le portage de l'après-midi nous avions sottement mangé nos sandwiches. Dans le fond du bissac, longtemps avant l'aube, affamés, nous découvrîmes un solitaire concombre; toutes nos victuailles ! Je détestais le concombre, ce légume sans allure et sans finesse. Il me parut si savoureux que depuis j'en fais mes délices. Enfin ce fut l'aurore. Exorbitant nos yeux, nous vîmes une masse sombre et mouvante sur le fond noir de la forêt encore nocturne. Puis le jour glorieux vint éclairer le fauve. Le nez dressé, il cherchait sans doute à saisir les émanations dangereuses qu'un vent oblique lui portait. C'était un animal superbe, un prince des orignaux, un élan à la poitrine puissante, au garrot velu, barbiche au menton et sur la tête un andouiller glorieux. C'était le maître de la forêt, le père de faons innombrables, le vainqueur des biches à cent lieues à la ronde. Je vis mon compagnon lever le canon frémissant de son fusil, puis l'abaisser pour raffermir sa visée. Afin de lui laisser le champ libre, je fis un pas en arrière et ce faisant, mis le pied sur une branche sèche. Un craquement sonore, puis l'instant d'après, la détonation du fusil, que l'écho répéta comme une salve. Mais l'éclat de la branche cassée avait touché l'animal trop tôt. Quand vint le plomb mortel, il avait déjà bougé, d'un bond subit et invraisemblable. L'instant d'après, nous vîmes son arrière-train disparaître dans le fourré avec un bruit craquelant d'incendie.

Voilà le résultat d'une nuit à l'affût ! Mon compagnon maudit et le sort et moi-même en des termes que la convenance m'interdit de citer.

Moi, je ne dis rien. Car j'étais pas trop fâché, assez satisfait de ma rouerie. Et d'avoir eu la présence d'esprit d'écraser à temps cette branche de cèdre repérée dès le petit-jour sur laquelle je n'avais eu qu'à mettre le pied, le moment venu.



## *La ville et le parc*

Quand les hommes inventèrent la maison, et au lieu de prendre comme refuge des abris naturels se construisirent des huttes groupées en villages, le besoin d'un lieu de rassemblement s'imposa à leur esprit. Au centre du cercle des habitations, on garda un espace libre. Les Grecs l'appelaient l'*agora*. Là naquit véritablement la démocratie; à ciel ouvert. Là s'organisa la société telle que nous la connaissons. Avec les Romains, grands bâtisseurs, l'*agora*, toujours environné de temples et d'édifices publics, l'*agora* devint le *forum*. L'orgueil des consuls l'encombrait de statues et de bâtiments divers. Mais on garda toujours en son centre un espace libre où se rassemblait le peuple, où discouraient les rhéteurs. C'était le cœur même de la cité. Tout autour: les temples majeurs, les arcs triomphaux et les basiliques qui étaient à proprement parler des cours de justice. Tout près encore, le marché.

Avec le moyen-âge, la place publique garda son importance malgré la concurrence du château. Puis le développement des villes commença de lui imposer nouveau visage. On y planta des arbres, on y mit des bancs, on en fit un parc. Quand les villes devinrent tentaculaires, et que les distances y furent décuplées, le parc ne fut plus qu'un ornement. On le garda néanmoins par un souci nouveau qui était celui de l'esthétique. La science même



s'en mêla et prôna les jardins sous couleur d'hygiène. Aujourd'hui la vie de nos villes n'est plus centrée sur la place ou le parc. Dans les villages, le parvis de l'église tient lieu d'agora du moins à l'heure de la sortie de la messe. Mais pour quelques instants seulement. Des métropoles, le cœur est maintenant le quartier des affaires, ce labyrinthe de fossés étroits entre les massifs pâtés. Le cœur de New York c'est Broadway près de Wall Street, bien plus que la Cinquième Avenue près du Rockefeller Center. Il y a bien le Times Square. Il ne garde son prestige que du fait de l'habitude. Les temples des dieux ont été remplacés par les temples à Marilyn Monroe et à Clark Gable. Sur ce Times Square, essayez pour voir de tenir une réunion électorale; ou même de flâner ! La police aura vite fait de vous rappeler que ce n'est point là un *agora*. Il ne le devient qu'un soir par année: le trente et un décembre, pour quelques heures.

La déchéance de la place centrale date de peu en notre monde. Il y a moins de cinquante ans, elle avait sa journée dont les phases variaient. Le jour, le marché. Le soir, les flâneurs, les strâtes, et les politiciens amateurs. A la nuit, les amoureux. Tout cela a bien changé.

Le parc Champlain de Trois-Rivières me servira d'exemple et d'illustration. Son destin se retrouve identique, j'en suis sûr, dans toutes les villes petites ou grandes. A Montréal, ce serait la Place d'Armes. Autrefois centre de la vie montréalaise, ce n'est plus aujourd'hui qu'un lieu sec où attendre le tramway ou l'autobus. Personne n'y vient plus musarder; on s'y bouscule plutôt. Comment y flânerait-on aujourd'hui. Il n'y a plus d'arbres aimables à l'ombre desquels se promener en devisant.

Jadis toutes les villes avaient leur parc petit ou grand dont je suis certain de reproduire l'image en dessinant celle du parc Champlain. Image animée et vivante, scène où se résumait la vie des citadins. Quel est aujourd'hui le centre réel de Trois-Rivières ? Est-ce la rue des Forges, avec le marché et l'agglomération des boutiques ? En tous cas ce n'est point, ce n'est plus assurément le parc. Ce l'était autrefois. Si un étranger m'eût alors demandé: « Conduis-moi, je te prie, au cœur du cœur de ta ville », je n'eusse

pu hésiter. Je l'eusse guidé vers le parc et vers le triste kiosque qui en marque le centre. Par les allées ondulant sous les vieux érables qui forment un étang de verdure; entre l'église, phare de la vie religieuse et l'hôtel de ville, phare de la vie communale. Aujourd'hui je ne saurais guère de quel côté tourner ses pas. Serait-ce du côté de la gare ? Ou du côté du fleuve ? De même à Québec où ce noble carré, entre l'hôtel de ville et la basilique, n'a plus guère d'âme ni de signification. Tout y est passé du côté de la terrasse, du moins pour ce qui est de la haute ville. Encore faut-il songer que les habitants des quartiers nouveaux et périphériques ne connaissent plus de la grande ville que les grands magasins. En vain chercherait-on aujourd'hui un espace libre qui fut aux Québécois ce que l'agora était aux Athéniens.

Il reste toutefois des exceptions: Joliette, par exemple. C'est qu'il s'y trouve une place, une vraie place publique à l'ancienne. Elle est telle dans son harmonie que je ne puis la voir sans plaisir. Elle me rappelle certaines places des vieilles villes d'Europe. C'est à Joliette, un quadrilatère allongé entre les façades marchandes qui de partout le bordent. Divisés en deux parts égales, elle a dans chacun un élément dominant. D'une part le marché, de l'autre l'hôtel de ville. C'est là en vérité une ordonnance plaisante et logique. Si bien que pour longtemps elle sera nécessairement le pôle de la vie joliettaïne.

Pour revenir au parc trifluvien, il n'a guère d'importance désormais, tellement la ville a grandi. S'y rendre est pour les familles extrêmes tout un voyage. Par exemple, les gens du quartier de Notre-Dame-des-Sept-allégresses... les gens de ce lointain quartier n'y viennent plus guère. Qu'y viendraient-ils chercher ? Leurs achats faits rue des Forges, ils prennent l'auto pour rentrer plus rapidement chez eux et n'ont même pas un regard pour les ramures désertes que leur offre vainement le parc.

Mais je le revois, celui que l'on appelait simplement jadis le Carré, tel que je le connus dès mon enfance. Il avait comme encore aujourd'hui d'un côté l'hôtel de ville, de l'autre la cathédrale. Celle-ci solide et sans ornement, d'un gothique mesquin et, flanquée du palais épiscopal bâti de belle pierre douce à l'œil. Côté



ouest, des maisons bourgeoises dont celle de mon père. Chacun de ces éléments séparés du parc par rue et trottoir. A cette époque les trottoirs étaient de madriers. La rue étroite, un lit de poussière profonde ouatant le pas des chevaux. Restait un côté, celui de l'est. Là, on ne voyait que l'arrière de maisons banales et une clôture de bois brut. En fait, le Carré n'avait et, hélas ! n'a encore que trois côtés qui fussent ouverts.

Les arbres du parc d'alors étaient immenses. Ils me paraissaient tels et je soupçonne que pour une fois ce n'est pas là une illusion. Ils étaient vieux, nombreux et serrés. Leurs branches jointes tout là-haut fermaient complètement le ciel. On y était à l'abri de la lumière dure des midis comme de l'étouffante chaleur de la canicule. De si loin où je suis présentement dans le temps et l'espace, je n'aperçois ni massifs de fleurs, ni plates-bande entretenues mais plutôt une négligence assez agréable. Peut-être quelques touffes de géraniums et quelques bouquets de pensées multicolores, fleurs faciles. Les allées étaient sinueuses comme le rêve; le gravier doux au pied et craquant à peine; les bancs à demi-cachés par les buissons. Qui entrait sous ses ombrages voyait aussitôt s'apaiser toute hâte, toute impatience. On n'y rencontrait en fait à peu près que des vieillards, des chômeurs et des enfants, tous ceux-là pour qui de la vie rien ne compte que le moment présent.

Le parc toutefois n'était guère favorable aux amoureux car il n'offrait point de retraite. De jour, l'esprit austère de la petite ville ne savait permettre que l'on s'embrassât dans les sentiers; pas même que l'on s'y tînt par la taille. La nuit venant eût été plus favorable. Mais cette époque avait gardé l'habitude européenne d'enclorre les parcs. Le carré Champlain était ceint d'une clôture haute de huit pieds, aux barreaux en forme de lances. A la bruyante, le gardien passait par les allées avec son tambour, chassant devant lui clochards, amoureux, vieillards et enfants comme le Maître d'une basse-cour pousse devant lui la volaille attardée. C'était le moment où les couples traînaient quelque peu, tandis que les enfants fuyaient épouvantés de crainte d'être enfermés pour la nuit dans la forêt pleine d'ombre et de terreur.



Ressuscitant en moi ce décor passé, j'y rencontre des visages connus. Ils sont en fait peu distincts. L'âge a pâli les couleurs de la fresque et effacé à demi les traits des personnages. Je crois les reconnaître à certain détail qui frappa mon esprit d'enfant; mais qui est peut-être trompeur. Peut-être prêté-je à l'un ce qui était de l'autre. Ainsi je vois passer lentement monsieur Lajoie, notre voisin. Il cache dans un foulard de soie le mal qui lui ronge la joue. Puis son image se brouille. N'est-ce pas plutôt monsieur Aubry qui porte un cache-nez pour qu'on ne voie pas son visage malade? Monsieur Aubry. Au fait, c'était lui le gardien. Lui qui le soir nous chassait en souriant vers nos foyers. Lui qui sans trop insister pressait les couples attardés. Lui qui se penchait sur les maigres fleurs. Lui que je revois balayant d'un balai de branches les feuilles de son dernier automne. Tiens, voici le chef Bellefeuille avec sa canne noueuse et sa longue barbe de père Eternel. Et ce petit homme court qui marche sec et pressé? Mais oui... c'est celui que tout le monde appelait « le petit athée ». Réputation qu'il devait peut-être tout simplement au fait de manquer trop souvent la messe ou d'avoir des idées par beaucoup trop libérales.

Il y avait un soir où le Carré connaissait une animation extraordinaire: le jeudi. Le « bon soir » par excellence pour les jeunes filles en mal d'amour. C'était, et c'est probablement encore, jour de concert pour la fanfare locale. De bonne heure les voitures se garaient le long des trottoirs, sur les trois côtés accessibles du parc. Les bancs avaient été pris à l'avance. Sur les vérandas des maisons environnantes, garnies d'invités, les jeunes gens profitaient des coins où l'ombre était favorable. Au long des trottoirs combles se formaient deux courants de sens opposé. Au début, les jeunes hommes marchaient par deux ou par trois, échangeant des œillades et des agaceries avec les jeunes filles pareillement pairées qu'ils croisaient ainsi à chaque tour. Le concert n'était pas à moitié que les couples étaient formés. Quelques coups secs sur un lutrin: le chef est en place. Le chef? Le père Weber. Court de cuisses et lunettes d'or. A moins que ce n'ait été un lorgnon. Petite moustache blanche et impériale de même. (Là-dessus, même imprécision de mon souvenir.) D'où était-il? je l'ignore. Probablement d'Allemagne.

Le carré Champlain ! Il me rappelle aussi cette dernière sortie de mon grand-père Ringuet, que j'ai déjà rappelé. Et les feuilles peintes par l'automne dont je couronnais la tête de ma sœur cadette. Le grand-père est parti depuis longtemps là où sont passées les feuilles. Des cheveux gris, bientôt blancs, couronnent maintenant et le frère et la sœur. Nous ne passons plus par les allées du parc aujourd'hui peigné, ratissé, fleuri comme jamais. Plus beau mais, nous semble-t-il, moins aimable.

L'auto est venue qui a fait de la campagne même lointaine le parc prochain du citadin. La presse de la vie ne saurait s'accorder aux longues flâneries sur les bancs durs et ombreux. Il y a plus de quarante ans que je ne suis allé m'asseoir près du kiosque pour y attendre que le beffroi de l'hôtel de ville sonne midi. J'irai pourtant un jour. J'en fais le projet que je ne réaliserai sans doute jamais. Mais de le désirer n'est-il pas déjà un commencement de réalisation ! J'y reverrais probablement des vieillards engourdis sur les bancs, des hommes d'affaires traversant en toute hâte, des ménagères allant vers la cuisine. J'y retrouverais surtout des enfants : petits garçons et petites filles. Et parmi ceux-là un enfant de cinq ans les yeux grands ouverts à la vie qui s'en vient. Un enfant qui serait moi-même.

## *La mode 1900!*

Un auteur et qui n'a pas l'*imprimatur* de l'abbé Bethléem ce guide involontaire des assoiffés de mauvaises lectures, un « auteur de triste talent », dirait le bulletin paroissial, écrivait ceci: « La religion a beaucoup fait pour l'amour en en faisant un péché ». Ce qu'il complétait et expliquait ailleurs en disant à peu près: « Pour faire de la Femme (avec majuscule) ce qu'elle est devenue parmi nous, il a fallu la religion, qui lui donna des scrupules, et la mode, qui lui donna des voiles. »

C'est un fait que l'on imagine mal un homme des cavernes excité par le passage d'une voisine sans la feuille de vigne classique. Rien, paraît-il, n'éloigne plus de l'amour que le nudisme intégral. Tandis que la jeune voisine de dix-huit ans, fût-elle difforme mais du seul fait que ses charmes sont voilés de vêtement, inspire à l'adolescent des images prohibées. S'il connaissait fatalement le désir, qui est physiologique, notre homme des cavernes n'avait assurément rien à imaginer. Point de mystère. Et sans mystère, point de madrigal ni de sérénade. Pas de roman.

De telles considérations pseudo-philosophiques me sont inspirées l'été par la vue de jeunes filles s'ébattant sur une plage. Et



cela appelle à mon esprit la comparaison entre le vêtement d'aujourd'hui, singulièrement réduit, et celui d'il y a non pas dix mille ans mais seulement cinquante. Que mes lecteurs timorés se rassurent. Il est vrai que je suis en équilibre sur la clôture étroite qui sépare la franchise de l'indécence. Mais je prendrai garde de ne point tomber du côté péché, ainsi que le craignent mes lecteurs d'âge mûr et que commencent de l'espérer mes lecteurs d'âge moins refroidi. Tout ceci pour en arriver à parler du vêtement féminin d'autrefois.

En fait, dès longtemps je déplore non pas tant la licence du costume de nos charmantes compagnes, — je laisse cette croisade à ceux qui en ont l'obligation — mais bien plutôt que la révolution survenue dans leurs habitudes vestimentaires n'ait pas été imitée par la mode masculine. Que cette attitude libérale ne vous étonne point. Et surtout que les plus de cinquante ans se rappellent ce qu'était, quand nous étions jeunes encore, le costume du parfois beau sexe. Pour les moins de quarante ans, ce qu'ils en apprendront les laissera assurément surpris sinon incrédules.

Ma connaissance du vêtement féminin des années mil neuf cent, sans être de première main, si j'ose m'exprimer ainsi, est quand même suffisante. En vérité, je connais mieux les modes de 1950. Et sans être expert, j'ai assez bien connu comment s'habillait la femme entre les années 1920 et l'époque actuelle. De nos jours, les voiles de la pudeur sont réduits à l'indispensable. Parfois, à peine. A se demander même le pourquoi des quelques fils de laine ou de soie dont font semblant de se couvrir les concurrentes au titre de Miss Univers.

Un tel habillement, ou plutôt un tel déshabillement, était inimaginable à nos mères, au temps des *cozy-corners*, des *boudoir-caps* et des collections de cartes postales illustrées. Pour moi, c'est par ma mère que je connus, le plus naturellement du monde, les différentes pièces qui composaient alors l'armure externe de la pudeur. Sur les dernières couches vestimentaires, mon ingéniosité d'enfant alla chercher des précisions dans les catalogues illustrés des comptoirs postaux. Qu'elles étaient nombreuses les pelures; et complexes ! Chargées de rubans, de jours, de dentelles. Sous ces

atours, la femme prenait une forme qui rappelait tout sauf celle que lui avait donnée la nature. Les coins de femme encore visibles étaient si rares que l'imagination pouvait s'emballer. Toutes les femmes nous étaient Aspasie. Car rien ou à peine ne restait visible qui eût pu détromper amoureux et poètes.

Avec ses bottines montantes, ses jupes cachant la cheville, son corsage à ruchés, son col de dentelles à baleines jusqu'aux oreilles, son chapeau prodigieux à la fois volière et jardin, ses manches rejoignant les gants d'obligation, le tout surmonté d'une immense ombrelle, la femme de 1900 était tout, excepté un être humain. Aussi, comment s'étonner que l'homme fût ébloui d'apercevoir à la faveur d'un coup de vent l'amorce du mollet, ou à la lumière d'un bal, une épaule ronde et voluptueuse. Tandis que mis à part les amateurs spécialisés, qui donc se retourne aujourd'hui pour regarder même un genou ?

Il me souvient d'avoir assisté au début de la toilette maternelle. J'avais quelque six ans. Sur le lit attendaient, côte à côte, la chemise de nuit maternelle, de fin coton, et la paternelle, liserée de rouge. Toutes deux longues à marcher dessus, avec des manches jusqu'au poignet; et au cou un petit bouton blanc solide pour faire hermétique. On eût dit deux corps dégonflés. D'autant plus que la liquette paternelle était surmontée du bonnet de coton qui, quoi que vous pensiez, n'a pas existé que dans les romans du dix-neuvième siècle. Le bonnet de coton, symbolique du confort bourgeois et dont notre *tuque* nationale n'est que la copie hivernale et colorée.

La tombée de la jupe, par terre comme une mare où trempaient les pieds, ne révélait encore rien. C'est qu'il y avait le ou les jupons, aux bords garnis de bouillons et de broderies. De même la blouse enlevée ne laissait voir que la fantaisie enrubannée du cache-corset. Mais alors apparaissait, invraisemblable et grotesque, la fameuse *tournure*, cette demi-lune gonflée, en treillis de crin rigide. C'est elle qui donnait aux élégantes une rondeur trompeuse et une mobilité fascinante. Moins longs que la jupe, les jupons laissaient tout de même voir les chaussures, lacées ou à boutons, moulant la jambe jusqu'au milieu du mollet où commençait le bas de coton.



Le moment était alors de s'attaquer à la coiffure. Foin des garçonnnes et des coupes italiennes et Schopenhauer pouvait encore traiter méchamment la femme d'animal « à cheveux longs et aux idées courtes ». Je me souviens de la stupeur qui nous saisit quand notre sœur aînée dut se faire raser la tête à l'occasion d'une typhoïde. Un peu plus, nous l'aurions cru déshonorée. Je suis sûr qu'elle ne se sentit plus homme ni femme, mais quelque chose de monstrueux et d'immontrable. Quoi qu'il en soit, dans la toilette du soir le chignon une fois défait on enlevait le bourrelet de crin qui, frère de la tournure mais à l'antipode, donnait au pompadour sa parfaite rondeur. Puis, celles envers qui la nature s'était montrée capillairement avare, décrochaient les postiches que rappelle curieusement la queue de cheval malgracieuse, mise à la mode par Joséphine Baker.

Le temps suivant était l'ablation du cache-corset, déjà mentionné; puis tombaient les jupons. Et enfin tour de force, le décrochage du corset. Le corset ! Qui eut l'idée diabolique de couper ainsi la femme en deux, je me le demande ? Et d'autre part comment admettre que des humaines, théoriquement douées de jugement, aient accepté un tel instrument de torture ? Bien ferai-je remarquer que cette soumission à une mode stupide n'est point l'apanage du seul sexe improprement dit faible. N'avons-nous pas, nous, les mâles, connu le supplice du faux-col empesé, de deux pouces et au-delà ? Et, encore aujourd'hui, la cravate étouffante ? Mais passons. Je n'ai point dessein d'analyser aujourd'hui notre vêtement à nous, pauvres malheureux qui attendons encore que se complète la révolution vestimentaire à peine esquissée.

Arrêté tout à l'heure au moment du corset, je ne puis manquer de rappeler le soupir profond de soulagement qui, dans la chambre maternelle, accompagnait le bruit dur de la cuirasse baleinée tombant par terre. Rendu à ce point je pouvais bien entendre mais point voir. Pudique comme on l'était alors, — ce qui était beaucoup; peut-être plus même que nécessaire en vérité — ma mère était déjà réfugiée derrière un paravent chinois. Comme dans le cinéma, seul endroit où de nos jours un écran abrite encore le déshabillage féminin, on ne voyait plus que des bras levés et des pieds nus.



Le reste de l'arsenal je le connais, je vous le disais tout à l'heure, par les catalogues des grands magasins, curiosité commune à tous les jeunes garçons, j'en suis sûr. Ah ! la soif d'apprendre ! Nous y trouvions non sans émoi les pantalons tombant à mi-jambe, tout fanfreluchés et bordés de dentelle. A quoi bon ces mignardises, me disais-je, que personne ne peut voir. Ne m'affirma-t-on point, un peu plus tard, qu'il existait nombre de couples mariés qui pour rien au monde ne se fussent dévêtus, même à moitié, sans chastement souffler la lampe ! Que notre âge actuel est loin d'une pudeur que je ne puis m'empêcher de trouver excessive. Mais n'était-ce pas alors l'âge où dans les maisons religieuses qui recueillaient les nouveaux-nés, on prenait soin de séparer les sexes. A deux mois !

Pantalon et chemise, telle était le finale. Puis là-dessous, vision inimaginable, la Femme. La Femme telle que faite par son créateur; et non point cet invraisemblable amas de soies et de futaine, sans forme sinon sans couleur, cachant sous les artifices d'une mode insensée les courbes délicates dont la nature l'a gratifiée. Et pour s'en donner d'autres, anormales et monstrueuses. Derrière saillant et postiche de la *tournure*. Pince cruelle du corset, rejetant hors de place les organes sensibles et nécessaires. Que les femmes d'alors fussent enclines à s'évanouir à la moindre contrariété, cela n'est pas fait pour m'étonner. Car jamais l'anatomie et la physiologie et le bon sens ne furent plus contrecarrés que par la mode du temps d'alors.

Depuis, heureusement, la femme s'est reprise. Ou plutôt ses tyrans, les couturiers de Paris et d'ailleurs. Il est passé sur eux et sur elles un souffle de raison. La logique, ô miracle ! s'est introduite dans le royaume de la mode. Oh ! je sais bien que tous n'en sont point heureux; tant s'en faut. Il ne manque pas de gens qui, impressionnés par les excès de quelques mondaines ou... demi —, crient au scandale parce que la femme a retrouvé sa ligne naturelle. Et qu'elle la laisse deviner aux amateurs. Pour eux, le costume de bain idéal serait quelque chose comme le scaphandre. Pour moi, qui ne suis zélateur ni poète, la femme me paraît fort acceptable, telle qu'elle est en moyenne à l'état de nature. Je ne

souffre pas d'admirer à l'occasion le Créateur dans Sa créature, sans autres ornements que ceux dont Sa sagesse l'a gratifiée. Ornaments qui ne sont point généralement sans destination précise. Et dont l'admiration chez l'autre sexe reste le gage de la persistance de l'espèce. Je ne vois aucun avantage à ce que l'on me présente une compagne possible déformée par des accessoires ridicules. Foin des paniers et des tournures !

Néanmoins l'on peut raisonnablement être assuré que pour les hommes de 1900, le costume ou plutôt l'emballage à la mode était tout aussi suggestif, sinon le vêtement logique et simple que nos compagnes ont enfin eu le bon sens d'adopter.

Hélas ! Que n'en faisons nous autant !

## *Mes amis les livres*

Je veux vous raconter maintenant comment je connus mes meilleurs amis. En fait la révélation de leur amitié et l'attachement que j'eus pour eux, attachement qui ne disparaîtra qu'avec moi, tout cela me fut l'effet d'une prise de contact progressive. Certes, il est des choses à quoi nous sommes destinés. Je ne dis point *prédestinés*, n'entendant pas par là un fatalisme sans sel. Pour moi, je suis de conviction déterministe. Je l'avoue. Je crois fermement que nous sommes conditionnés nécessairement par ce qui nous entoure. Que nous subissons la poussée irrésistible de ressorts à nous étrangers. Je ne suis certes pas sans savoir que je vais là à contre-courant et que cela, qui me paraît à moi évident, n'est pas généralement admis.

La scolastique s'y oppose. Et surtout, admettre que la vie nous fait ce que nous sommes, plutôt que de penser que nous faisons notre vie, c'est enlever aux gens importants une grande satisfaction. Ils tiennent en effet pour assuré que seuls leurs efforts les ont portés sur les hauts échelons de la société. Tandis que ne devoir la réussite qu'à un concours de circonstances extérieures ou intérieures à leur moi, serait une injure grave à leur amour-propre. Le magistrat, le général, sont convaincus que leur seul mérite et volonté les a mis sur le dessus du panier. Comme si nous avions



eu quelque chose à voir dans les dons que nous reçûmes en naissant !

Le pauvre hère, le failli et le raté veulent à toutes forces que seules des circonstances étrangères à eux les aient empêchés de devenir général ou magistrat. Mais c'est assez philosopher.

Ces amis auxquels je semble avoir été destiné, ce *sont les livres*. Oui, mes livres ! A y bien penser, le livre est un bien étrange objet ; une centaine de feuilles de bois mince, liées ensemble et sur lesquelles on a fait des taches. Ce qui montre combien l'homme est grand par l'esprit, c'est de penser que ces taches noires sur du blanc contiennent en fait l'univers ou du moins sa représentation. Le passé, le présent et même un peu le futur, bien que nous ne sachions le reconnaître.

Les hommes, les choses et les faits. Le solide comme l'intangible. Il est même, le livre, avec ce bruit qu'est la parole, le seul moyen que nous ayons de connaître ce que l'on dit être l'immatériel. Pensant aux livres, je m'amuserai à repasser les sources auxquelles j'abreuvi ma soif de lecture : les bibliothèques.

Ma soif date de loin. Elle est en fait congénitale. Ma mère me rappelait qu'à peine sachant lire, avec les sous que l'on me donnait je courais acheter de l'imprimé. Hélas ! Ce que j'achetais, c'était le *Canard* ! Car cette époque lointaine ne connaissait ni les Jeunes Naturalistes, ni les collections pour enfants. Sauf la comtesse de Ségur, née Rostopchine et ennuyeuse. A ce propos, un potin : vous ne savez peut-être pas dans quelles circonstances furent écrits *les Malheurs de Sophie* et autres enfantillages. Je tiens le fait d'un éditeur de France dont la maison eut beaucoup à faire avec ces bluettes. Née Rostopchine, la comtesse de Ségur était russe. Russe de la grande époque semi-barbare où il y avait en Russie le boyard, qui buvait de la vodka avec les *zakouski*, et le moujik qui buvait du *kvass* avec rien du tout. La comtesse de Ségur, devenue française par mariage, n'était pas pour cela convertie au champagne. Elle buvait de l'eau-de-vie ; et sec ! Son mari supporta quelque temps l'intempérance de sa femme. Puis il voulut mettre un frein. Bernique ! La pente du gosier était irrésistible. Ségur prit les grands moyens. La clef de la cave dans sa

poche. Et pas un sou à sa comtesse. Mais celle-ci ne se tint pas pour battue. Elle s'enferma dans son appartement, prit une plume et du papier, écrivit des malheurs de Sophie, les porta à l'éditeur qui lut et... paya. Cet argent acheta des bouteilles. Et la Ségur-Rostopchine fut glorieusement ivre pendant une semaine. Insoupçonneux le comte n'en revenait pas du miracle. Et de ce moment chacun des petits livres moraux pour enfants fut le prix d'une cuite carabinée, à la cosaque. Je donne l'histoire telle qu'elle me fut contée. Espérons que je ne serai point poursuivi pour libelle diffamatoire par les héritiers.

Jamais je ne fus grand lecteur de ce genre pseudo-littéraire. La *Sophie de la madame la comtesse*, et la *guirlande de Houblon*, du chanoine Schmidt, également niaise, me répugnèrent dès l'abord. Mais que lire ? Que lire dans le désert livresque qu'était le Canada français aux abords de 1900 ?

L'entrée au collège me donna de l'espoir. Oh joie ! Il y avait là une bibliothèque de quelques milliers de volumes à la disposition des élèves. Hélas ! Quand je fus passé à travers la collection, j'avais bien lu tout Zénaïde Fleuriot, tout Lamothe, tout Raoul de Navery; j'avais même avalé ce *Corbin et d'Aubécourt*, de Louis Veuillot, qui m'est toujours resté sur l'estomac. Mais de la littérature française, de la vraie, je ne connaissais que dates apprises par cœur dans notre Manuel de littérature, jugements... conditionnés et maigres morceaux choisis. Aussi, pour notre professeur, le sommet de la littérature était-il *La Cloche de Louisbourg*, de Nérée Beauchemin, et *Le Petit Chose*, cette pâtisserie d'Alphonse Daudet. En compensation, je trouvais moyen de mettre la main, je ne sais plus comment, sur quelques œuvres hétérodoxes et scandaleuses: un Musset et *Les travailleurs de la mer*, du père Hugo. Puis, comme tout est picotin à l'âne affamé, j'en vins à lire d'agréables quelconques, comme les *Arsène Lupin*, et des plaquettes lamentablement bêtes, comme les *Nick Carter*. Je m'en accuse. Mais dame ! Il me fallait de la lecture. Encore maintenant si je dois rester seul à table ne fût-ce que cinq minutes, il me faut de l'imprimé. N'importe quoi, même le Bulletin Paroissial, plutôt que le vide.



La maison paternelle offrait, elle, une assez maigre pitance. Sur les six rayons, il y avait un certain nombre de bouquins dont plusieurs recueils d'homélies. Sans doute mon père avait-il gardé ces livres de son passage au grand séminaire. Car je dois le dire, mon père faillit n'être un père que spirituel. Mais cela, comme on dit, est une autre histoire. Pour revenir à la bibliothèque familiale, elle eût été quasi sans ressource s'il ne s'y fût trouvé un ouvrage, *un* de quelque valeur à mes yeux. C'était un Dictionnaire des dictionnaires, espèce d'encyclopédie que bien souvent je feuilletai. Elle comportait même un supplément illustré où j'appris à connaître les drapeaux de toutes les nations et les uniformes passés de l'armée française depuis Clovis.

Lorsque, fin de cours, j'entrai à l'université Laval, une des choses que j'escomptais de Québec était un aliment à ma fringale de lecture. Songez-y ! Deux bibliothèques ! L'une était celle du Parlement. Un peu de culot m'eût probablement donné le droit d'y puiser ; car il semble que quasi tout le monde pouvait y avoir accès. Mais je suis bien piètre quémandeur. Je ne connais aucune ficelle. Je ne cherchai même pas qui me recommanderait. A quel titre, me disais-je, tout innocemment. Aussi me dirigeai-je vers la seconde des bibliothèques. Elle tenait lieu dans l'hôtel de ville. Fort de ma canne neuve, de ma moustache naissante et de mon titre d'étudiant, je me présentai au comptoir. Je demandai le prêt de deux volumes. J'oublie ce qu'était le premier. L'autre était *Pêcheur d'Islande* de feu — oh combien ! — Pierre Loti. En entendant ces mots, la préposée pâlit. Ces cheveux, même les postiches, se dressèrent sur sa tête mitée. Sa moustache, plus abondante que la mienne, eut des frémissements électriques. « Vous avez du toupet, jeune homme, me dit-elle, de me demander un livre si scandaleux. Savez-vous qu'il est à l'*Index* ! » Se disant, elle levait le sien, l'*index*, à l'ongle bordé de noir comme un faire-part. « Savez-vous, ajouta-t-elle, que moi-même je n'ai jamais osé le lire ? » Hélas ! pensai-je, que ne l'avez-vous fait. Quelques mauvaises pensées eussent au moins mis de la couleur dans votre sèche et stérile imagination. Il en serait peut-être venu quelque douceur dans le regard de vos yeux jaunes. Pécheresse vous-même, vous seriez plus facilement indulgente. Mais



je ne dis rien. Disparaissant dans une odeur de soufre, je me contentai désormais de mes manuels de médecine.

Après deux ans, ce fut Montréal. Cette fois, je voyais enfin les livres à portée de ma main. Six ans plus tôt, journaliste à *La Patrie*, j'avais rapporté l'inauguration de la bibliothèque Saint-Sulpice. J'en savais l'histoire, que je donne ici à ceux qui l'ignoraient. La fondation américaine Carnegie avait offert à la ville de Montréal le don d'une Civic Library. La seule condition était que cette bibliothèque ne fût pas confessionnelle mais neutre. Le cadeau était d'importance dans une ville totalement démunie. Mais le conseil de ville reçut de haute part des recommandations précises qu'il ne pouvait ignorer. Aussi mit-il à son acceptation une condition *sine qua non*: la bibliothèque devait être sous la surveillance des autorités diocésaines. Les conditions étaient diamétralement opposées, exclusives. Aussi eûmes-nous la satisfaction du devoir accompli et des principes restés saufs; quant à la bibliothèque, ce fut Ottawa qui l'eût, gratuitement. Alors se produisit quelque chose d'inespéré. Afin de rendre supportable cette perte et en compensation les Messieurs de Saint-Sulpice, riches à cette époque, eurent un geste admirable. Ils offrirent aux Montréalais de faire les frais d'une bibliothèque. Elle s'éleva rue Saint-Denis.

Malheureusement, on n'y fut guère plus libéral qu'à Québec. Telle fut du moins mon expérience. Je me présentai un beau jour au bibliothécaire, porteur d'un bref de rien de moins que l'autorité épiscopale. On m'y autorisait à tout lire. Or je voulais connaître le *Satyricon* de Pétrone, œuvre licencieuse mais classique; car c'est là un des tout premiers romans qui furent écrits. Saint-Sulpice en possédait l'excellente traduction de Laurent Tailhade. « Mais me dit le bibliothécaire, elle ne peut être mise en aucune main, même autorisée. » « En ce cas, lui dis-je, pourquoi l'avoir acquise ? Serait-ce par hasard pour les délices du seul bibliothécaire ? » Sur quoi je quittai cette institution par trop sévère à mes gré et besoin. J'allai à l'Institut Fraser; dans cette maison poussiéreuse et accueillante où monsieur de Crèveœur, le monocle à l'œil, veillait sur les collections mises à la disposition d'un public mêlé. En fermant les yeux, je retrouve encore l'odeur

particulière à ces vieilles murailles ornées de cartes géographiques anciennes et quasi illisibles. Odeur de poussière et de vieux, mais odeur que je humais avec délices et dont encore aujourd'hui j'ai la nostalgie. Derrière le comptoir, les demoiselles Morin nous recevaient avec amabilité. Puisque j'étais majeur, on me laissa prendre même ces ouvrages prudemment marqués d'une étoile rouge. Aussi gardé-je à cette maison une reconnaissance qui ne mourra qu'avec moi. Sans elle, la connaissance de la littérature me fut apparemment restée fermée.

Puis ce fut Paris. Paris où je me privai non de pain, mais bien parfois de dessert pour acheter des livres. Non pas dans les boutiques des quais, qui ne valent pas leur ancienne légende. Mais aux éventaires des librairies. Bouquins sans virginité, aux pages coupées par d'autres. Bouquins vendus sans doute à regret; et que j'achetais, moi, avec ravissement. Sous prétexte de fouiller des rayons déjà cent fois glanés, je m'arrêtais à cinq heures dans une boutique de la rue Monsieur-le-Prince. Des amis s'y trouvaient que réunissait l'odeur enivrante de l'imprimé. A feuilleter les tomes dépareillés nos mains se salissaient d'une noble poussière. Comme de parler mangeaille donne la faim je vais relire les adorables lettres de Diderot à mademoiselle Volland.

## À "la Docte et Sapiente"

L'imagination est la plus puissante des fées. C'est sa baguette qui d'une fille de ferme fait Dulcinée du Toboso; et de nos échevins et notaires, une élite. Voilà par quelle magie, il y a trente ans, le coin des rues Sainte-Catherine et Saint-Denis était le centre d'un quartier latin. A l'époque où je m'asseyais sur les inconfortables banquettes de « la docte et sapiente ». Ainsi appelions-nous de fait l'université de Montréal.

C'était alors simplement l'université *Laval*. Pas même ! La succursale montréalaise de l'université québécoise. Cette dernière octroyait seule les parchemins qui donneraient aux médecins le droit de trucider leurs semblables; et aux hommes de loi celui de prendre le capital des orphelins en défendant leurs intérêts.

L'université de ce temps, c'était la médecine et le droit. Plus, d'après l'annuaire des cours de littérature. Ce qui justifiait la présence de monsieur, alors l'abbé, Chartier. Se promenant dans les couloirs, il surveillait les mauvais élèves derrière l'écran de son bréviaire. Parfois nous apercevions dans l'escalier quelques bas-bleus; et lorsque monsieur Chartier fut devenu chanoine puis monseigneur, ses bas violets. On donnait aussi des cours de langues. Un brave polyglotte en soutane enseignait successivement et à



coup de grammaire l'italien, l'espagnol et l'allemand à des élèves à qui il était défendu d'ouvrir la bouche. Enfin, dans un coin, sous un escalier, un petit frère inconnu et maniaque s'amusait à coller des brins de foin sur du papier buvard. C'était l'avez-vous deviné ? le frère Marie-Victorin.

L'édifice, lui, était tel que vous le voyez aujourd'hui; et ce malgré deux incendies dont le feu vengeur dut être provoqué par l'abondance et la malignité de nos péchés mortels. Quoi qu'il en soit, comme disait à toutes les dix phrases notre professeur de chirurgie, l'estimable et durable docteur Pariseau, quoi qu'il en soit, nous errâmes cinq ans par les corridors poussiéreux de l'immeuble. Pour le trouver beau, cet immeuble, il fallait lire l'annuaire. On y parlait glorieusement de la spacieuse galerie-promenade. Elle existait en fait. Mais accessible aux seuls nobles étrangers de passage qui y montaient par un monumental escalier extérieur; le roi de nos « belles escaliers ». Dans l'annuaire encore, on parlait d'une piscine projetée; elle ne fut jamais que de papier. Mais ce que nous connaissions presque exclusivement, nous étudiants c'était la cave sans une seule fenêtre qui nous servait de promenoir et où nous entrions par une porte honteuse et dérobée. De la cave-promenoir bordée de cases de bois, des escaliers tortueux nous menaient dans les salles de cours si tristes que le sommeil eut été le seul moyen d'oublier leur mélancolique poussière.

Revenant à l'escalier monumental, il nous servait à nous en deux circonstances. La première était la photographie annuelle. Mais oui. Vous savez bien, cette photo que vous gardez toujours enfouie dans le fond d'une malle et que vous ne vous êtes jamais décidé à jeter malgré les objurgations de votre femme. Dans ce bol de noix, avec une bonne loupe, vous arrivez à trouver votre visage de vingt ans.

Mais cet escalier servait aussi à nos plaisirs. Voici comment. En fin d'après-midi, cours terminés, les trottoirs laissaient monter gratte-papiers et sténos venus de la rue Saint-Jacques et marchant doucement vers le pâté chinois et les « poutines » familiales. L'un de nous, montait sur cette saillie que vous pouvez voir en haut de l'escalier monumental. Un socle massif, entre les deux volées de

l'escalier, socle préparé pour recevoir on ne sait quelle statue de premier ministre ou d'archevêque mais resté jusqu'ici veuf de toute effigie. Nous avions plaisamment baptisé ce cap en pierre de taille du nom pompeux de Promontoire de la pensée française. Or donc, sur ce promontoire se hissait un étudiant à voix sonore et au verbe facile. A ses pieds, sur le terre-plein, deux ou trois autres se mettaient à applaudir violemment et criaient à pleins poumons: « Discours ! Discours ! »

Surpris et amusés, quelques passants et une sténo s'arrêtaient. L'orateur lançait quelques phrases bien senties. Lorsque parlait notre Démosthène, Ubald, le début était généralement emprunté à un discours explosif de Mirabeau, toujours le même. Voyant un commencement d'attroupement, et d'autre part le bruit des trams empêchant de comprendre exactement, d'autres passants grossissaient le noyau. Dix minutes après, la rue était bloquée, les autos klaxonnaient joyeusement, les tramways faisaient queue, et la foule débordait jusque chez Kerhulu, sur le trottoir d'en face. C'était ravissant. En bordure de la masse, les gens demandaient: « C'est-y un ben gros accident ? » Quand nous entendions la sirène annonçant l'arrivée du panier à salade, prudemment nous nous mêlions à la foule en répandant le bruit vague du suicide du professeur de chinois, du passage d'un prince du sang, ou de la résurrection d'un pauvre type en voie d'autopsie.

A ce procédé, nous avions trouvé une variante. Parfois, aux mêmes heures d'animation, nous nous figions subitement à trois ou quatre étudiants juste au coin de la rue Sainte-Catherine. Le bras tendu, l'un de nous montrait soit le coin suprême de l'édifice Dandurand, soit tout simplement le vide azuré au-dessus de nos têtes. Et les autres de dire: « Je ne vois rien... » Puis: « Oui ! Oui ! Je vois. C'est bizarre. Qu'est-ce que ça peut bien être ? » Un passant s'arrêtait, levait le nez. Puis dix; puis cent. Nous n'avions à tenir les bras levés que trois minutes pour avoir autour de nous deux cents personnes qui toutes regardaient un ciel ineffablement vide, cherchant ce qu'il pouvait bien y avoir à regarder, craignant surtout de ne pas voir le spectacle que des autres auraient vu. Il y en a même qui finissaient par apercevoir quelque chose !



Alors nous nous mêlions aux badauds en demandant: « Qu'est-ce que c'est ? »

Néanmoins ces plaisirs extérieurs étaient peu fréquents. Nos manifestations estudiantines dans les rues, exceptionnelles. Quelqu'un eut bien l'idée d'une cérémonie de l'Enterrement du bérêt. Avec drapeaux, défilé et même chars allégoriques. A cela, il n'y avait qu'un défaut, c'était le bérêt lui-même. Peu de nous le portions. Son port était une idée inspirée de la France où cette coiffure fut à la mode; non pas tant toutefois chez les étudiants que chez les rapins classiques. Je parle ici non pas du bérêt basque, aujourd'hui fort populaire ici, mais bien du bérêt bohème, du bérêt 1830, du bérêt Murger; bref du bérêt de velours à large et molle calotte qui se porte coulant sur l'oreille. Ce couvre-chef convient à des climats doux. Mais à Montréal ou à Québec, sa saison ne pouvait être que brève. Avec nos pluies d'automne et surtout nos vents de nordet, nos bordées de neige et nos froids de quarante au-dessous ! Il ne convenait guère, ce bérêt après le 15 octobre et avant le 15 avril. Aussi le bérêt ne connut-il un peu de vogue que pendant les quelques années où fut célébrée la fête annuelle de son enterrement, qui avait lieu au parc Jeanne-Mance. Bientôt fête et bérêt tombèrent en désuétude. Le seul défilé fut désormais celui qui conduisait les ouailles universitaires à la grave cérémonie de la Messe du Saint-Esprit au début de l'année scolaire. Pour compléter ce sujet, ajoutons que l'esprit qui hanta les étudiants en certaines de ces occasions fut non point saint, mais curieusement belliqueux. Peut-être aussi l'esprit de douceur n'animait-il point la police d'alors. Quoi qu'il en soit, il y eut à l'occasion de la messe une rencontre héroïque et ce sur le parvis même de l'église cathédrale. Nous avions commencé par chançonner les agents. Individuellement ce sont, je le sais bien, les meilleures gens du monde. Collectivement, ils ont parfois le bâton facile. Et ils n'aimaient point les étudiants. Les décrochements de perches de tramways, les apostrophes aux jeunes filles, les brocards à l'uniforme, qui nous paraissaient à nous le comble du bon goût et la manifestation estimable de l'esprit universitaire, bref, la marque de notre supériorité intellectuelle, tout cela ne leur plaisait guère. En outre, nous occasionnions des embouteillages. Or chacun sait



que l'embouteillage est une spécialité réservée de droit divin aux agents de la circulation. Cette année-là l'Esprit n'était pas sitôt descendu sur notre troupe que l'on voyait descendre une grêle de pierres sur les voitures cellulaires dont la seule présence était une insulte, suivie d'une grêle de coups de bâton sur les bérêts provocateurs. Cela finit par la comparution de quelques-uns des nôtres en cours du recorder dont les belles et aimables habituées purent ainsi saluer quelques-unes de leurs connaissances.

Je ne dois pas manquer d'évoquer ici le restaurant Gagnon, providence des étudiants. On y pouvait manger fort bien pour soixante sous. Mais ce qui était mieux, on y pouvait manger, tout simplement, pour quelque chose comme quinze sous. Cela permettait de boucler les fins de mois. D'autant que les Gagnon, père et fils, avaient le crédit généreux.

Ainsi passaient les jours et les mois. Les jeudis consacrés aux petites amies; les samedis soirs, pour certains, occupés par des parties de poker qui duraient jusqu'à la messe matinale. Mais quand survenait la période voisine des examens, quelle ruée, mes amis ! Nous courrions à perdre haleine après cette monture négligée qui est le temps perdu. Certains même faisaient dévotieusement brûler des lampions orthodoxes pour le succès aux examens. A quel saint ? je me le demande. Car pour autant que je sache, il n'en est point particulièrement désigné à cet effet. Je signale cette *lacune* aux autorités compétentes afin qu'elle soit comblée sans retard.

A ce propos, je me rappelle un confrère étudiant que son père obligeait à lui rendre compte, et par écrit, de ses dépenses petites ou grandes. Etant à sa chambre, j'aperçus sur la table, la liste qu'il avait dressée. J'y lus ceci: Messe pour le succès des examens: deux dollars. Et au-dessous: Leçon privée d'anatomie: cinq dollars. Saisi d'admiration, mais en même temps d'un doute car je connaissais mon homme: « Qu'est-ce que c'est que ça ? » lui demandai-je. Il leva un doigt sérieux et sans rire: « La messe pour le succès des examens, nous... l'avons bue hier... » — Il montrait un flacon tristement vide. — « Ah ! bon. Et la leçon privée d'anatomie ? » — « C'en était vraiment une, me dit-il; et excellente. Sur quoi, il

tira de sa poche la photo d'une jeune fille fort gentille, ma foi, et me la présenta en ces termes: « Mon professeur d'anatomie ! »

Ne soyez point surpris, chers lecteurs, si je vous ai parlé ici de tout, sauf de distractions intellectuelles. C'est que la plupart n'en avait pas la moindre. Il y avait bien quelques prétentieux qui se promenaient avec en poche un livre qui n'était point d'étude. Certains même allaient jusqu'à publier des vers dans le journal du temps. L'étonnant est que certains d'entre eux finirent par devenir même professeurs, à la grande surprise des autres. Les étudiants d'aujourd'hui, sur ce point de la culture, sont à mille coudées en avance sur notre époque. Je les en félicite et les jalouse un peu. De nos jours à nous, le soir où étaient affichés les résultats des examens terminaux les étudiants reçus disaient pour toujours adieu, et avec joie, à la page imprimée. Jamais plus ils n'ouvriraient un livre. Hélas ? la plupart ont tenu parole sur ce point. Heureusement ils ont engendré des fils qui eux ont appris à lire.

## *Le nouvel Icare*

De vos rêves, j'entends, de vos rêves pendant le sommeil, vous arrive-t-il d'en voir *un* revenir avec constance ? Quelque chose comme un thème majeur que vous retrouvez avec plaisir et qui plus que tout autre vous frappe ?

Evidemment, si je pose la question, c'est que j'ai une réponse à placer. Simple artifice. Vous n'êtes pas sans savoir en effet que celui qui vous pose question de ce genre ne s'intéresse pas le moins du monde à votre dire. La plupart du temps il s'arrange pour que vous ne puissiez pas placer un mot et tout de go défile son boniment. Aussi sans plus attendre vous dirai-je ce que vous avez deviné ; à savoir que j'eus ainsi un rêve frappant et qui dès mon enfance m'est souvent revenu dans mon sommeil.

Je n'attache point d'importance aux rêves. De tous les livres *La clef des songes*, conseiller écouté des cuisinières et des concierges, me paraît le livre le plus parfaitement sot qui soit. Si dans les rêves on a cru voir autrefois des avertissements précieux, des inspirations des dieux favorables, la Médecine qui hélas ! ne respecte rien, surtout quand elle se présente sous le masque de la physiologie, la Médecine nous a appris que c'est le rôti de porc



qui alourdisant notre estomac inspire des songes affreux, annonciateurs de catastrophes qui ne se produiront jamais. La nuit où Athalie eut son cauchemar célèbre dans la littérature, elle avait dû manger immodérément de viande fumée à l'ail ou de quelque chose d'équivalent. Ce que je reproche surtout au *rêve*, c'est d'être avare de sa vraie richesse: l'illusion aimable et dorée. Seul, en vérité, il pourrait satisfaire entièrement nos sens et notre imagination. Cela lui est si facile; ne peut-il pas en un instant nous porter aux Indes ou nous faire vivre une année? Mais que je rêve enfin d'un voyage auquel j'aspire depuis longtemps et qui dans la réalité, m'est inaccessible, voilà le traître Morphée qui m'éveille juste au moment où je vais prendre pied dans le paradis terrestre. Ainsi, de combien d'agréables personnes mes rêves ne pourraient-ils me faire faire la connaissance; et cela sans qu'aucune faute ne vienne charger leur conscience ou la mienne. Oh! Rêve! Comment peux-tu être si riche et si peu généreux à la fois!

Pour revenir à mon songe à répétition de tout à l'heure, il consiste tout simplement en me voir sur un édifice élevé d'où sans hésitation, ayant pris une posture spéciale, mais toute banale, je me puis élancer en toute confiance dans l'espace pour y flotter à mon gré. Jusque-là rien que d'ordinaire, même répété. Ce qu'il s'y trouve de particulier, c'est que, dans mon rêve, je me rends parfaitement compte que je rêve! Et je me dis: « Tu vois comme il est facile de voler ainsi. Une fois éveillé, tu n'auras qu'à faire comme ceci. Retiens bien ta posture et tes gestes. *Comme ceci*. C'est tellement simple. Tâche de t'en ressouvenir, cette fois! »

On sait bien que l'idée de voler tel l'oiseau hante l'esprit humain depuis le commencement des choses. C'est ainsi que les Chinois mirent au monde les dragons; que les Assyriens ajoutèrent des ailes au taureau, ce qui est une hérésie anatomique; et que les Grecs, plus élégants, imaginèrent le mythe de cet Icare qui à son dam tenta de faire de son corps un avion. A ce propos, on oublie trop souvent le succès de son père Dédale qui, lui, réussit parfaitement son envolée tandis que le fils était précipité dans la mer.

Ce qui prouve bien que, quoi qu'on en veuille penser, le vulgaire aime plus la catastrophe que le succès, comme on en trouve la preuve chaque jour à la troisième page de notre plus grand quotidien. Quoi qu'il en soit, l'idée de voler dans l'espace s'était emparée de mon esprit d'enfant. Sans doute jugeai-je le labyrinthe trifluvien indigne de ma présence et appelant l'évasion.

J'étais bien jeune quand les frères Wright planèrent à Kitty Hawk. D'ailleurs leur exploit à cette époque fit peu de bruit; tandis que la traversée de la Manche par Louis Blériot est restée gravée dans ma mémoire. Je crois voir encore l'en-tête fulgurante du journal et les longues moustaches tombantes du héros. Le cheval ailé, grâce auquel il avait dompté l'espace et vaincu les vents, était fait de lambeaux de toile et de bouts de ficelle. Du moins je l'imaginais à l'image des cerfs-volants compliqués que nous nous essayions à fabriquer. Le vent de son hélice m'emporta. Dès lors je suivis en esprit les Latham, Chavez, Védrine et Brindejonc des Moulinais qui continuaient la série héroïque. Un jour, je pris ma décision. Je serais, moi aussi, pilote d'aéroplane, comme on disait alors. Comment? Je n'en savais rien et ne m'en souciais guère. Mais j'étais décidé à y arriver étant à cet âge heureux où l'on croit qu'il suffit de vouloir vraiment pour pouvoir. L'enthousiasme me semblait parfaitement capable de gonfler effectivement les voiles de mon aéronef. C'est que j'avais entre les mains la jeunesse, cette lampe d'Aladin qu'il suffit de toucher pour que l'irréalisable devienne le possible.

Prenant une feuille de papier, volant un timbre à mon père, j'écrivis à mon héros pour le supplier de me recevoir parmi ses élèves. J'adressai bravement: Louis Blériot, aviateur, France. Puis courant sournoisement à la prochaine boîte à lettres, je fermai les yeux. Un moment, je tins ma missive suspendue entre les lèvres ouvertes de la boîte. Puis je l'entendis tomber dans l'abîme avec le bruit léger d'une feuille d'automne. Aujourd'hui, je me rends compte de la gratuité de mon geste. Dût-il être sans suite, il me plaisait à faire. Je ne pouvais, certes, escompter une réponse. Quand on plane dans les nuages, a-t-on le temps d'écrire à un petit Canadien?



Or un jour, à table, mon père me dit, en se retenant de sourire: « Tiens, Philippe, j'ai reçu cette lettre qui était pour toi. » Sous les regards railleurs de mes frères à qui apparemment on avait déclaré mon secret, il me tendit une enveloppe. A travers un nuage, je lus avec un tremblement: Ecole d'Aviation Louis-Blériot, Buc, France, ou quelque chose de ce genre. L'instant d'après, enfermé dans ma chambre, je tirais de l'enveloppe un papier imprimé. C'était un prospectus. On m'y donnait, le coût en francs et les conditions de l'admission à l'entraînement. L'article quatre était à peu près ceci: « L'aspirant dégage la direction de l'école de toute responsabilité touchant les blessures corporelles, infirmités, etc., qu'il pourrait encourir à l'entraînement. » Quant à l'article six, il disait quelque chose comme: « L'aspirant s'engage à prendre une police d'assurances responsabilité envers les tiers, d'une valeur de cent mille francs par sinistre, (par sinistre !) et de cinquante mille francs par victime. »

En vérité, je fus un moment profondément troublé. Non pas tant par les sommes requises. Vingt-cinq francs ou vingt-cinq mille, c'était pour moi la même chose. Je n'en avais pas un centime. Mais ce qui m'assombrissait, c'était le tout. Rédigé ainsi en langage commercial, ce papier sentait moins le héros que le commerçant ou même l'entrepreneur de pompes funèbres. Dame, cent mille francs PAR SINISTRE ! Les ailes de mon ange étaient donc de carton, comme celles des chérubins dans les cérémonies religieuses ! Ce n'était plus de l'héroïsme; c'était une affaire. Et, paradoxe cruel, à deux mille pieds dans les airs dans les nuages de France on était donc tout aussi terre-à-terre que sur le sol de la campagne trifluvienne. Tout triste, je rangeai dans mon armoire imaginaire ma panoplie d'aviateur, à côté de mon casque de pompier et du manteau de père Blanc qui y dormaient depuis quelques années.

Mais pendant les mois suivants, je reçus toutes sortes de circulaires touchant l'aviation. Dans *l'Auto*, journal de France, je suivais les exploits des hommes-oiseaux. Ligne par ligne et comme on apprend une langue étrangère je déchiffrais les descriptions techniques que j'avais obtenues des avionneries naissantes: Bréguet et Morane-Saulnier. Puis, un beau jour, je trouvai une



âme-sœur. Il était mon voisin. L'aviation le séduisait. Il était adroit de ses mains. Son père était fabricant de chaises, il fournissait un apport considérable. Pour moi, tout ce que je pouvais donner était des devis simplifiés du monoplane Morane-Saulnier et mon enthousiasme. Nous nous mîmes à l'œuvre, indifférents aux railleries de nos frères et copains.

Ne riez pas. Notre seul tort était d'être vingt ans en retard. J'ai encore dans mon album la photo de notre pauvre oiseau. Il n'alla jamais plus loin que le squelette. La preuve qu'il ne fut pas complété, c'est que nous sommes tous deux encore vivants. Les membrures étaient de bois franc et le fuselage roidi au moyen de cordes à piano. Nous connûmes dans notre travail des moments de bonheur dont je n'ai pas souvent eu les pareils. Un jour l'avion fut assez avancé pour que prenant le manche à balai et nous asseyant dans ce qui serait la carlingue, nous nous photographiâmes mutuellement. L'air glorieux; et, bien entendu, la casquette à visière retournée. Ce fut notre pinacle.

J'oublie ce qui se passa par la suite. Notre alérion dut finir par aller chauffer le calorifère. Il y a là dans ma mémoire un trou bizarre et peut-être heureux. Mais de temps en temps me revenait avec régularité et constance le songe où je m'envolais librement sans avoir à calculer intrados et angle d'attaque. Puis vint la guerre. Celle de 1914.

L'occasion, me direz-vous, était bonne. On demandait des jeunes gens pour voler dans l'aviation britannique. Bientôt je vis partir Victor Barbeau. Louis Arcand pilota un avion de reconnaissance le long des côtes galloises, tomba du ciel, pour ensuite passer dans un régiment écossais sous le nom de Mac Arcan. Roger Maillet s'envolait sur le front, nous laissant le plus joli portrait d'aviateur... ! Seul d'entre nous, il devait être un aviateur accompli. Paul Ranger, puis Philippe Laferrière partaient pour le camp curieusement nommé Jesse Ketchum. Chacun se sentait pousser des ailes.

Mais moi ? Voilà ! Nourri de nationalisme, je faisais ma médecine, après avoir failli troquer le bistouri pour le canon. Puis, la loi de conscription passée, nous renonçâmes à une résistance

d'ailleurs purement verbale. Un beau jour je m'enrolai à mon tour comme volontaire dans le corps d'aviation canadien. J'allais donc enfin voler !

Hélas ! Les camps débordaient. Si bien qu'après quelque délai, je me retrouvai un beau jour faisant la corvée de vaisselle à Valcartier. Quelle déchéance pour un homme-oiseau !

Depuis j'ai volé, mais comme passager. Le progrès a d'ailleurs dépoétisé l'aviation en la faisant commerciale. Icare travaille maintenant à l'heure. On a même vu les pilotes se mettre en grève. Comme si régner sur l'espace, être délivré de la pesanteur, regarder de haut la terre prosaïque n'était pas déjà un salaire suffisant ! Je parle ici en poète. Et la rime ne nourrit point son homme. Mais vous voyez que je nourris encore quelques illusions.

C'est que, mes illusions je les conserve, soigneusement roulées dans l'ouate de mon souvenir, au fond des caisses de ma mémoire. Je ne les sors que rarement. Car j'ai peur que la logique impitoyable ne les vienne écorner. De temps à autre, je fais l'inventaire. Je jouis de leur irisation et de leur fragilité même. De leur *valeur* je ne fais pas trop état; elles n'en ont que pour moi. Comme tant d'objets inutiles gardés au fond de nos coffrets. Programme de la pièce collégienne où nous jouâmes les comparses; fleur cueillie dans ce pique-nique avec l'aimée de treize ans; photo des étudiants de notre première année. Et même quelques lettres attachées avec la faveur bleue empruntée à une boîte de chocolat. Non ! vous ne riez plus ! Car vous en avez tous autant. Je le sais. Et s'il s'en trouve parmi vous qui n'ont pas de trésor de ce genre, plaignons-les. Ils sont moins riches qu'ils ne croient puisqu'ils n'ont pas la plus belle des richesses, l'illusion.

## *Curiosités de la ville d'autrefois*

Vraiment, je ne crains pas la police. C'est comme ça. Vous me direz: « Pourquoi diable craindriez-vous la police ? Vous n'avez assassiné personne. » Qu'en savez-vous ? Et d'ailleurs comme s'il n'y avait au monde que l'assassinat qui fût défendu par le code. Il a combien d'articles, le code ! Qui n'a *jamais* péché contre l'un de ces articles ? Et par conséquent qui n'est pas sujet à la police ? Soyez honnête. Vraiment, rien sur la conscience ? Pas de pommes chapardées chez le curé ? Pas de cinq sous oublié par quelqu'un et qui est descendu tout seul, ou quasi, dans votre poche ? Et les petites calomnies ? Et les... faiblesses de la chair ? Seriez-vous prêt à laisser n'importe qui lire *tous* les feuillets de votre vie ?... Ah ! vous voyez bien que j'ai raison.

Mais si j'ai tout de même mes petits crimes domestiques, non ! je ne redoute pas la police. Et cela, à cause de la barbe de monsieur de Bellefeuille. Une barbe pour moi, une belle barbe, une barbe cascadante, qui coule du nez jusqu'au nombril où elle étale sa blancheur comme un ostensor, la barbe vierge n'est à mes yeux ni celle de Dieu le père, ni celle du père Noël. C'est celle de monsieur de Bellefeuille. Or monsieur de Bellefeuille était, au temps et lieu de mon enfance, le chef de police. Trois-Rivières étant alors une toute et paisible petite ville, il devait être à la fois



chef et corps de police entier. Je le vois dans les allées du parc, à la main sa canne noueuse, sur la poitrine sa barbe comme une immense décoration; et dans les yeux le regard le moins policier qui se puisse imaginer. De quoi et quand mourut-il ? Je ne sais. Pendant des années, il y eut monsieur de Bellefeuille, sa barbe et ses bons yeux. Puis un beau jour il n'y eut plus de monsieur de Bellefeuille, de sa barbe et de ses bons yeux. Après quoi Trois-Rivières devint une ville comme les autres où les agents de police eurent désormais matraque et menton rasé. Dans la prose de notre vie collective ils étaient les illustrations. Nous avions plusieurs de ces types aimables ou bizarres. Prenons par exemple Saoui-Titi-Rondeau. Je devrais dire Saoui *et* Titi Rondeau, puisqu'ils étaient deux. Mais en fait inséparables, jamais l'un sans l'autre. Aussi disait-on toujours: Saoui-Titi comme si ce n'eut été qu'une seule personne. Ce couple curieux avait un métier aujourd'hui désuet. Ils étaient scieurs de bois ambulants. Tous les automnes les bourgeois trifluviens achetaient les déchets de moulins à bois: les dosses. Ce qu'on appelle aujourd'hui des *slabs*, des croûtes. A quarante ans de distance, je perçois l'odeur de résine que dégageaient ces longues tranches d'arbres encore revêtues de leur peau d'écorce. Un tombereau les déversait dans la cour. Alors s'amenèrent Saoui et Titi, l'un portant scie et l'autre chevallet. Ils débitaient les dosses en longueurs pour le poêle. Après quoi mes frères et moi avions la tâche de les jeter dans la cave où les empiler.

Il y avait encore notre cousin Gaspard. Cousin, parce qu'il portait le même nom que nous et bien qu'il fut d'une autre branche de la famille. Tout en torse, les jambes avalées par les hanches, cette absence de cuisses lui aurait donné allure de tortue s'il n'eut compensé la brièveté de ses enjambées en les multipliant. Toujours marchant en coup de vent, courant, plutôt comme au feu; même lorsque le soleil de plein été plombait et que les trifluviens s'éventaient avec leurs éventails faits d'une feuille de palmier desséchée comme on en voyait entre toutes les mains. « — Diable ! Gaspard, pourquoi tant vous presser ? Ça ne vous donne donc pas chaud ? — Moi ? Jamais de la vie, répondait-il. Tant plus que je marche vite, tant plus que ça fait du vent. »

Une curiosité locale, c'était... les Trifluviens de mon époque vont sûrement rire, c'était... Ti-M'rise ! Ti-M'rise était une vieille fille qui vivait je ne sais plus où. De parents probablement inconnus, elle n'avait d'autre nom pour nous que ce sobriquet venu Dieu sait comment.

Mon souvenir me la présente boulotte, les yeux bigles et la tête couronné d'un chapeau fleuri. Vous voyez d'ici le tableau ! Passant dans nos rues elle avait toujours à ses trousses, comme une suite royale, toute une ribambelle de gamins qui chantaient sans arrêt : « Ti-M'rise, Ti-M'rise, la queue d'chemise te frise ! » Pas très spirituelle, comme vous voyez, cette chanson nous était cause d'une joie sans bornes. La pauvre fille — pauvre d'esprit, en fait — se laissait poursuivre ainsi sans broncher. Puis quand la troupe était devenue trop nombreuse et trop criarde, elle se tournait brusquement vers nous qui lui touchions les talons. Et elle nous lâchait une bordée d'injures et de malédictions ; avec les bras dressés au-dessus du chapeau où frémissait la fleur rose.

Il y eut aussi Malvina. Habitant chez les Sœurs elle fut la vedette du bazar annuel qui permettait aux religieuses de l'hospice de boucler leur budget. Malvina y était fidèle. Un beau soir, elle insista pour monter sur la scène et faire elle aussi son numéro. Soirée mémorable pour les Trifluviens d'alors. Sa spécialité était, comme elle disait, l'imitation « des gros chars ». Rouge d'orgueil et de joie, elle se mit à passer sur le plateau, traînant la savate et imitant les bruits divers d'une locomotive. Haletant, soufflant, sifflant. Elle n'imitait pas ; en vérité, elle *était* la locomotive. « Je sonne la cloche », disait-elle. Et elle secouait la tête comme une vraie cloche de machine. Elle tournait les bras comme des bielles, pantelait et repartait en hurlant. Puis soudain, elle s'arrêta sur le devant de la scène, yeux écarquillés. Et ouvrant les bras, elle fit : « Puishshshsh ! A c't'heure, je lâche mon eau ! » Ce fut du délire dans la salle. Jusqu'aux beaux yeux de sœur Lucilla qui s'emplirent de larmes de folle gaité.

Avez-vous connu le crieur public ? Chez nous, c'était un gros homme conduisant de rue en rue sa voiture et sonnant la cloche à main pour attirer l'attention. Par lui, l'on apprenait que le vieux



Laframboise avait enfin rendu l'âme, que le député tiendrait une assemblée et que mademoiselle Amélie Beaupré avait perdu son porte-feuille. La radio et le journal l'ont depuis remplacé avec plus d'efficacité mais moins de pittoresque assurément.

J'admirais aussi grandement un homme simple et doux qui était la savetier. Il tenait échoppe quelque part du côté du marché à foin. J'étais hypnotisé par la boucle d'or qu'il portait à l'oreille gauche. Un simple anneau, mais qui m'avait intrigué jusqu'au jour où ma mère m'avait expliqué:

— Il a été marin, vois-tu. Or les marins se font percer les oreilles et portent ainsi une boucle parce qu'ils croient que cela leur donne meilleure vue.

Un moment, je songeai à me faire percer les oreilles, moi aussi. Mais la peur me retint.

— Et, c'est vrai, maman ? vérifiai-je prudemment.

— Mais non. C'est une croyance. Ton père dit que ça ne fait rien du tout.

Telle était ma mère, sceptique de son naturel; solide surtout lorsqu'elle pouvait appuyer son opinion de celle de mon père, l'homme du monde qu'elle plaçait au-dessus de tous.

En plus de sa boucle d'oreille, ce brave homme de savetier fournit à notre ville un sujet d'émoi. Il élevait la fille de son fils. Tous les trifluviens se la rappelleront j'en suis sûr. Encore petite fille, à douze ans Yolande était déjà belle, d'une beauté piquante et plus mûre que son âge. Quand elle tournait vers vous ses yeux, vous vous sentiez touché d'un contact quasi matériel. De ma vie je ne vis enfant doué d'un charme si mystérieux, si prenant et si charnel à la fois. Elle fut la première dans notre petite ville à porter un manteau d'un rouge fulgurant qui la faisait reconnaître de loin. Quand elle passait dans le parc, malgré eux tous les hommes, jeunes ou vieux, laissaient descendre vers elle leur regard comme naturellement descend vers le lac l'eau des sources. Rien pourtant en elle de douteux, rien d'équivoque. Et quand elle était passée, les hommes se retournaient inconsciemment; tandis que les



femmes, elles, pinçaient les lèvres. A mes yeux d'adolescent le fait que son grand-père eut été marin la paraît d'un attrait supplémentaire. J'imaginai à son charme étrange et précoce des explications invraisemblables et exotiques.

Ce grand-père n'était pas le seul évidemment qui eut été marin à une époque où les goélettes remplissaient le port et où passaient encore sur le fleuve les glorieux trois-mâts; aux flancs dorés par le soleil des Indes Occidentales et alourdis par les mers chaudes de bernacles invisibles. Mais il était le seul que je connusse.

Par ailleurs j'avais un oncle, qui était en fait mon grand-oncle. Un homme superbe, au verbe solide, à la taille imposante. Conservateur, comme on l'était alors au temps de monseigneur Laflèche qui fut le chef de file ultramontain de mon père comme de cet oncle. Ce dernier était commerçant. Fort prosaïquement, commerçant de bière et de limonades. L'aigre relent de la bière était partout dans sa remise. Il y avait aussi les grandes bassines de cuivre à odeur de vanille où mijotaient *cream soda*, *ginger ale* et *ginger beer*, celui-ci vendu en jolies bouteilles de grès. J'admirais assez mon oncle; il m'en imposait par son verbe. Mais son banal commerce n'était pas de ceux qui pouvaient lui donner du prestige auprès de l'enfant que j'étais et qui déjà possédait le goût des choses lointaines et différentes.

Aussi écoutais-je avec application mon père qui à un ami parlait un jour de quelqu'un qu'il ne nommait point:

— Alors, disait-il, notre jeune homme part à pied pour Montréal. Rendu là, il descend sur le port, voit un trois-mâts, y monte et s'engage. Comme mousse. On ne le revit plus de longtemps. Quand il revint après deux ans et plus, il avait fait le tour du monde.

— Le tour du monde ! m'écriai-je, ébloui.

— Oui, le tour du monde. L'Europe, l'Asie et l'Afrique. Jusqu'aux Indes. Et la Chine. Ce qu'il en a enduré de tempêtes, de chaleur, de misère; et comme mousse, de coups. Quand il est revenu, il était passé gabier, un vrai matelot.

— Oh ! papa. Dis-moi ? Qui c'est ? Où est-il maintenant ? Il navigue toujours ? Il est devenu capitaine ?

— Capitaine ? dit mon père. Mais je parle de ton oncle, ton oncle qui est ici aux Trois-Rivières, celui qui fabrique du *ginger-ale*.

Je me tus, écrasé. Pour la première fois je découvrais combien l'homme peut être imprévu, incompréhensible même. Comment, étant allé aux Indes, pouvait-on vivre rue Sainte-Julie. A jamais ? Comment ayant brassé les voiles du grand perroquet de misaine, pouvait-on brasser de la bière et de la limonade ?

Ce jour-là je me rendis vraiment compte que l'homme, le vieux, celui de quarante ans et plus, a une logique à lui, une logique illogique puisqu'elle n'est pas celle des enfants. Ce jour-là je me rendis compte vraiment qu'il est des domaines que seul peut habiter, aimer et comprendre un petit. Ce jour-là, ayant appris que mon oncle avait renoncé à l'Océan et à l'aventure pour le plus piteux des commerces, pour la première fois ce jour-là je soupçonnai le divorce qui existe et existera toujours entre le monde de l'enfant et celui de l'adulte.

Et je connus alors une vérité qui toujours depuis m'est restée; à savoir que tout autant que le mirage est supérieur, infiniment, à la réalité, ainsi le monde imaginé par l'enfant est plus vrai et plus beau que celui qui soumet et banalise les hommes faits.

## *Zigzags sur la neige*

« Mais où sont les neiges d'antan ? », chantait ce gibier de potence de Villon.

En été quoi de plus agréable à évoquer que la froidure de janvier. Alors qu'en janvier nous aurons des nostalgies de canicule. L'homme est ainsi fait qu'il n'est jamais satisfait du présent. Qui a épousé une brune appétissante trop souvent regarde avec des yeux éblouis passer une blonde ordinaire, vraie ou fausse. Qui a la fortune affirme que l'argent ne fait pas le bonheur. Qui est malade déclare que la santé est le seul bien qui vaille. Si tant de gens, sans être malheureux, ignorent leur bonheur, c'est qu'ils ont le tort de regarder plus loin que leur nez. Alors que l'on a une femme charmante qu'envie le voisin, on lui envie sa femme. La maison que l'on rêve de construire sera sans défaut. L'enfant que l'on a perdu est justement celui qui avait du génie. Tout cela, du rêve. Or le rêve est menteur par essence. On oublie que mieux vaut la réalité, sa dorure ne serait-elle que plaquée, mieux vaut la réalité que le mirage. Ce dernier ne sert qu'à gâter la petite part de bonheur dévolue à chacun de nous. N'en déplaise aux poètes, les gens terre-à-terre ne sont point les moins heureux des hommes. De Don Quichotte et de Sancho Panza, croyez-m'en, le plus agréable compagnon était l'écuyer; et non cet admirable et insupportable chevalier à la Triste Figure. Mais... que diable vient faire le héros de Cervantès dans une page dédiée à la neige ?



Ce n'est pas des neiges d'antan, que je vous parlerai. Elles sont trop récentes. Dans l'esprit de ceux qui ne sont point, comme moi, maniaques de la correction, les « neiges d'antan » sont les neiges d'autrefois. Erreur. L'*antan*, seuls les puristes s'en souviennent, c'est tout simplement l'an passé. Rien de plus. Et je ne sache pas que l'an dernier ait si particulièrement abondé en neige.

Ah ! oui. La neige. Parce que nous avons chaud en juillet, évadons-nous. Evadons-nous de la réalité brûlante en la rafraîchissante illusion. Comme on boit un *collins* — ou, pour les lacordaires, un *cola*. Mais... me voilà encore sorti de mon sujet. La neige, que diable ! la neige.

Voilà. Maintenant, je ne sais plus par où reprendre. Ce qui était une inspiration devient quasi une corvée. Tel est mon esprit d'indiscipline que de me rappeler à l'ordre suffit à me jeter dans un chemin de traverse. La transition logique me fuit. Tout comme ce brave monseigneur Arcand, du séminaire de Trois-Rivières. C'était un homme à la barbe et à langue fleuries. De sa bouche coulaient un verbe intarissable et un poil majestueux. Mais le voir monter en chaire, le dimanche, était pour les élèves une catastrophe. Balançant sa phrase comme un funambule, lancé comme une fusée, il allait pendant des quarts d'heure et des quarts d'heure. La voix était belle. Le geste était noble. La phrase rutilante. L'épithète choisie. L'inspiration facile. Les citations appropriées. Mais de tout cela bientôt naissait la satiété, puis l'indigestion. Intelligent, il se rendait compte d'avoir dépassé la mesure. Aussi cherchait-il une fin, une fin toutefois qui fût à la hauteur du reste. Mais chaque fois que se présentait un finale acceptable, insatisfait il le rejetait, voulant mieux. Si bien que de finale refusé en finale raté, il arrivait au bout de sa ficelle et de sa salive. Personne n'en pouvait plus. Le célébrant sommeillait sur sa banquette. Les régents *cognaient des clous*. Des ronflements scandaleux fusaient de la masse des élèves. Brutalement il laissait, une jambe en l'air, la prosopopée ou la parabole. Cela finissait par quelque chose comme : ... « Telle est la puissance du démon... C'est la grâce que je vous souhaite, au nom du Père... »

Mais la neige ? Patience nous y venons. Pour l'instant, j'ai évoqué une figure qui connut aux Trois-Rivières une réputation considérable. Monseigneur Arcand, ou plutôt le père Arcand... Mais pourquoi: le père ? Car il n'était point vieux ! C'est qu'il succédait au « père Richard ». Ils avaient en commun la barbe: un peu maigre chez monsieur Richard; généreuse et bouclée, neptunienne chez monsieur Arcand. Ce dernier fut en fait le dernier de la dynastie des barbus. Son successeur, monsieur Chartier, eut le menton rasé à la mode du jour. Avouerai-je que de ce fait il ne fit jamais sur nous l'impression de ses devanciers. Ceux-ci avaient quelque chose de carolingien qui imposait le respect. Rappelez-vous vos classiques: « Charlemagne, l'empereur à la barbe fleurie ». Et dans Molière: « Du côté de la barbe, est la toute-puissance ». Pour revenir à monsieur Arcand — ou au *père* Arcand — son prestige fut extrême. Trois éléments se conjugaient en sa faveur. Tout d'abord, je le répète, sa barbe. Puis sa culture. Il avait, chose inouïe, une bibliothèque personnelle. Chez lui se rencontraient les Pères de l'Eglise, les grands prédicateurs et des auteurs séculiers. Il était avec l'abbé Giroux, homme secret et exquis, et l'abbé Moreau, homme doux et d'esprit curieux, l'*intelligensia* de la maison. Enfin, le père Arcand devait un supplément d'importance à une qualité jupitérienne (Charlemagne, Neptune et Jupiter, tout cela pour un seul homme !) c'est qu'il maniait le foudre de bois avec une vigueur quasi surhumaine. Lorsque les coups de trique des régents ne donnaient point de résultat, le relaps était déféré à Jupiter tonnant. Je puis vous assurer que le bras du père Arcand n'avait rien d'archangélique. On sortait de son cabinet les mains épaissies du double. Ainsi gardions-nous de la visite une impression durable et un souvenir cuisant. Corrigé par lui, nous courions nous mettre les doigts sous l'eau froide ou dans la neige... Ah ! voilà la neige promise qui reparait à l'improviste. Je vous avais bien dit que nous finirions tout de même par y arriver. Prenons garde d'y rester et pour de bon.

Les neiges de *jadis* avaient une abondance que ne connaissent point celles d'*antan* et de *naguère*. C'est apparemment une loi que tout ce qui était grand et important dans notre jeunesse



soit fait mesquin et petit maintenant que nous avons avancé dans la vie. Prenons justement l'âge des gens. Les vieillards de notre enfance étaient de vrais vieillards. Cassés, cacochymes, le crâne tout nu, la barbe blanche jaunie par l'usage, tous les anciens étaient des patriarches. Ils avaient sans exception des soixantedix et des quatre-vingts ans, plus même; et le montraient. Tandis que les sexagénaires d'aujourd'hui sont à peine sortis de l'adolescence. Regardez-nous plutôt, moi et mes amis. Nous ne nous sentons pas le moins du monde rabougris !

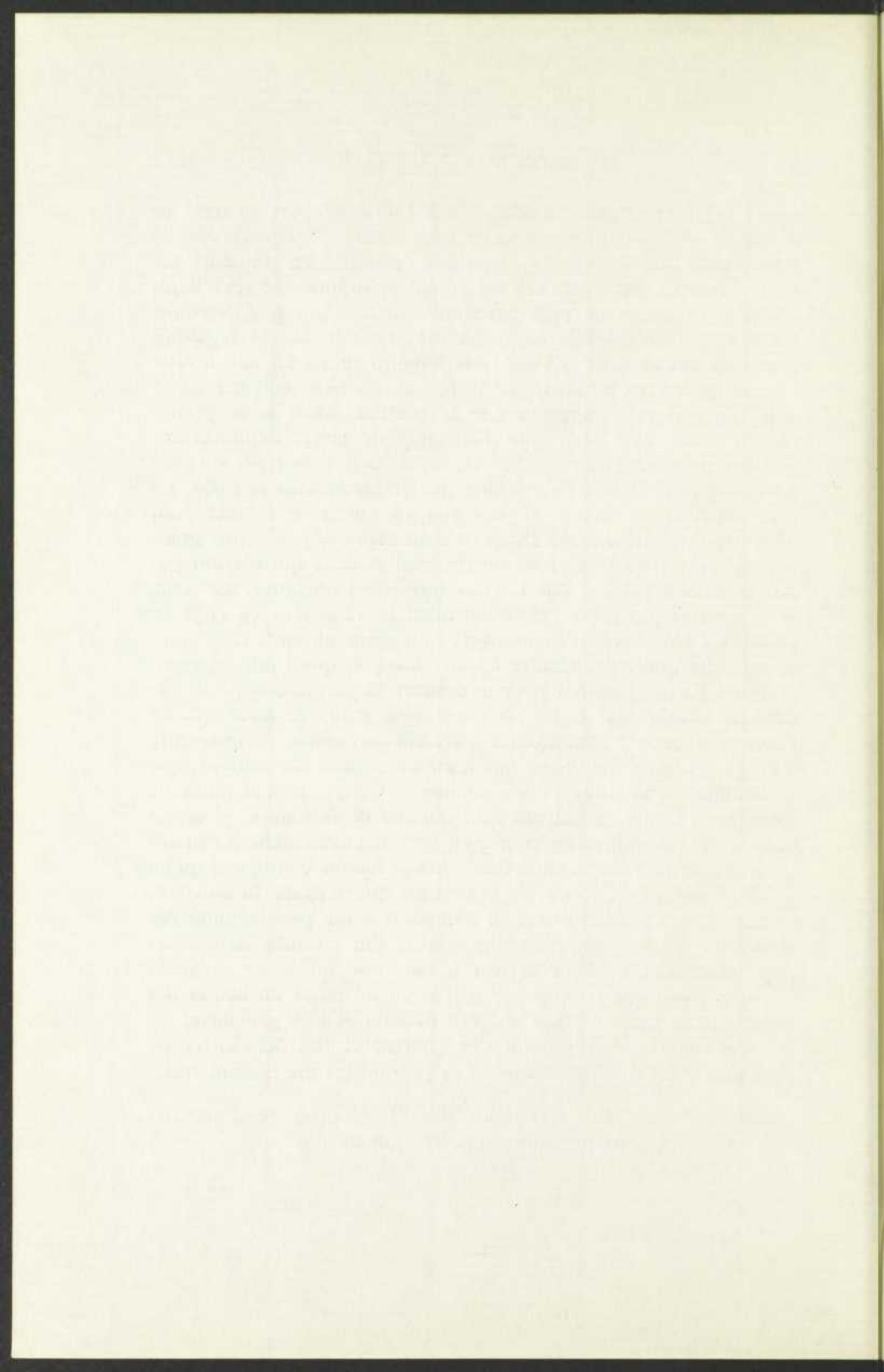
En vérité, vous le savez déjà, je n'ai rien d'un *laudator temporis acti*, pour parler comme le bachelier que je ne suis pas. Les anciens se figuraient la vie du monde comme une échelle descendante. Une vraie dégringolade. Tout au début, l'âge d'or. Celui où les tigres venaient gentiment ronronner aux pieds de l'homme (de quoi diable se nourrissaient-ils ? de framboises ?); où il n'y avait à faire rien qu'à dormir quand l'envie vous en prenait, manger quand vous aviez faim et vous amuser le reste du temps. Mais à quoi, juste ciel ? Il faut dire que les femmes du temps étaient vêtues de leur seule innocence. Si bien que l'on pouvait toujours s'asseoir le long du sentier et regarder défiler les passantes en faisant des comparaisons. Tous heureux comme le roi Pausole, de plaisante mémoire. Hélas ! s'il fallait en croire les anciens cet âge aurait dégénéré jusqu'à ne plus être à la fin que l'âge de fer. Ils prenaient apparemment l'idée de progrès à l'envers. Qu'eussent-ils dit de l'âge de l'uranium ?

Pour ma part, leur erreur me paraît certaine. Je crois de tout cœur que l'humanité marche pompeusement vers le meilleur. Malgré la bombe atomique. Malgré Hitler. Malgré les *comics* américains. Ah ! il est beau de chanter le *bon vieux temps* ! Mais je ne cesserai de le répéter : je voudrais les voir, ces chantres du passé, s'y retrouver pour de vrai ! Les voir manger du lard salé six mois par année. Aller qu'ri de l'eau à la brimballe du puits; quand il n'est pas à sec. Porter sabots et patauger dans le fumier. Et pour couronner ce tableau enchanteur, que l'on me passe une dernière joie bien connue de nos ancêtres; après une bonne vieille purgation au soufre et à la mélasse, se lever dix fois la nuit, en plein février, pour aller par un froid de trente sous



zéro... ! Très peu pour moi, en vérité ! D'autre part, si dans ce zigzag je tourne moi-même avec complaisance les yeux vers le passé, c'est que je vois s'y agiter des ombres dont plusieurs me sont chères et dont certaines me furent amusantes. Je revis ainsi les bons moments de mon existence qui n'en fût pas démunie. En fait, je n'ai guère le choix. A dix et vingt ans, je regardais plutôt devant moi. Ce qui me reste aujourd'hui de chemin à faire ne vaut guère ma curiosité. Et je ne saurais rien imaginer de ce côté qui soit plus agréable que le présent. Mais si je prends l'avion pour Paris, si je fais d'un coup de pouce démarrer ma voiture, si je mange des fraises en hiver, si je puis relire en paix les quelques centaines de volumes que je garde sous la main; ou plus simplement encore, si je n'ai qu'à ouvrir le robinet pour avoir de l'eau chaude ou froide à mon caprice, j'en rends grâce à ceux qui ont caressé l'idée du progrès. A ceux qui n'ayant pas cru le monde parfait, ont fait en sorte de l'améliorer. De vrai, nous n'avons pas glissé lamentablement de l'âge d'or en l'âge de plomb vil. Nous savons mensongère la légende antique. L'âge dur, ce fut celui que connut notre ancêtre lorsque, quasi nu, il passait la nuit à l'affût, guettant pour la dévorer saignante une proie difficile et dangereuse. Celui où seule avait cours la force que ni l'adresse ni encore l'intelligence n'avaient surmontée. Je me refuse à croire, malgré cette vieille radoteuse de Sagesse des nations, que « l'homme est un loup pour l'homme ». Certes, je n'ai point de Rousseau l'enfantine naïveté. Son homme de la nature, je craindrais de le rencontrer au coin d'un bois si j'avais dans les mains les fruits de mon verger ou à mes côtés la femme charmante qu'un sort heureux m'a donnée. Je craindrais que n'ayant lu Lucrèce, ni Bernardin de Saint-Pierre, il n'imposât à ma pusillanimité des abandons douloureux. Non ! en vérité, j'ai en mes semblables plus de confiance. Pour arriver à me faire au soleil canadien la petite place que j'occupe, je n'ai point dû lutter du bec et des ongles. Et la race — race au sens humain et non *provincial* — la race humaine qui produit des Dunant et des Schweitzer ne peut m'inspirer que de l'estime. Les pessimistes me laissent froid.

Me laissent froid... ! Grands dieux ! Et la neige dans tout cela ? Ce sera pour une autre fois. Ou jamais.



## *Campagne*

Il n'y a que les gens de la ville pour savoir apprécier la campagne; surtout ceux qui sont nés citadins et qui ont grandi dans les agglomérations humaines. Par contre, à nul autre la ville n'est plus belle qu'à celui qui habite les champs ou un de ces petits villages lointains dont les maisons sommeillent sous la houlette en fer-blanc du clocher, si telle oasis existe encore de nos jours. C'est que l'auto, après le chemin de fer et vingt fois plus que lui, a rendu facile le contact de l'un avec l'autre. En une demi-heure le paysan est à la ville; comme en une heure le Montréalais est à Sainte-Adèle. Comme campagne cela, je l'avoue, n'a qu'un bien lointain rapport avec les agrestes paysages d'autrefois.

La campagne que les enfants échappés du collège retrouvent, l'année scolaire terminée et la Saint-Jean-Baptiste passée avec ses chars « parégoriques », joie de ma concierge, la nature qu'ils retrouvent est plutôt bâtie serrée ! Maisons cossues de Laval-sur-le-Lac ou de Woodlands, inspirées par les fermes de Normandie ou les mosquées de Bagdad; cela pour les puissants du jour qui sont les propriétaires de garage et les marchands de charbon. Pour les petites gens, les *camps* accoudés les uns aux autres et qui sont sans coquetterie sinon sans charme. Tout cela se touche. Arrivant à la campagne, on a la joie d'y retrouver les voisins de cha-



que année; mais différents de ceux de la ville. Comme plaisirs, les parents ont le golf; les enfants, le tennis, le bruyant hors-bord sur la rivière et surtout l'auto qui offre, aux citadins en villégiature, le plus recherché des plaisirs: aller passer quelques heures en ville. Si bien que l'on peut dire que la campagne d'aujourd'hui, aussi loin qu'on la puisse explorer, n'est jamais qu'un faubourg de la ville, indéfini.

Celle de mon enfance était bien différente. Elle était sans bruit, sans secousse, sans odeur autre que celle des trèfles et aussi, avouons-le honnêtement, du fumier. Parce que nous y passions l'été, il nous paraissait que campagne et chaleur étaient inséparables. Quelle joie que celle du départ! Nous allions quitter la petite ville et ses pierres, son macadam et ses trottoirs de madriers, pour aller chercher, bien loin, la libre et douce vie des champs. Au prix d'un voyage long, sans confort.

A cette époque des premières années 1900, mon père avait accoutumé de louer une maison paysanne en plein bled à deux bonnes lieues de notre logis citadin. Je dis bien deux *lieues*. Ce qui fait, ne vous déplaie, beaucoup plus que six milles. Six milles, ce n'est jamais que dix minutes d'auto. Tandis que deux lieues, c'est une bonne heure et demie au pas de cheval.

Mes frères et moi avions à choisir entre deux voitures. La charrette à foin dont les ridelles recevaient malles, couvertures, provisions et batterie de cuisine; ou la tapissière guidée calmement par notre cocher habituel.

Le luxe de la tapissière, avec son capitonnage et la frange de son toit carré, nous laissait froids. Mais c'était à qui prendrait place dans la charrette. Privilège sur lequel l'aîné avait évidemment premier droit et que l'on refusait à qui avait été insupportable. Je voyageai presque toujours dans la voiture. Ceux qui accompagnaient les bagages prenaient place triomphalement et disposaient les oreillers sur les caisses trop brutales. Le long voyage commençait, la charrette partait la première mais qui serait dépassée. De la tapissière, je regardais avec envie démar-  
rer l'équipage.

Il y avait à cette époque, dès la sortie de la ville — de la ville de Trois-Rivières, au fait — un vieux moulin à vent. A la vérité, il n'en restait guère qu'un cylindre de maçonnerie en pleine décrépitude. Les ailes s'étaient envolées, laissant là le reste d'aileurs fort écorné. Le toit avait suivi. Les fenêtres avaient perdu jusqu'à leurs meneaux. On l'a depuis rafistolé et recoiffé à ce qu'il paraît. Je me demande pourquoi. Il n'avait de charme que par sa vétusté.

Quoi qu'il en soit, ce moulin était pour nous une borne d'importance. Nous l'apercevions à peine que déjà :

— Maman, maman ! on peut se déchausser à cette heure ?

— Non ! Non ! Nous ne sommes pas encore au moulin.

Nous guettions le moment précis où la voiture doublerait la ruine aux ouvertures pleines de mystères effrayants. Sur un sourire consentant de notre mère, tous les enfants faisaient sauter bas et souliers; ou plutôt bottines, à cette époque. Pied nus ! Ce qui pour d'autres eût été signe de pauvreté mal venue, était pour nous symbole d'affranchissement. Pour quelques instants nous étions tout à la joie de regarder jouer le guignol de nos orteils. Ils dansaient gaîment, grouillant comme une poignée d'abeilles; libérés enfin de la contrainte que nous imposait, à la ville, la situation de notre père. Dame ! il était médecin et même échevin.

La route défilait le fil jumeau de ses ornières, avec des écarts, des boucles, de capricieux retours sur elle-même. Dans le lit de poussière du centre, les sabots du cheval faisaient un bruit mou, rythmé; parfois accompagnés de bruits... intempestifs. Puis laissant son trot saccadé, la bête se mettait au pas. Bientôt, tous nous dormions.

C'est juste à mi-chemin que nous croisons le calvaire. Non pas une petite croix du chemin banale avec trois rosiers sauvages. Mais un véritable pavillon à claire-voie, avec toit pointu. Christ et larrons; et tous les instruments de la passion. Un vrai petit oratoire. Il était, ou du moins nous paraissait, fort imposant. Ce qui nous importait surtout, avouons-le, était qu'il marquait en quelque sorte l'entrée dans le domaine des vacances rurales. Après

lui, ce serait le royaume de la joie dans la liberté. Bientôt nous pouvions nommer les fermes et saluer au passage leurs pignons familiers. Après la Pointe-à-Girard, les Chevalier, les Montour, puis les « Six » et enfin les Denoncourt. Voici, au tournant, après les grands ormes, le fleuve qui rejoint la route, tout près. Il nous dit bonjour, nous tend son miroir, nous souffle sa fraîcheur, fait briller ses petites vagues amoureuses pour nous aguicher.

Nous étions arrivés. Sans que nous en prissions conscience, nous avions déjà dépensé le moment le meilleur de nos vacances, le voyage était fini. Mais il nous suffisait alors que la ville n'existât plus, ni le collège.

La ville ! Pour nous, de tout l'été elle serait abolie. Car nous étions à l'époque anté-mécanique. L'auto ne régnait pas encore. Nous ne reverrions la ville qu'à l'automne venant, à ce moment douloureux où il nous faudrait enrouler à nouveau la bobine de la route pour la ranger jusqu'à l'année suivante. Mais pour l'instant, rien ne comptait que nos loisirs. Ils faisaient de nous les gens les plus occupés du monde. Les personnes d'âge affectent de mépriser les soucis et les occupations des enfants. Elles ont tort. D'ailleurs, il est bon de constater que pour les enfants, rien n'est plus futile que ce à quoi les adultes attachent de l'importance. Et je ne suis pas prêt à donner tort aux uns plutôt qu'aux autres. Quoi qu'il en soit les journées, sauf celles de pluie, nous paraissent trop courtes, trop facilement débordantes.

La première matinée était la reprise de possession de notre empire estival. Les retrouvailles. Il nous fallait voir si le ruisseau Montour, propice aux barrages, était toujours accessible. Si les pluviens étaient nombreux sur la plage. Si les vagues avaient encore grugé le champ où installer la cabine de bain que nous avions construite de nos propres mains, de bois naufragé. Chemin faisant, nous constatons que l'asclépiade, — dont le nom savant ne nous importait guère — que l'asclépiade formait déjà ces cocons soyeux que nous appelions des *petits cochons*. Munis de quatre bouts d'allumettes en guise de pattes, ils seraient le cheptel de nos fermes miniatures. Enfin nous allions renouer avec les enfants du fermier. Nous les trouvions extraordinairement grands, oubliant que nous aussi... Nous les invitons à partager nos



jeux. Beaucoup par amitié, assurément. Mais un peu aussi, hélas ! par calcul. Par ce calcul qui se mêle toujours, quoi qu'on pense, aux actions des enfants tout autant que des grandes personnes. C'est que nous songions à juillet; à la fenaison; aux charretées de foin revenant des champs et sur lesquelles nous aimions tant nous faire bercer dans l'odeur entêtante de la luzerne et du pâturin.

Chaque jour, désormais, nos incursions nous conduisaient un peu plus loin. Tantôt vers le coteau sableux et les bosquets où l'on trouvait des merises et les *petites* poires juteuses de l'amélanchier. Soit encore, et plus souvent, le long du rivage. Mouvente et pleine de reflets, l'eau a pour les enfants plus d'attrait que la terre immobile et grise. Nous suivions la marge du fleuve, là où les vagues venaient lapper nos pieds déjà endurcis par le sable, la glaise et le gravier. Il y avait la *chaîne de roches*, mystérieux ruisseau de pierraille dont la géologie ne me donnerait l'explication que beaucoup plus tard, au détriment de son mystère. Dans les flaques nos mains prestes saisissaient le fretin qui courait par bancs et dont les évolutions d'ensemble obéissaient à d'imperceptibles commandements. Espérant des trouvailles, jamais découragés, nous explorions les caisses abandonnées par les transatlantiques et que le vent poussait à la rive. Puis nous revenions en courant vers la maison en feignant d'ignorer l'heure.

— D'où sortez-vous ? protestait maman. Ce n'est pas une heure pour arriver souper !

— Nous sommes allés aujourd'hui jusqu'à la troisième charogne.

Ne sursautez pas. Ces tristes dépouilles échouaient de place en place. Tombées des vaisseaux de passage, elles servaient de repère militaire à nos excursions. Signaux odorants dont le plus lointain nous rappelait le moment de rentrer.

Nos amours étaient simples comme nos plaisirs. Car nous aimions déjà, sans bien savoir ce que c'était que l'amour. Nous nourrissions des passions parfois violentes pour Hortense ou Annette qui grandissaient avec nous. Je me souviens d'avoir aimé avec ardeur, et en secret, trois étés de suite, une cousine à moi. Elle s'appelait Germaine et avait les plus beaux yeux du monde.

C'est pour elle que je fis mes premiers vers. Je ne les ai plus. Bien que, si vous insistiez, peut-être...

Tout cela est bien changé. Comme nous. Comme le monde entier autour de nous. Constatation inévitable et que sans doute vous attendiez. Mais je ne ferai point de comparaisons. Il est de fait que grâce à l'auto, les jeunes estivants vont à la ville deux fois par jour. Dame ! six milles seulement. Leur grand désir semble être de retrouver cette mitoyenneté à laquelle nous tournions le dos avec tant de joie. De nos jours, on s'habille à la campagne comme à la ville. A peine un peu moins. On joue au tennis. Les petits ne font plus de ces fermes jouets dont les bâtiments étaient façonnés de vieux bardeaux, les animaux de cocons et de bouts d'allumettes. Mais je ne suis pas du tout sûr qu'ils s'amuse moins que nous. Ils n'aiment plus ce qui nous délectait. C'est qu'ils sont de leur époque. S'il pleut, il arrive que certains d'entre eux lisent. Cela était rare de notre temps; et fort mal vu. Il en est toutefois qui s'embêtent, qui *s'emplattent* comme disent horriblement mes nièces. Il y en avait aussi jadis parmi nous.

Leur jeunesse vaut assurément la nôtre. N'en déplaie aux barbons dont j'ai peut-être l'âge, mais sûrement point l'amertume.

## *Les monstres*

L'enfant pour qui s'ouvre le livre de la vie n'en connaît d'abord qu'une image unique et simple. Celle du foyer, garni des objets familiers et surtout des divinités puissantes qui y président: la mère, d'abord; puis, le père. Rien de moins complexe. Au centre de tout, quelque chose d'immense: sa propre personne, qui souffre et qui jouit, qui a faim ou qui a sommeil. Quant au reste, gens et choses, il n'existe que pour répondre à ses nécessités du moment.

Lorsque le souffle du temps vient à tourner une page nouvelle, l'enfant est tout surpris de la trouver différente. Chargée de choses et de gens inconnus. Ce qui les lui fait étranges et étrangers, c'est que certains ont une existence sans relation avec la sienne. Ils existent; mais ne lui sont point utiles. De sorte qu'il ne peut voir à leur présence aucune justification. Une telle nouveauté ne laisse pas de l'intriguer à l'abord. D'instinct, le nouveau-né déjà se méfie de ce qui ne lui est pas familier. Une théorie scientifique veut que dans le sein de sa mère l'embryon humain prenne successivement les formes de toute la série animale dont il est indubitablement dérivé. Disons d'ailleurs que c'est là une hypothèse que le monde savant n'accepte pas encore comme vérité établie; tant s'en faut. De même dirait-on que dans son essor vers la maturité, l'enfant semble passer par les phases que connut la société des hommes,



dans le déroulement immense des périodes. Cette habitude de méfiance vis-à-vis la nouveauté, c'est bien celle de l'homme des cavernes envers tout ce qui, n'étant pas connu, pouvait être dangereux. A mesure que le petit de l'homme prend une conscience plus claire du monde qui l'entoure, à mesure aussi que son corps se fait plus dru et son esprit mieux aiguisé, cette crainte primaire s'atténue. Elle se nuance de curiosité. Il voit avec étonnement autour de lui se multiplier les êtres. Et non sans surprise, il les découvre différents de ceux-là qui seuls encore le touchaient. Il ne se refusera pas à les admettre au sein de sa connaissance, ayant vite fait de n'y voir après tout que la répétition, en plusieurs exemplaires, des êtres parents ou des objets domestiques au centre duquel il se trouve. Au début, il s'étonne de ne point les voir à son service comme tout ce qu'il avait jusque-là connu. Quand il aura tenté sans succès de les plier à sa volonté têtue, il finira par les prendre tout simplement pour acquis.

Tous nous avons passé par ces phases obscures mais inévitables. Et voici que, plusieurs pages plus loin, le livre s'ouvrit pour moi sur un chapitre nouveau. Encore plus étonnant. Et pour longtemps tout à fait incompréhensible.

Tel qu'il se révéla d'abord à mon esprit d'enfant, le milieu trifluvien était singulièrement homogène. Du moins il me paraissait tel. Il est de fait que les influences extérieures n'y arrivaient que singulièrement atténuées. Un voyage à Batiscan ou à Louiseville était ce qu'est aujourd'hui une excursion à New York sinon à la Nouvelle-Orléans. Traverser le fleuve était une rare aventure. Sur les quelque dix mille trifluviens, on aurait pu compter ceux qui avaient vu Montréal ou Québec. Pour l'Europe, qui y fussent allés il n'y avait guère que l'Evêque et notre unique zouave pontifical. L'un et l'autre en tiraient un bien grand prestige. Rome avait laissé presque sur leurs vêtements des paillettes de sa gloire. C'est que, à cette époque, l'auto n'était pas venue abolir les distances et reculer l'horizon quotidien. Ce donc que j'avais sous les yeux, dans les mille foyers de ma petite ville, était simplement la reproduction à mille exemplaires de mon foyer familial.

Et voici qu'un jour je devins conscient de la présence parmi nous d'êtres invraisemblables: les étrangers. De quelle création particulière étaient-ils issus, je ne pouvais l'imaginer. Je parle évidemment de mes toutes premières réactions, de ma petite enfance. Il ne me paraissait pas qu'ils pussent être nés comme nous tous suivant les modes normaux de la nature que j'ignorais sans d'ailleurs en être curieux encore. Parce qu'ils étaient différents, ils me paraissaient monstrueux. Au sens étymologique du terme, qui signifie prodige; tout comme au sens courant, qui signifie chose horrible. Jusque-là mon monde était fait de gens à peau blanche, de nationalité canadienne, parlant français et pratiquant la religion catholique. Rien n'existait, rien ne pouvait exister d'autre. Rien au-delà ne pouvait même être imaginé, puisque imaginer c'est en fait construire du faux-neuf avec de vieux matériaux. Quand je connus les autres, les anormaux, je restai stupéfait, presque incrédule, à les constater de fait différents et hérétiques. Hérétiques de parler, de couleur, de race ou de religion. Comment peut-on être jaune de peau ? me demandai-je, quand je perçus l'existence du blanchisseur chinois à qui mon père confiait ses manchettes et ses faux-cols empesés. Des noirs, je ne devais en voir que plus tard. Mais comment peut-on être syrien ? m'étonnai-je, en voyant les Aboud et les Courey entrer dans le cabinet de mon père dont ils étaient clients. J'appris des années plus tard, en voyant Marie Courey que l'on peut-être à la fois syrienne et belle comme le jour. Tout cela me parut au premier abord aussi illogique que singulier. Et ayant appris à douter de quelques choses immanentes et capitales je me sentis dès lors porté vers un scepticisme dangereusement généralisé. Car et surtout je me demandai avec stupeur: Comment, mais comment peut-on être protestant ? Comment Dieu, qui est catholique apostolique et romain, tolère-t-il... ? » Tout ceci fit aux colonnes qui soutenaient le monde tel que je l'avais appris des fissures dont certaines plus tard devaient avoir sur mes attitudes de bien grandes répercussions. Oui vraiment de ce jour, le doute était semé en moi. Or si j'ai eu de joie sereine une part généreuse, le refus du catégorique qui sur le tard m'est venu, tardive floraison d'une semence ancienne, y a certes été pour beaucoup.



A dire vrai, pour revenir à ma première époque, je ne tardai point à me rendre compte que certaines de ces anomalies étaient... parce qu'elles étaient. Je sus que Wong Lee ne pouvait faire que sa peau fût d'une autre couleur que celle de ses père et mère. Pas plus qu'un Syrien ne pouvait corriger le fait d'être né à Damas. Punition héréditaire ou accident historique, ils n'y pouvaient rien. Ce qui m'étonnait néanmoins par-dessus tout, c'était que les Chinois gardassent la queue de cheveux, à nos yeux si risible. Car tout ce qui différenciait un être humain de nous-même nous semblait évidemment indéfendable. Notre besoin de logique et notre sentiment religieux en même temps furent toutefois rassérénés quand on nous expliqua que ces pauvres jaunes imaginaient ne pouvoir monter en leur ciel chinois — différent du nôtre évidemment, et combien inférieur en qualité ! — qu'en se faisant hisser par la *couette*, comme nous disions. En attendant, nous leur prêtions des habitudes bizarres et cruelles. Nous savions qu'ils couraient sus aux enfants avec des fers à repasser rougis au feu. Et qu'ils jetaient leurs fillettes en pâture aux pourceaux; à moins qu'elles ne fussent rachetées par les missionnaires contre des timbres-postes dont les Chinois, nous disait-on, aimaient tapisser leurs murs. Une telle passion pour les vignettes postales nous eût paru folie chez des compatriotes. Elle ne nous surprenait pas chez des étrangers surtout jaunes. Mais ceux qui nous renversaient le plus étaient les Anglais. Parce que ici le mot: *anglais* signifiait aussi: *protestant*.

Le protestant fut pour l'enfant que j'étais une source d'étonnement majeur. Dois-je le dire ? C'est leur seule existence qui me paraissait mettre outrageusement en accusation la toute-puissance divine. L'existence du Juif, dont il y avait quelques échantillons aux Trois-Rivières, était au contraire justifiable; que dis-je ! nécessaire. N'avaient-ils pas été inventés et créés expressément pour que soient réalisées des prophéties touchant le Messie ? Le Syrien, lui était catholique. Le Chinois ne pratiquait ostensiblement aucune religion; ce qui était à nos yeux mille fois préférable à l'hérésie. Mais le protestant faisait tache dans un monde par ailleurs si parfaitement ordonné.



Il y avait dans notre petite ville trois temples protestants pour une colonie de quelque cent adeptes. C'était d'ailleurs une chose curieuse que la présence, dans toutes nos petites villes, de tels groupes réfractaires à toute intégration. Les Williams, les Ritchie, les Malone, les Tebbutt, formaient un bloc apparemment solide. Les enfants ne parlaient pour la plupart qu'un français difficile. Ils ne se mêlaient guère à nos jeux. Au début de ma vie, il me parût évident que l'exclusive était nôtre. Plus tard, je me rendis compte que leur isolement était voulu. Nous les regardions avec une curiosité où, du fait de leur appartenance à la religion hérétique, se mêlait une certaine répulsion. Comment par ailleurs pourrais-je concilier qu'ils aient eu néanmoins un indubitable prestige ? Parler anglais était chose élégante. Nos petites filles se promenaient dans les allées du parc en disant, pour singer l'anglais, des « yes-no » à quoi elles joignaient des mots fabriqués et des noms de britanniques. Il faut dire aussi que la plupart de nos concitoyens de souche anglaise jouissaient de situations avantageuses. Ils régnaient sur l'industrie et les transports tandis que les nôtres n'avaient que le petit commerce et la fabrication des chaises.

Pour tout dire, ce qui nous paraissait inexplicable, insensé, c'était l'entêtement de ces gens à ne point quitter leurs erreurs stupides pour embrasser notre foi; notre foi catholique de teinte canadienne-française dont la vérité était si éclatante, nous affirmaient nos maîtres respectés. Comment un homme sain d'esprit pouvait-il ne pas se rendre à une si aveuglante évidence ? Après quelque temps je finis par trouver une explication qui me satisfit. C'était qu'un démon les possédait. Un démon invisible, certes, mais tout aussi réel et malin que celui, aux pieds et à la queue fourchus, dont la réalité nous était article de foi. Le fait que leurs lieux de réunion, bien modestes églises, fussent solennellement interdits aux catholiques sous peine d'excommunication nous donnait lieu de croire qu'on s'y livrait à des rites effroyables. Les fenêtres de ces *mitaines* étaient garnies non point de vitraux mais bien de verre bon marché de couleur orange. Nous les voyions allumées, les dimanches soirs. Et cette lumière falote nous semblait si véritablement refléter les feux de l'enfer que nous passions sur l'autre trottoir. Il y avait pis encore; mais on n'en parlait jamais. Sur la rue

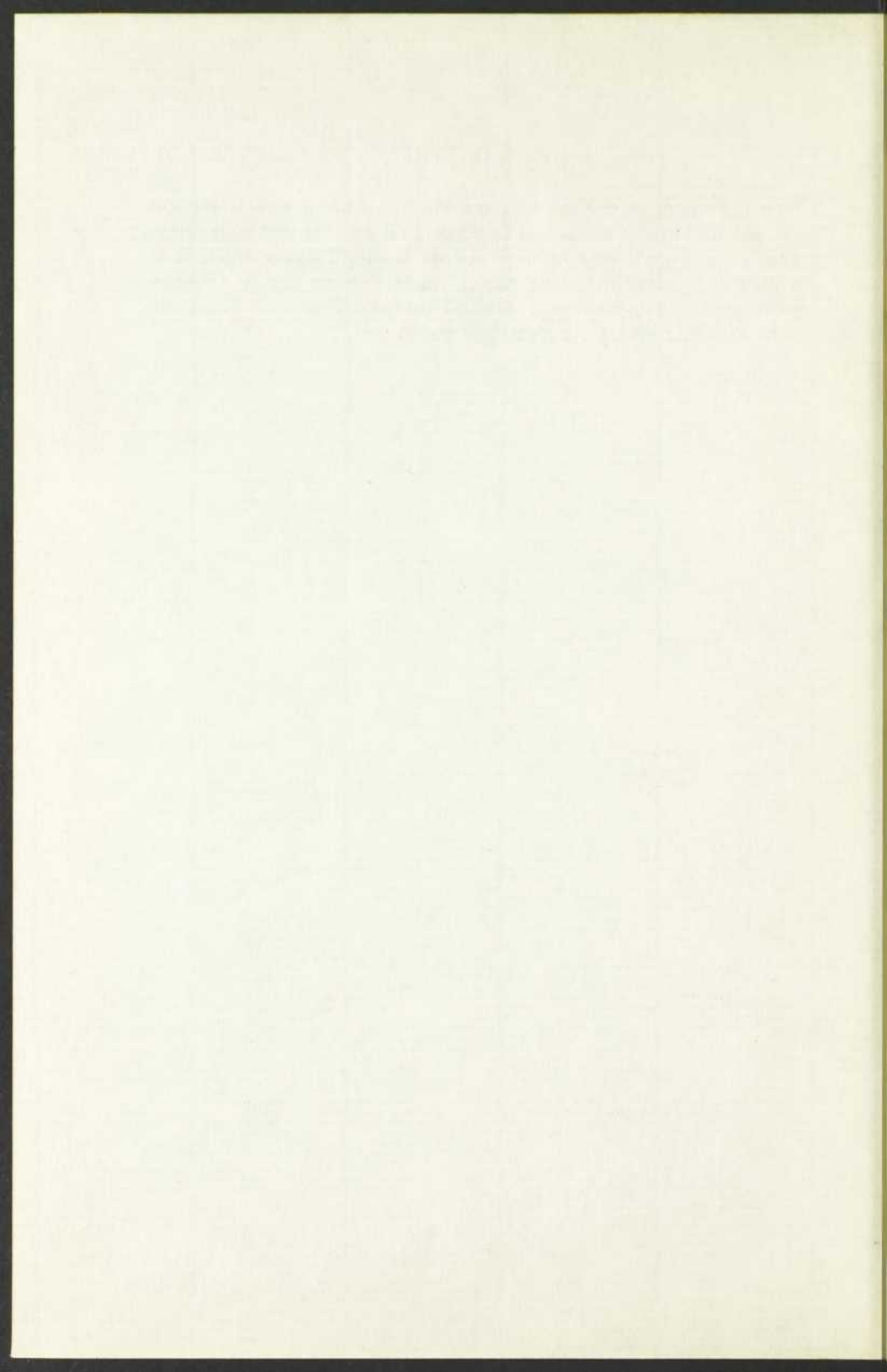
Royale se trouvait une maison banale en apparence mais sur qui je m'étonnais chaque jour que le feu du ciel, de détonation, pourtant si fréquent dans les histoires pieuses, ne l'eût pas encore pulvérisée. Je reniflais en passant avec l'espoir de sentir un jour l'épouvantable et caractéristique odeur de soufre que Satan fait flotter autour de sa personne. C'est qu'à l'étage de cette maison se réunissaient ceux que nous appelions en tremblant non pas les « francs- » mais les « framassons ». Beaucoup plus tard j'appris qu'il ne s'agissait là que d'un groupe d'inspiration anglaise pas le moins du monde démoniaque mais bien tous rigoureusement déistes et chrétiens. Ce qui les réunissait était non pas quelque messe noire, quelque sabbat monstrueux, mais bien le souci d'établir des contacts d'affaires et la joie d'échapper une fois par semaine à l'atmosphère conjugale.

C'était d'ailleurs l'époque où Lucifer était apparu sur la terre québécoise en chair et en os. Un précurseur de l'Antéchrist. Il était si terrible que nos parents évitaient de prononcer son nom; ou ne le faisait point sans un haut-le-corps. Ce nom était dur et brutal à nos oreilles. Car l'homme, si c'en était un, s'appelait Chiniquy. De ce prêtre catholique, le démon avait fait un pasteur protestant; de lui qui avait été l'apôtre de la tempérance à la voix d'or ! Je ne comprenais pas qu'il ne fût pas lui aussi foudroyé dans l'exercice honteux de sa prédication renégate. Que la puissance divine lui épargnât un châtement exemplaire me semblait la plus belle preuve de l'infinie mansuétude de Dieu. Je n'en eusse pas moins été ravi et rassuré d'apprendre qu'il était disparu aux yeux de tous dans un éclat de flammes sulfureuses. Nous étions de toutes façons certains qu'il mourrait de la façon classique et obligatoire pour les apostats: « Trop tard, trop tard, s'écrierait-il. Et se tournant vers la muraille il expirerait ». Je ne me demandais pas en quoi le fait de se tourner vers le mur était un signe certain d'éternelle perdition. Mais le lien s'était à ce point imposé à mon esprit que je fus longtemps à ne pas oser me tourner du côté de la muraille le soir pour dormir.

Tel était l'absolu de nos opinions à cette époque lointaine où Trois-Rivières était une petite ville et où nous étions de tout petits hommes. Nos sujets d'étonnement ont changé depuis. Nous

n'en manquons pas. J'ai passé ma vie à découvrir que le monde est une mécanique assez mal faite; et qu'il est d'autant plus étonnant de voir qu'il marche avec encore si peu d'accrochages. Il y a bien une guerre mondiale par-ci, un Hiroshima par-là. Chaque jour amène sa catastrophe. Mais il est bien rare qu'il y en ait deux le même jour. Cela n'est déjà pas si mal.





## *Montréal*

Pour la commodité, et parce que dans son unité le singulier est plus frappant que le pluriel, nous avons l'habitude du collectif. Ainsi nous citons volontiers « l'opinion française ». Alors qu'il y a en fait quarante millions de sentiments nuancés. Faisant une opération mathématique qui s'appelle une moyenne, nous ramenons le tout au singulier. Nous parlons avec assurance de « l'opinion de la France ».

Ce procédé, nous l'employons pour toutes les collectivités humaines. Ainsi paraît-il facile, au premier abord, de parler d'une ville. D'affirmer par exemple que Paris est une belle ville. Ce qui est vrai; mais veut dire seulement que, à côté de sa part inévitable d'horreurs, Paris a de choses belles une proportion hors de l'ordinaire. Si ce truquage est quotidien et commode, il gâte un peu l'honnêteté d'une description.

Tout cela parce que je veux vous parler quelques instants de Montréal. Montréal est le nom d'une demi-douzaine de petites villes de France, de deux ou trois villes des Etats-Unis et surtout d'une grande ville du Canada. De fait, la plus grande. Mais je viens justement de songer que Montréal du Canada est une métropole immense (d'un million) et demi d'habitants. D'habitants qui parlent et qui mangent et qui rêvent et qui aiment différemment les uns des autres. De cent, de mille, que dis-je ! de (un

million et demi) de manières un tant soit peu différentes. De vous en donner une image véridique me devient tout à coup difficile. Pour un peu j'y renoncerais. Mais je ne veux pas laisser de tenter le sort et de vous en dire au moins quelques choses. Au risque qu'il en soit de mon instantané comme de ces photos qui montrent d'un visage connu un aspect jamais vu et méconnaissable.

Remontant le fleuve Saint-Laurent, Cartier avait auparavant vu sa navigation arrêtée par un infranchissable rapide. Il y avait une île fort plaisante étalée autour d'une montagne moutonnante de verdure. Cent ans plus tard, M. de Champlain ayant fondé Québec, M. de Maisonneuve alla fonder Montréal qu'il appela Ville-Marie. Tête de navigation, point de transbordement sur cette route maritime enfoncée au cœur de l'Amérique, Ville-Marie renommée Montréal en vint à dépasser Québec. Elle l'a depuis laissée en arrière, en puissance sinon en charme. Un peu plus profondément dans le Canada, Toronto la jalouse un peu. Plus riche en industries, elle ne grossit pourtant de mille âmes que pour voir Montréal grandir d'autant.

Le visage de Montréal ? Aux yeux de qui arrive de France, Montréal est une ville nettement américaine. Mais à qui vient des Etats-Unis — remarquez que je ne dis point, comme trop souvent en France: pour qui vient d'Amérique, ce qui est un non-sens — à qui donc vient des Etats-Unis, Montréal se montre indubitablement ville française. Du moins dans sa moitié orientale, celle qui justement est plus rapprochée de quelques kilomètres de la côte française. Suivant que vous serez dans cette moitié canadienne-française ou dans la moitié anglophone, vous, Français, vous sentirez plus ou moins chez vous. Les affiches seront rédigées ou en anglais ou en français. Il s'en trouve même qui sont à la fois les deux. Non qu'elles soient doubles. Mais il en est d'elles comme de certains Canadiens français dont un journaliste taquin disait qu'ils étaient parfaitement bilingues, parlant *en même temps* français et anglais ! Ce sont ceux-là que les Français comprennent difficilement durant les premières semaines de leur séjour parmi nous. Tout cela n'empêche que, la statistique l'affirme, Montréal, ne soit la deuxième ville française du monde par le nombre. La



majorité y parle *français*. Qu'il y ait là un certain nombre de gens qui n'entendent que peu cette langue ne saurait lui faire perdre un titre auquel elle tient fort. Tout le monde à Marseille parle-t-il la langue d'oïl ?

Montréal s'étale toujours autour du mont Royal, parc municipal. Et il y a le fleuve, puisqu'il s'agit d'une île. Un fleuve qui joue son rôle de grand fleuve: tout chargé de bateaux quand pendant quatre mois les glaces ne le tiennent point en hibernation. Ce même fleuve canalisé conduit les océaniques jusqu'au cœur du continent. Vers les manufactures de Toronto, les usines de Chicago, les silos de Fort William. En attendant, Montréal grandit. Sa banlieue se peuple des pavillons de petits propriétaires: fonctionnaires et ouvriers.

Montréal a retrouvé quelques théâtres; des salles de cinéma dont on a craint un moment qu'elles eussent à jamais tué l'art dramatique. D'ailleurs il y a des films canadiens. (Et puis on construit une luxueuse salle de théâtre et de concert municipale.) Les troupes, naguère de seuls amateurs, sont devenues professionnelles. Paris d'ailleurs n'a-t-il pas eu un échantillon de nos comédiens il y a cinq ans et ne les a-t-il pas trouvés fort bons ? Nos écrivains publient et sont sortis de l'ornière provinciale. Et, ce qui n'est pas à dédaigner, je ne crois pas qu'il existe en Amérique du Nord une autre ville où l'on puisse manger un coq au vin parfait arrosé d'un excellent bourgogne. Vous aurez même le choix entre une douzaine d'excellents traiteurs.

Car on vous y invite. A l'unanimité cette fois, un million et demi de Montréalais vous invitent. Et monsieur le Maire qui porte un nom bien français: M. Drapeau. Il est en fait venu l'an dernier vous rendre une visite de famille. Paris l'a reçu le plus aimablement du monde. Venez, et la radio vous fera entendre des voix françaises. Le conducteur d'autobus vous annoncera avec l'accent normand la rue Lagauchetière et la rue des Carrières. Vous ne vous y sentirez pas si dépaycé, je vous l'assure. Aussi bien Montréal n'a pas oublié qu'elle est d'un pays qui s'appelle la Nouvelle-France; et d'une province dont la devise est: JE ME SOUVIENS.

CHAPTER I

The first part of the book is devoted to a general survey of the history of the world, from the beginning of time to the present day. The author discusses the various stages of human civilization, from the earliest times to the modern era. He traces the development of the human mind, from the simple instincts of the primitive man to the complex reasoning of the modern philosopher. He also examines the progress of the human body, from the crudest forms of life to the most refined and perfect of the present day. The author's aim is to show that the history of the world is a continuous process of development, and that the human race is constantly improving itself. He concludes that the future of the world is bright, and that the human race will continue to progress and flourish.

## TABLE DES MATIÈRES

|                                                   |     |
|---------------------------------------------------|-----|
| L'ancêtre .....                                   | 9   |
| Mon grand-père .....                              | 15  |
| Premières pages d'album .....                     | 21  |
| Jeux .....                                        | 27  |
| Neige 1905 .....                                  | 33  |
| Vocations .....                                   | 39  |
| Les débuts de l'auto .....                        | 45  |
| L'Arche et les Casoars .....                      | 51  |
| Journalistes .....                                | 59  |
| Amour ! amour ! quand tu nous tiens ! .....       | 65  |
| Quand la mort faisait triple moisson .....        | 71  |
| Le mystère de la voyageuse suisse .....           | 77  |
| Rencontre .....                                   | 83  |
| Noël Noël ! chantons Noël .....                   | 89  |
| Kermaria .....                                    | 95  |
| Ah ! l'agréable, le délicieux péché .....         | 101 |
| Sentiment .....                                   | 107 |
| Acteur et spectateur .....                        | 113 |
| L'incendie de Trois-Rivières (21 juin 1908) ..... | 119 |
| Québec, ville noble .....                         | 125 |
| Mes chasses .....                                 | 131 |
| La ville et le parc .....                         | 137 |
| La mode 1900 .....                                | 143 |
| Mes amis les livres .....                         | 149 |
| A « la docte et sapiente » .....                  | 155 |

BIBLIOTHÈQUE  
SAINT-SULPICE

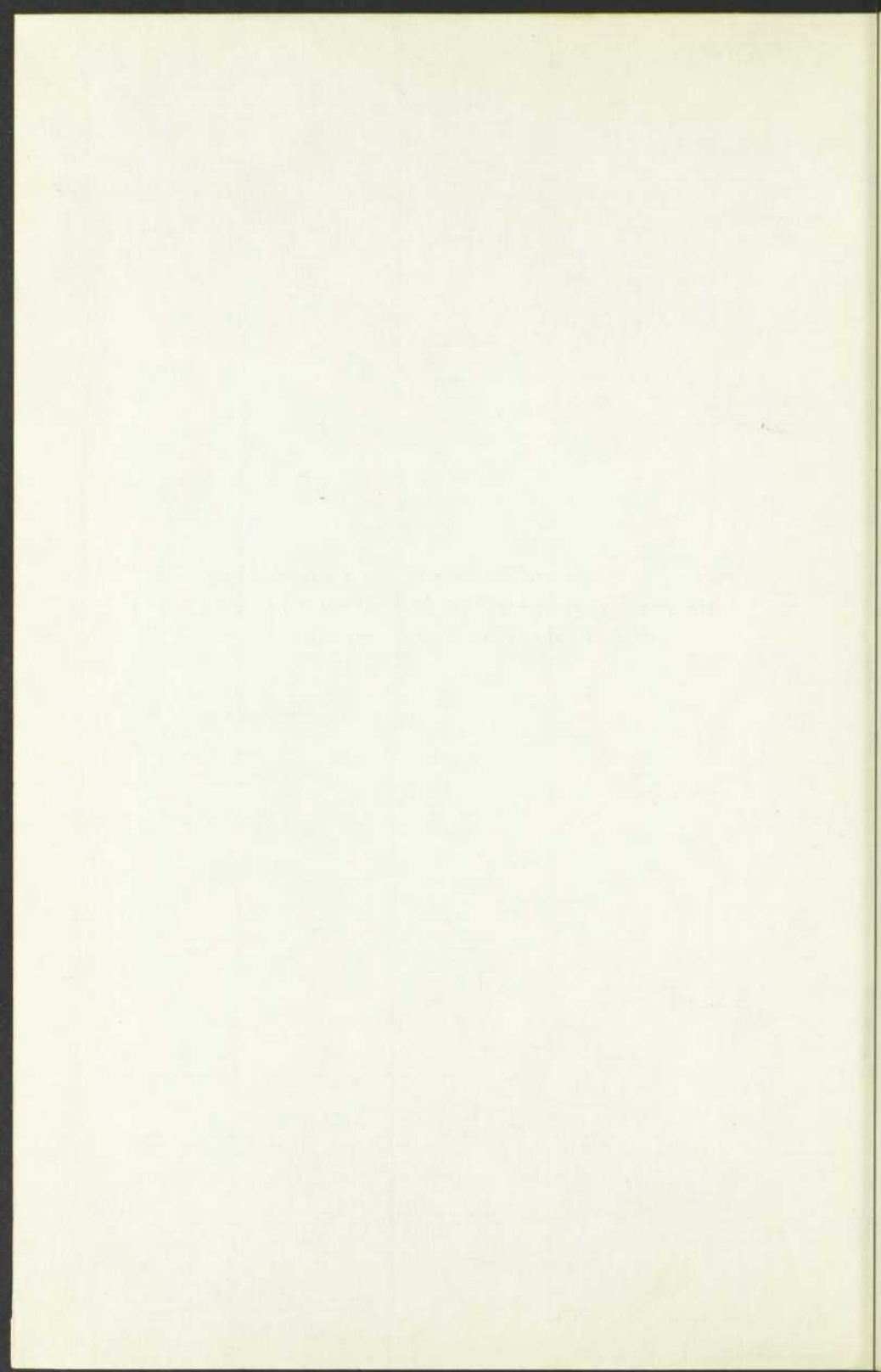


|                                          |     |
|------------------------------------------|-----|
| Le nouvel Icare .....                    | 161 |
| Curiosités de la ville d'autrefois ..... | 167 |
| Zigzags sur la neige .....               | 173 |
| Campagne .....                           | 179 |
| Les monstres .....                       | 185 |
| Montréal .....                           | 193 |



3003101418  
3014102-711A2

*Achévé d'imprimer sur les presses des Editions Fides,  
à Montréal, le vingt-huitième jour du mois de juin  
de l'an mil neuf cent soixante-cinq.*









BNQ



000 424 760



